

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - N°86- JANVIER-FEVRIER-MARS 2014



Le Dossier

La Grèce en guerre

της
εργαδος
παιδι

Avec la participation de :

Alexandre Sanguedolce,
Frédéric Bonnus, Jean Cotrez
Mahfoud Salek Prestifillipo, ...

ISSN 2267-0785



9 772267 078009



Ligne éditoriale

Histomag est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire.

À ce titre, ce magazine est le premier trimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toutes les personnes qui souhaitent y publier un article, communiquer des informations, faire une annonce ...

Si vous souhaitez devenir partenaire d'Histomag, vous avez la possibilité de contacter notre rédacteur en chef.

Rédaction

Responsable d'Édition : Prosper Vandenbroucke

Rédacteur en Chef : Vincent Dupont

Conseillers de rédaction : Patrick Babelaere, Alexandre Sanguedolce, Frédéric Bonnus

Responsable communication et partenariats : Jean Cotrez

Premières Corrections : Yvonnick Bobe

Relecture et correction définitive : Vincent Dupont, Frédéric Bonnus, Pierre Guiraud, Patrick Babelaere, Marc Taffoureau

Infographie et Mise en pages : Frédéric Bonnus

Rubrique Commémoration : Marc Taffoureau

Responsable rubriques : Jean Cotrez

Numéro ISSN : 2267 - 0785

Contacts :

Forum : contact@39-45.org

Histomag : histomag@39-45.org

Web :

Forum : <http://www.39-45.org>

Histomag : <http://www.39-45.org/histomag>

Histomag est une publication trimestrielle gratuite du Forum « Le Monde en Guerre » sous format pdf. Marque, logos, design et contenus déposés et protégés. Toute reproduction sous quelque support que ce soit est interdite sans notre autorisation et/ou celle de l'auteur concerné. Le format « pdf » est une propriété d'Adobe inc.

3 **Editorial** (Vincent Dupont)

4 **Interview de Nicolas Pontic** (Jean Cotrez)

Le Dossier :

La Grèce en guerre

8 **Présentation uniformologique des forces helléniques** (Mahfoud Salek Prestifilippo)

15 **La bataille du Pinde** (Frédéric Bonnus)

28 **La ligne Metaxas** (Jean Cotrez)

34 **La marine royale hellénique dans la guerre** (Vincent Dupont)

46 **L'occupation de la Grèce** (Alexandre Sanguedolce)

58 **Les combats du Dodécanèse** (Alexandre Sanguedolce)

70 **Le cinéma s'invite en Grèce : les canons de Navarone** (Vincent Dupont)

77 **Constitution d'une maquette de Fairey-Battle** (Frédéric Bailloeuil)

80 **Le char B1 bis « Bourrasque »** (Nicolas Moreau)

84 **La pervitine** (Xavier Riaud)

88 **La vie d'Audie Murphy** (Philippe Gruslin)

92 **Rethondes ou la mémoire en péril** (Vincent Dupont)

95 **Ceux qui restaurent** (Jean Cotrez)

103 **Le coin des lecteurs** (Vincent Dupont)



La couverture

Affiche de propagande grecque de 1940 inspirée de celle réalisée par Jules-Abel Faivre en 1916.





par Vincent Dupont

Όχι ! Non ! Voilà ce que, selon la coutume, Ioánnis Metaxás aurait répondu à l'ultimatum italien du 28 octobre 1940, entraînant son pays dans la Seconde Guerre Mondiale. La Grèce n'est pas de ceux à qui l'on impose quelque chose et elle le célèbre depuis chaque année. Voilà sans doute pourquoi il leur est si difficile à l'heure actuelle de céder beaucoup de leur pays pour sauver leur économie... Mais pour lors (et pas celui que les Allemands leur ont pris) attardons nous sur le sujet dont nous allons parler dans ce numéro. En effet cela ne vous aura pas échappé nous allons, dans la continuité de l'étude des petits pays qui ont du faire face à la guerre, nous attarder aujourd'hui sur le sort que connut le royaume des Hellènes entre 1939 et 1945. Attaquée, abattue, envahie, occupée, la Grèce connut des heures tragiques durant cette guerre, tandis qu'une poignée de ses fils continuaient à se battre aux cotés des Alliés ou dans la résistance contre les forces de l'Axe.

C'est ainsi que, après l'interview de début de numéro devenue traditionnelle – notre collègue Nicolas Pontic aujourd'hui – nous tenterons de mieux connaître l'Histoire de la Grèce à travers la guerre qui le ravagea. En premier lieu c'est Mahfoud Salek Prestifilippo qui nous fera une présentation des forces armées grecques. Puis la guerre italo-grecque sera abordée autour de la bataille du Pindé par Frédéric Bonnus. Exceptionnellement la rubrique de Jean Cotrez sera intégrée au dossier puisqu'il nous parlera de la ligne Metaxas avant que votre serviteur ne vous présente la marine royale hellénique. La péninsule envahie, c'est l'occupation de la Grèce qui sera traitée par

Alexandre Sanguedolce avant qu'il ne nous parle des combats du Dodécanèse en septembre 1943 entre les Allemands et leurs anciens alliés italiens soutenus par les Alliés. Pour se détendre un peu votre serviteur reviendra sur un film culte : les canons de Navarone et enfin Frédéric Bailloeuil, relevant ses manches pour coller du plastique, nous dira comment réaliser une bonne maquette de Fairey Battle dont l'armée de l'air grecque était équipée en 1940.

Bien évidemment, outre notre dossier spécial, vous pourrez trouver en deuxième partie, comme à l'accoutumée, nos rubriques « hors-dossier », pour continuer de vous faire découvrir l'histoire de la Seconde Guerre sous d'autres angles thématiques. Vous retrouverez ainsi un article de Nicolas Moreau sur l'épopée du char B1 Bis « Bourrasque ». Puis ce sera à Xavier Riaud de nous parler des drogues comme la pervitine que prenaient les soldats de la Wehrmacht pour tenir. La 1^{ère} partie d'un article sur la vie d'Audie Murphy sera présentée par Philippe Gruslin. Votre serviteur fera ensuite son petit « coup de gueule » sur le musée du wagon de l'armistice de Rethondes. Enfin nos lecteurs retrouveront, comme d'habitude, la présentation de quelques ouvrages que la rédaction a jugés bon de recommander.

Toute la rédaction de l'Histomag 39-45 vous souhaite une excellente lecture et vous présente ses meilleurs vœux pour cette nouvelle année 2014 ! Je rappelle que l'Histomag 39-45, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction !



Nicolas Pontic

rédacteur en chef de « 2° Guerre Mondiale »

par Jean COTREZ

« Nicolas Pontic, membre de notre forum, est le rédacteur en chef du bimestriel « 2° Guerre mondiale », revue partenaire de notre forum. Par ailleurs il participe au bimestriel « Champs de bataille ». Il a accepté de répondre à nos questions et de faire un tour d'horizon de la presse consacrée à la Seconde Guerre mondiale.

Histomag 39-45 : Bonjour Nicolas, j'ai brièvement résumé vos activités dans la presse. Pouvez-vous nous donner la totalité de vos différents engagements ? Quelles sont les principales différences entre les divers titres auxquels vous participez ?

Nicolas Pontic : Je suis depuis plus de 6 ans rédacteur en chef et directeur de rédaction de la revue *2° Guerre mondiale* des Editions Astrolabe. Il y a deux ans, je suis entré chez les Editions Conflits & Stratégie en tant que rédacteur en chef adjoint du bimestriel *Champs de bataille : Seconde Guerre mondiale*, tout en restant parallèlement aux commandes de *2° Guerre mondiale*. Cette revue n'a malheureusement pas survécu à cause d'un déficit de lecteurs trop important, tendance qui s'était révélée avant mon arrivée. J'avais réussi à inverser la courbe, mais pas suffisamment pour assurer la pérennité du titre. Dommage. Je suis toujours engagé chez Conflits & Stratégie en tant que rédacteur en chef adjoint, aidant à la conception des revues restantes et, surtout, à la rédaction d'articles.

2° Guerre mondiale est un titre éclectique. Après plusieurs tâtonnements, nous avons trouvé la bonne ligne éditoriale, avec des articles de fond, d'analyse, ne se limitant pas à l'aspect strictement militaire du conflit, mais abordant des sujets politiques, économiques, diplomatiques et dans une moindre mesure, sociétaux.



Nicolas Pontic

L'aspect militaire reste cependant le pilier du titre. Mais surtout, nous proposons au lecteur des articles problématisés, disposant de sources systématiques et écrits par des spécialistes de la question.

Champs de bataille tout comme *Soldats, Unités et Armements* sont quant à elles des revues plus axées sur les événements militaires de toutes époques. L'aspect opérationnel et militaire y ont bonne place, avec des analyses proposées en fin d'étude. Les articles sont généralement assez fouillés et exhaustifs, du moins pour des revues spécialisées.

HM : Comment devient-on rédacteur en chef d'un mensuel traitant du militaria ? Quels sont votre formation et votre parcours pour en arriver là ?

NP : Par chance ! En fait, je suis titulaire d'un DESS d'Histoire militaire, défense et politique de sécurité de l'Université Paul Valéry de Montpellier, qui est une des seules à proposer un tel parcours (il y a l'équivalent à l'Université d'Aix-en-Provence, mais moins axé sur l'Histoire et plus sur l'aspect technique). J'ai effectué mon stage de fin d'étude chez *Conflits & Stratégie*

comme secrétaire de rédaction. J'ai ensuite envoyé des lettres et CV à toutes les revues traitant d'histoire militaire ou de l'actualité des armées (elles étaient peu nombreuses à l'époque). En trois mois, c'était plié ! En fait, le rédacteur en chef de *2^e Guerre mondiale* venait de quitter précipitamment la rédaction pour aller lancer feu *Axe et Alliés*, et Astrolabe avait passé une petite annonce de recrutement dans la revue. Quand je suis arrivé, l'ex-rédacteur en chef n'était même plus là pour me passer le relais. La revue aurait certainement stoppé s'ils ne m'avaient embauché. A savoir qu'à l'époque, *2^e Guerre mondiale* était une des rares revues que je ne lisais pas, car je la trouvais trop généraliste et n'y apprenais rien ! Avec trois mois d'expérience dans le domaine, sans relais, sans encadrement ou presque, je me retrouvais propulsé à la tête d'une revue que je connaissais mal. J'avais en fait les coudées franches et j'en ai profité pour remodeler la revue. La première couverture a été un flop, mais dès la seconde, j'ai transformé l'essai. On sait ce qu'il en est aujourd'hui.

HM : Pouvez-vous nous expliquer comment on arrive à choisir une « une » et un sommaire ? Comment s'effectue le choix des articles, des dossiers, qui sont vos auteurs ?

NP : En ce qui me concerne, je choisis généralement de mettre en une le dossier, comme beaucoup de mes confrères. Il me faut donc choisir un sujet de dossier qui captive le lecteur. Je fonctionne de façon binaire : une partie des articles est piochée dans les sujets que me proposent les auteurs ; je choisis ceux qui me semblent les plus intéressants et/ou ceux pour lesquels je peux trouver des illustrations. En effet, contrairement à une web revue, les revues papier sont friandes d'images de qualité pour illustrer leurs articles, ce qui est une contrainte importante. Je suis parfois obligé de refuser un article intéressant pour la simple et bonne raison qu'il est impossible à illustrer convenablement. Parfois, comme je veux vraiment éditer l'article, je triche : je trouve des illustrations « allogènes », qui n'ont pas de rapport direct avec le texte, mais qui une fois bien légendées, passent. Personne n'a eu à se plaindre, puisqu'en général, je mentionne le fait. Sinon, je propose également beaucoup de sujets aux auteurs, je leur propose aussi la problématique. A eux ensuite de concevoir un article qui répondra d'une façon ou d'une autre à la question.

HM : Vous écrivez vous-même des articles. Quels sont vos sujets de prédilections et pourquoi ?

NP : La *Wehrmacht* et l'Armée Rouge. La première pour la simple et bonne raison que, comme beaucoup de passionnés de la Seconde Guerre mondiale, j'ai commencé par m'intéresser à cette armée singulière, qui est souvent affublée de superlatifs (la meilleure armée durant la première moitié de la guerre ; les meilleurs matériels ; les meilleurs soldats ; les plus grands crimes etc...). La seconde, je l'ai découverte lors de la rédaction de mon mémoire. Je ne m'intéressais pas vraiment à cette armée jusque-là, mais j'ai alors constaté qu'elle était tout aussi inventive, singulière et remarquable que la première. Je m'intéresse principalement aux questions militaires et doctrinales.

HM : Si ce n'est pas confidentiel, quels sont vos tirages et le nombre de vos abonnés ? Je suppose que le nombre d'abonnés est important pour vous car il représente une sécurité de rentrée financière. Ce sont en quelque sorte des clients captifs ?

NP : En fait, contrairement à la plupart des revues, nous avons très peu d'abonnés. Nous remportons la mise en kiosque. C'est anormal et inexplicable. C'est une situation qui existait avant que j'arrive et qui n'a jamais vraiment changée. Je dois donc faire preuve de suffisamment de créativité à chaque numéro pour être certain que les ventes en kiosque seront suffisantes pour être rentables. C'est motivant et en même temps, stressant. Nous faisons 30 % de ventes actuellement, ce qui est un très bon résultat. Nous avons tout de même perdu 1/3 de lecteurs depuis 6 ans. Pour les chiffres précis, demandez-les à la concurrence !! ☺

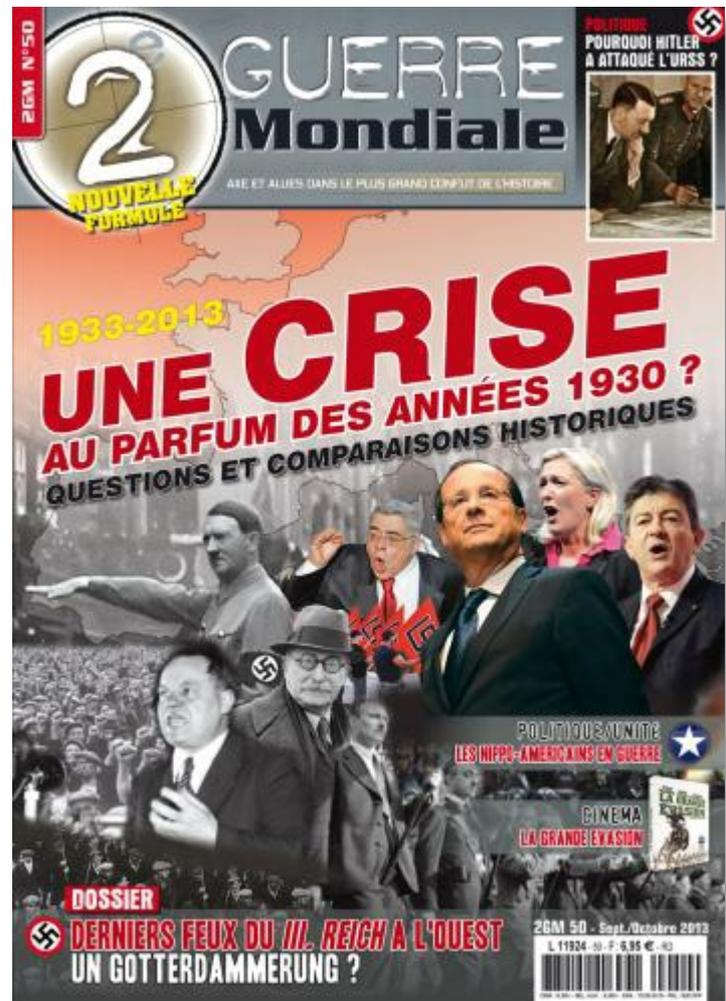


HM : Comment se porte la presse spécialisée dans la chose militaire et quelles sont les perspectives ? On peut d'ailleurs élargir la question à toute la presse militaria WW1, WW2, collectionneurs, uniformologie, véhicules etc...

NP : Il y a de plus en plus de revues, et ça ne va pas aller en s'arrangeant ! Il y a de tout : de la grande qualité mais avec peu de lecteurs, de la qualité avec beaucoup de lecteurs, des revues de mauvaise qualité avec « trop » de lecteurs... On croule sous les titres et des nouveaux concurrents arrivent chaque trimestre, dans toutes les périodes de l'histoire militaire. Ce n'est à mon avis pas une bonne chose. Un peu de concurrence tire tout le monde vers le haut. Trop, affole et fait prendre aux rédactions des décisions à court terme qui sont parfois fatales, pour le titre ou le lecteur. Aujourd'hui, beaucoup ne jurent plus que par l'Attila de la presse spécialisée en histoire militaire : *Guerres & Histoire*. Une très bonne revue au demeurant, qui a de nombreuses qualités et dont beaucoup se sont inspirés (mais on s'inspire tous les uns des autres, *Guerres & Histoire* n'y échappant pas, croyez-moi). Mais comparer ce titre à d'autres comme *2^e Guerre mondiale*, *Champs de bataille*, *Ligne de Front* ou encore *Militaria magazine*, c'est comme comparer une superproduction Hollywoodienne avec un film d'auteur français. Et je pense que chacun de ces titres à sa place dans les kiosques.

Entre la multiplication des titres et la crise, réelle, du monde de la presse papier, les perspectives sont difficiles pour notre niche. Beaucoup de titres périclitent également (comme *Axe et Alliés*) et il est de plus en plus difficile de sortir son épingle du jeu.

HM : Pour revenir à la Seconde guerre, n'y a-t-il pas pléthore de titres en la matière ? La disparition récente de « Axe et Alliés » et « Voyages et Histoire » n'est-elle pas la preuve que le marché est saturé par l'offre ? Et pourtant de nouvelles revues continuent d'arriver dans nos kiosques ! C'est à n'y rien comprendre. Pourriez-vous nous éclairer sur tout cela ?



NP : Il y a une vraie saturation. Mais le lecteur de Seconde Guerre mondiale ne se contente souvent pas d'une seule revue et en prend plusieurs chaque mois. C'est pourquoi notre niche est tout de même lucrative. Ensuite, il y a beaucoup de maisons d'édition qui tentent un coup de poker : en mettant sur le marché un titre de plus, même pauvre, elles espèrent grappiller des lecteurs à droite et à gauche, puis, peut-être, faire chuter suffisamment de concurrents pour prendre des « parts de marchés ». Mais en général, cela ne fait que déstabiliser la concurrence sans pour autant permettre de faire du profit. Par expérience, sachez qu'il n'y a pas de vase communicant : lorsqu'une revue s'arrête, les concurrents ne ressentent pas la différence sur le nombre de lecteurs.

HM : Internet a modifié notre manière d'acheter des biens. On sait qu'il a fait du mal aux grands quotidiens d'information. Qu'en est-il pour les magazines tels que le vôtre ?

NP : Vous voulez savoir si Histomag a fait du tort à *2^e Guerre mondiale* ? ☺ Il est difficile à mon niveau de saisir l'ampleur du phénomène. Mais je pense (ce n'est que mon opinion), que ce qui fait du tort aux magazines papier aujourd'hui, c'est plus la multiplication des titres que la gratuité de telle ou telle revue. En effet, depuis que je suis à la tête de *2^e Guerre mondiale*, j'ai vu au moins une quinzaine de titre apparaître et disparaître. Or, même si vous êtes le meilleur magazine de votre catégorie, mathématiquement, une petite portion de vos lecteurs va vous faire des infidélités pour X raisons et, à chaque nouveau titre, vous allez perdre 500 lecteurs irréguliers. C'est mon analyse.

HM : Est-ce que le salut de la presse ne passe pas par la révolution Internet ? Arrêt du papier pour vendre un abonnement qui permettrait de consulter ou télécharger le numéro en cours, sur nos PC, tablettes ou même Smartphone ?

NP : Probable. Encore que, en la matière, le public français est reconnu pour être plus « traditionnel » que celui des pays anglo-saxon et préférer encore le papier. Nous y travaillons actuellement pour 2GM, à la suite d'une partie de nos collègues. Nous verrons bien si cela change quelque chose sur le long terme.

HM : Que pensez-vous de notre trimestriel « Histomag 39-45 » ? Quel est votre avis sur le principe, son contenu, tant sur le fond que sur la forme ? Même s'il y a peu d'autre équivalent sur le marché, considérez-vous des revues gratuites comme la nôtre soient des concurrents pour la presse classique ?



NP : Je trouve le principe et la réalisation très intéressante. Vous avez de bons auteurs qui interviennent dans vos pages et on sent une passion à fleur de peau. C'est aussi une bonne expérience d'« amateur » (au sens de non professionnel, pas de jugement de valeur ici) qui prouve qu'avec de nombreuses bonnes volontés, on peut faire quelque chose de tout à fait pertinent.

Pour ce qui est de mon jugement sur le fond et la forme, je n'irai pas plus loin : ce serait se tirer une balle dans le pied ☺

Et la réponse à la dernière question se trouve dans la précédente.

HM : Quelle est la bonne question que je ne vous ai pas posée ?

NP : Comment faites-vous une revue d'aussi bonne qualité avec aussi peu de moyens ? ☺

Plus sérieusement : si une revue comme *2^e Guerre mondiale* est payante, c'est aussi par ce qu'elle dispose d'un budget (et vice-versa). Or, notre budget se réduit comme peau de chagrin face à l'augmentation des charges et nous devons trouver toujours de nouveaux moyens d'économiser. La pression de l'argent n'est pas toujours facile à gérer mais il faut faire avec. D'autre part, comme je le fais remarquer souvent, contrairement à mes confrères (dont Histomag), il faut regarder l'ours : je suis tout seul ! (avec le maquettiste), là où il y a des secrétaires de rédaction, des rédacteurs en chef adjoints et pléthore de consultants, rédacteurs à plein temps etc...

Les forces armées grecques

présentation uniformologique

par Mahfoud Salek Prestifilippo



De 1935 à l'invasion allemande, la monarchie constitutionnelle grecque du roi Georges II est en fait dirigée par le général Metaxas, président-dictateur du pays. Comme toutes les forces armées des petites puissances, l'armée grecque souffre d'un manque d'armement moderne et de motorisation, mais elle bénéficie d'une frontière montagneuse face à l'Albanie et aussi de rudes soldats que les Italiens apprennent à connaître dès le 28 octobre 1940.

Malgré leur nette infériorité numérique, les Grecs parviennent à contenir l'attaque italienne puis à la repousser jusqu'en Albanie où avec l'aide britannique en hommes et matériel les Italiens sont tenus en échec jusqu'au 6 avril 1941.

A cette date, les Allemands lancent une offensive brusquée à travers la Yougoslavie. Après une très dure résistance, l'armée grecque de Macédoine est contrainte à la capitulation et les Alliés à la retraite.

Le 20 avril, l'armée de l'Épire succombe à son tour.

Deux jours plus tard, les Alliés évacuent la Grèce.

L'ARMÉE GRECQUE

Organisation

Le commandant en chef des forces armées grecques est le général Papagos.

Le territoire est divisé en 5 corps d'armée relevant de l'autorité de l'état-major général.

En 1940, juste avant l'attaque italienne, la Grèce procède à la mobilisation.

Son corps de bataille s'organise en 2 groupes d'armées, 6 quartiers généraux, 6 divisions d'infanterie de ligne, 9 divisions de montagne et 1 division de cavalerie ce qui fait un total de 430 000 hommes à l'ouverture des hostilités.

A la fin de l'hiver, les pertes s'élèvent à environ 60 000 tués, blessés ou disparus.

En mars 1941, peu avant l'intervention allemande, les armées grecques réorganisées disposent de 4 commandements d'armée, 3 quartiers généraux ainsi que les unités suivantes :

- 5 divisions d'infanterie
- 14 divisions de montagne
- 1 brigade d'infanterie
- 1 division motorisée
- 1 division de cavalerie

Malgré les pertes de l'hiver, l'effectif total est passé à 540 000 hommes, en comptant 50 000 recrues n'ayant qu'un mois de formation.

L'invasion allemande coûte à l'armée grecque 15 700 tués ou blessés au combat et environ 220 000 prisonniers bientôt relâchés.



Chaque corps d'armée se compose de 2 à 4 divisions d'infanterie ou de montagne.
8 pièces de 105 mm
12 pièces de 155 mm

L'artillerie ne comprend que 4 canons de 85 mm, 4 de 105 mm et 4 canons de places de 6 inches.

Chaque corps d'armée se compose de 2 à 4 divisions d'infanterie ou de montagne.

Les 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e corps ont chacun un régiment d'artillerie lourde de 7 batteries :

8 pièces de 85 mm

8 pièces de 105 mm

Chaque corps d'armée compte aussi une DCA équipée de pièces de 20 mm, 37 mm et 88 mm.

La division d'infanterie comprend 3 régiments d'infanterie, 1 régiment d'artillerie et les autres unités divisionnaires classiques.

L'armée grecque accorde la priorité à ses divisions de montagne car faiblement équipée en matériel moderne elle préfère tirer un parti maximal de ses défenses naturelles.

La division de montagne est organisée sur les mêmes bases que la DI, mais avec moins d'artillerie et compte comme elle 12 000 hommes.

Chacun des 56 régiments d'infanterie compte 1 état-major, 1 section d'éclaireurs, 1 section de commandement, 1 compagnie hors rang et 2 bataillons avec un état major, 3 compagnies de fusiliers, et 1 compagnie de mitrailleuses.

Le régiment a pour effectif environ 58 officiers et 1 100 hommes armés principalement du fusil Mannlicher-Schönauer M 1903/14.

L'armement collectif se compose de :

- 36 fusils mitrailleurs Hotchkiss
- 8 mitrailleuses Saint Etienne modèle 1907
- 4 mortiers de 81 mm
- 2 canons de 65 mm de montagne





L'armée grecque compte une infanterie d'élite, les Evzones.

Formés initialement en troupes légères pendant la guerre d'indépendance au début du XIX^e siècle, ces montagnards sont incorporés à l'armée régulière en 1833.

En 1940, ils servent dans les régiments légers et dans la Garde royale.

L'artillerie des divisions de montagne consiste en 4 batteries contenant 4 pièces de 75 mm, et 2 batteries à 4 pièces de 105 mm.

Plus puissante, l'artillerie des divisions d'infanterie grecques est à 9 batteries de 4 canons de 75 mm de campagne.

En plus de l'artillerie de corps, il existe aussi 12 batteries lourdes d'armée.

Outre les régiments d'infanterie de ligne et de montagne, existent quelques bataillons et compagnies de gardes frontières ainsi que des unités de mitrailleurs mobiles ou de position.

Lorsque les Britanniques débarquent en Grèce en mars 1941, ils ont la mauvaise surprise de constater que certaines divisions grecques n'existent que sur le papier, qu'une division ne compte que

6 bataillons d'infanterie avec pour tout transports la voiture particulière du général et 5 camions.

Quant à la division : "motorisée", formée autour de 2 000 garagistes récemment recrutés, elle ne se compose que de 24 tankettes italiennes et hollandaises, quelques camions italiens, une poignée de chenillettes anglaises Bren carrier, quelques voitures légères et à peine plus de deux motos.

Il existe 2 régiments de cavalerie montée à 4 escadrons de sabres chacun et 1 escadron d'engins à 12 mitrailleuses et 4 mortiers de 81 mm.

Un troisième régiment en voie de motorisation, comporte 4 escadrons d'automitrailleuses, 1 escadron de mortiers de 81 mm, 1 escadron monté à 3 pelotons de 2 mitrailleuses et 1 peloton de sabres.

Ces 3 régiments, accompagnés d'une batterie d'artillerie de montagne, d'une compagnie de génie et d'une de transmission, forment une brigade autonome qui jouera un rôle important dans l'échec de l'invasion italienne.



Casque Mk II



Casque M.34

Cette grande unité mise à part, il existe des troupes montées employées comme groupes de reconnaissance des corps d'armée et divisions d'infanterie.

Elles comprennent 2 escadrons de sabres, 1 escadron ou 1 peloton de mitrailleuses, et pour les groupes de corps d'armée seulement, 1 peloton de mortiers.

Après la fin de la résistance acharnée de l'armée régulière grecque, les forces de l'Axe auront à faire face à un nouvel et redoutable ennemi :

Les partisans grecs.

AVIATION

En l'absence d'une armée de l'air à part entière, le ministère de l'Air grec dispose de deux aviations, l'une pour l'armée de terre, l'autre pour la marine.

La première est une petite force de 250 officiers et 3 000 hommes dont les navigateurs pour la plupart entraînés en Grande-Bretagne.

Bien que surclassée numériquement par les Italiens, puis à fortiori par les Allemands, l'aviation grecque leur opposera une résistance tenace.

En 1940, l'ensemble des forces aériennes grecques peut aligner :

- 44 chasseurs (principalement PZL 24 polonais, des Gloster Gladiator et quelques Hurricane)
- 46 bombardiers et appareils de reconnaissance
- 16 avions de servitude
- 22 hydravions (Fairey III britanniques et Dornier Do 22 allemands)

Au moment de l'intervention allemande en avril 1941, il ne reste plus que 41 avions de combat opérationnels.

L'aviation de l'armée de terre est organisée en 3 régiments aériens à 2 escadrilles chacun, basés sur des aérodromes à l'équipement primitif à Athènes, Candia, Drama, Joannina, Larissa, Salonique, Tanagra et Thèbes.

Elle a pour rôle principal de soutenir les forces terrestres. Mais, à partir de janvier 1941, les pertes et le manque de pièces de rechange sont tels que le commandement grec doit faire appel à la RAF pour cette tâche à laquelle s'ajoute la nécessité de bombarder les lignes de communication de l'armée italienne.

Uniformes

La tenue gris-bleu des officiers de l'aviation grecque est dans tous ses aspects copiée sur celle de la Royal Air Force.

Elle comprend un bonnet de police, une vareuse type RAF et spécificité grecque, une culotte et des bottes portées plus fréquemment que le pantalon long.

Les hommes de troupe portent une version gris bleu de l'uniforme kaki avec bonnet de police,

Vareuse, pantalon-culotte, bandes molletières et brodequins.

La tenue de vol se compose d'un serre-tête en cuir, de lunettes et d'un veston de cuir fourré porté par dessus la tenue de service gris bleu ou une combinaison.

Insignes :

Les officiers portent leurs marques de grade au bas des manches complétées pour les officiers supérieurs et les généraux respectivement par un et deux rangs de feuilles de chêne brodées en or sur la visière de la casquette.

Les pilotes portent les ailes à gauche sur la poitrine, au dessus des barrettes de décorations.



Lieutenant d'artillerie



so

Itali

Sergents et hommes de troupe ont des chevrons de grade du modèle de l'armée sur le haut des bras.



Chef d'escadrille

MARINE

Le commandement effectif de la marine est assuré par le chef de l'amirauté, l'amiral A. Sakellariou.

Il a sous ses ordres 6 300 officiers et marins de carrière, 11 000 réservistes ainsi que les unités suivantes :

1 vieux croiseur-cuirassé construit en 1905-1906

2 vieux croiseurs légers

4 vieux contre-torpilleurs

4 contre-torpilleurs de la classe Hidra

13 vieux torpilleurs

2 vedettes lance-torpilles

6 sous-marins

La marine grecque enregistre sa première perte le 15 août 1940, avant l'ouverture des hostilités, avec le croiseur mouilleur de mines Elli présumé coulé par un sous-marin italien.

Au début de la guerre, deux mois plus tard, la première tâche de la marine consiste à assurer la traversée sans encombre des nombreux réservistes insulaires rappelés sous les drapeaux.

A la même époque, la marine grecque patrouille le long des côtes d'Albanie, fournissant l'appui de son artillerie aux troupes terrestres.

L'intervention allemande dans la guerre se traduit par des attaques aériennes détruisant plusieurs navires de guerre grecs.

Le 21 avril 1941, le gouvernement décide d'évacuer la partie continentale du territoire.

Après le départ du dernier transport des troupes alliées, le port de Salamine saute entraînant dans sa destruction 29 navires de guerre et auxiliaires une très large proportion de la marine grecque d'avant guerre.

Uniformes

Comme celui des autres forces armées grecques, l'uniforme de la marine est très proche du modèle de la Royal Navy.

Les officiers portent une casquette plate avec ou sans coiffe, le veston croisé bleu marine avec marques de grade au bas des manches et le pantalon long assorti.

Dans les mois d'été ou dans les eaux tropicales, les officiers ont une tunique blanche à collet droit, un pantalon blanc et des chaussures de toile assorties.

Les officiers marins portent le même uniforme que les officiers mais avec un insigne de casquette plus simple.



L'uniforme standard des matelots existe aussi en toile blanche pour les eaux tropicales. Les guêtres sont du modèle en toile (webbing) de la Royal Navy mais le ceinturon et les cartouchières sont ceux de l'armée de terre grecque.

Insignes

Officiers, maitres principaux et premiers maitre ont leurs galons au bas des manches du veston et sur les pattes d'épaule de la capote ainsi que sur la tunique blanche.

Maitres et matelots portent leurs chevrons sur le haut des manches.

Le Jour du Non est une des deux fêtes nationales grecques. Célébrée le 28 octobre de chaque année, elle marque le rejet de l'ultimatum italien du 28 octobre 1940 par le dictateur grec Ioánnis Metaxás.

Cet ultimatum fut présenté par Emanuele Grazzi, ambassadeur italien

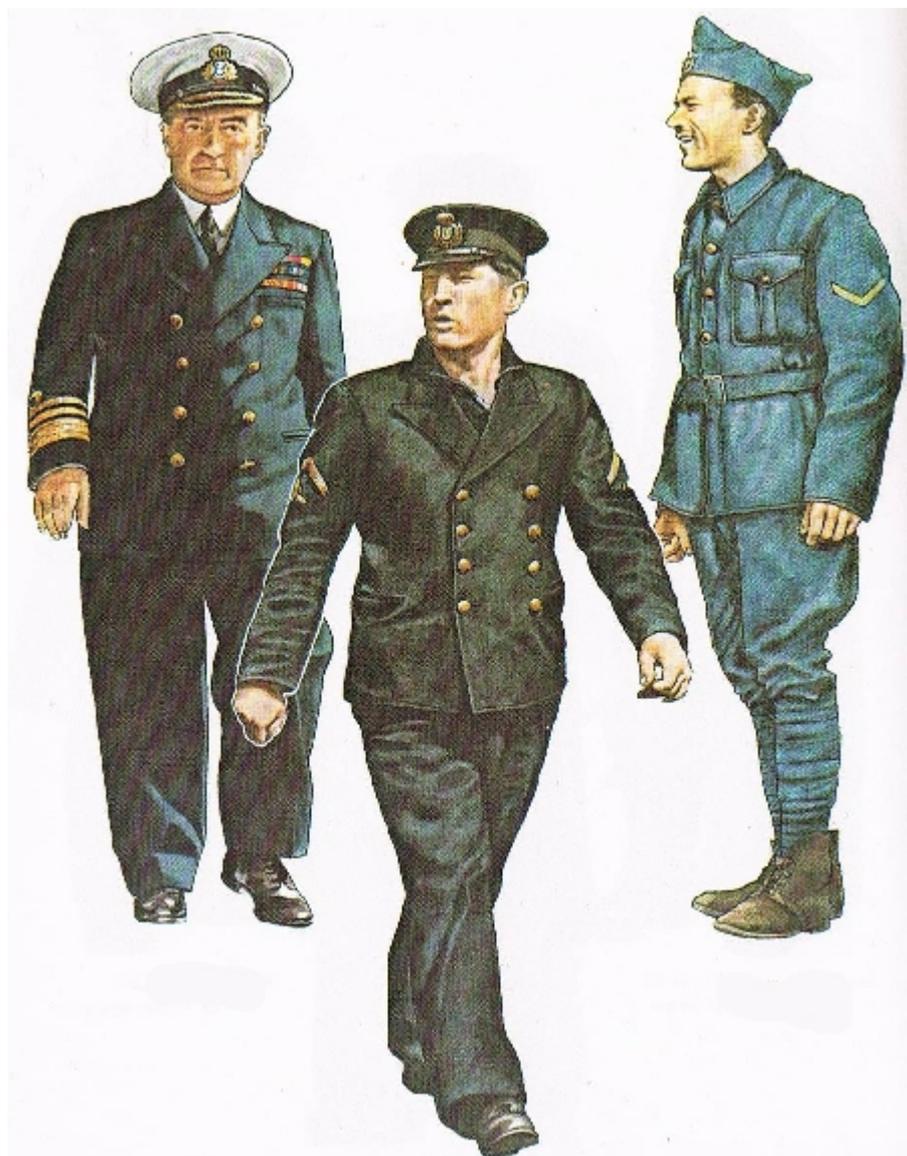
en Grèce, le 28 octobre 1940, à quatre heures du matin, après une fête à l'ambassade d'Allemagne à Athènes. Cet ultimatum imposait à la Grèce de permettre à l'armée italienne de pénétrer sur le territoire grec et d'occuper certaines places stratégiques, ou bien la guerre serait déclarée. La réponse de Metaxás aurait simplement été « **Όχι!** ! » (« Non ! »). Cependant, d'après certains universitaires cette réponse tiendrait davantage de la légende et la réponse formulée aurait pu réellement être : « Alors c'est la guerre ».

La réponse de Metaxás marque ainsi le début de la participation de la Grèce dans la Seconde Guerre mondiale.

À l'issue de la guerre, le 28 octobre devint un jour férié en Grèce. Cet événement est commémoré chaque année par des défilés militaires et estudiantins. La plupart des bâtiments publics et des habitations sont décorés du drapeau grec.

En réponse au refus de Metaxás, les troupes italiennes stationnées en Albanie, alors protectorat italien, attaquèrent à la frontière grecque à cinq heures et demi du matin, déclenchant la guerre italo-grecque.

Elle marque le début de la Campagne des Balkans lors de la Seconde Guerre mondiale. À partir de l'intervention allemande en 1941, on parle de bataille de Grèce.



Ce conflit marque l'entrée en guerre du Royaume de Grèce, qui vit sous le gouvernement autoritaire de Ioánnis Metaxás depuis août 1936, contre l'Italie fasciste de Benito Mussolini. Son gouvernement profasciste rejette l'ultimatum du 28 octobre 1940 par lequel l'Italie demande le libre passage pour ses troupes. Dès lors, la Grèce se range aux côtés du Royaume-Uni au moment où Hitler occupe la plus grande partie de l'Europe. Pour le peuple grec, la résistance contre l'agression de l'Italie fasciste prit un caractère à la fois national et antifasciste, permettant à l'armée grecque de faire face à l'agression et de lancer une contre-offensive. À la fin de 1940, les armées grecques se trouvaient à soixante kilomètres au-delà de la frontière gréco-albanaise.

Pendant six mois, seize divisions grecques insuffisamment armées immobilisèrent en Albanie vingt-sept divisions italiennes disposant d'un équipement bien supérieur au leur, jusqu'au moment de l'attaque des armées allemandes, le 6 avril 1941.

Le roi et son gouvernement quittent le pays alors que le commandement de l'armée, composé d'officiers fascistes, capitule le 24 avril 1941. Un certain nombre d'officiers et de soldats patriotes, ainsi que la flotte de guerre, ont réussi à quitter l'Hellade. Ils continuent la lutte et participent aux opérations alliées en Afrique (seconde bataille d'El Alamein, campagne d'Italie...).

Les succès militaires grecs en Albanie ont constitué la première victoire des Alliés contre l'Axe, encouragé d'autres peuples hésitants, détruit le prestige de Mussolini et influencé l'attitude américaine. La résistance en Crète a immobilisé les forces d'élite allemandes et la résistance des peuples albanais, yougoslave et grec a contraint Hitler à ajourner l'attaque contre l'Union soviétique, délai qui s'est révélé vital pour celle-ci.

En 1944, le pays est libéré mais plonge dans la guerre civile grecque qui se termine en 1949 par la victoire de l'armée gouvernementale aidée par le Royaume-Uni et les États-Unis sur les partisans communistes.

Petite contribution de ma collection personnelle



Casquette de l'armée grecque



Cartouchière de l'armée grecque

Bibliographie

Les Forces Armées de la Seconde Guerre Mondiale, Andrew Mollo

Seconde Guerre Mondiale : tenues de combat, objets, opérations Didier Truffaut / Marc de Fromont

La bataille du Pinde

par Frédéric Bonnus



Les montagnes du Pinde

La décision prise par Mussolini, le 15 octobre 1940, d'attaquer la Grèce à partir des frontières d'Albanie annexée en avril 1939, apparaît tout d'abord comme une simple péripétie du grand conflit qui ensanglante l'Europe. En fait, par ses conséquences lointaines, elle se révélera plus tard d'une importance capitale.

Hitler avait désapprouvé toutes les initiatives italiennes dans les Balkans où il désirait maintenir la paix à la veille de sa grande offensive contre l'URSS. Le Duce, au contraire, voulait une conquête spectaculaire qui permettrait à l'Italie fasciste de traiter d'égal à égal avec son puissant allié ; un succès dans les Balkans consoliderait également la position de Rome en Méditerranée et en Roumanie, aux riches champs pétrolifères, où l'Allemagne était de plus en plus influente.

Mais la campagne contre la Grèce se solde par un cuisant échec. La bataille mal engagée le 28 octobre, sur un terrain difficile et dans des conditions atmosphériques épouvantables, tourne vite au désastre.

La pluie incessante avait transformé en borbier les rues étroites du village d'Eptachori, dominé par les deux masses imposantes du mont Gamnos et du mont Smolika, les deux sommets les plus élevés de la chaîne du Pinde. C'est dans cette petite localité que le colonel Davakis avait établi un poste de commandement d'allure rudimentaire. Au mur, une carte de la région de Konitsa révélait la répartition des forces qui se faisaient face de part et d'autre de la frontière gréco-albanaise. A l'est, deux bataillons, une batterie de montagne et une unité de soutien devaient défendre le territoire hellénique contre une éventuelle agression italienne. A l'ouest, une division d'élite, la « Julia » composée exclusivement d'Alpini, répartis en cinq bataillons, semblait attendre depuis la mi-octobre 1940, l'ordre de prendre l'offensive contre la Grèce.

Au cours de l'été, la tension n'avait cessé de grandir entre les deux pays ; jaloux des succès de Hitler, Mussolini désirait rehausser, par une conquête spectaculaire, le prestige de l'Italie fasciste qu'avaient éclipsé les victoires fulgurantes remportées au cours de l'année précédente l'armée du Reich. Le Duce avait, de plus, un vieux compte à régler avec la Grèce, menacée en 1923 à la suite de l'assassinat sur son territoire d'un diplomate italien. Le roi Georges I et son premier ministre, le général Metaxas, étant par ailleurs, réputés anglophiles, toutes les conditions semblaient réunies pour justifier une offensive que les stratèges fascistes présentaient à leur chef comme une simple promenade militaire. Une telle entreprise paraissait effectivement à la mesure de l'Italie, installée depuis 1939 en Albanie et désireuse de reconstituer à son profit, au moins en partie, l'Empire de Rome. Le projet ne rencontrait pas la faveur de Hitler, désireux de maintenir la paix dans les Balkans à la veille de l'offensive contre l'URSS, prévue pour le printemps 1941. Mais le Duce, convaincu de l'issue rapide de l'aventure, n'en avait cure et se portait garant du succès auprès de ses interlocuteurs allemands.

Une simple « promenade militaire »

Dès l'été 1940, plusieurs agressions italiennes furent perpétrées contre la Grèce, mais le torpillage du croiseur *Hellé* en rade de Tinos et les rodomontades de Mussolini ne firent pas perdre leur sang-froid aux dirigeants d'Athènes. Au mois d'août, cependant, un dispositif défensif était mis en place le long de la frontière gréco-albanaise.

Au nord, en Macédoine occidentale, le corps d'armée du général Pitsicas couvrait la frontière, du lac Prespa au mont Gamnos, avec une division et une brigade d'infanterie renforcée d'artillerie. Au sud, pour protéger l'Epire, que les Italiens avaient tendance à considérer

comme une « terre albanaise » une division et une brigade renforcées d'éléments de reconnaissance et de plusieurs batteries d'artillerie se tenaient à l'est du fleuve Kalamas. Au centre, enfin, se trouvait le secteur attribué au colonel Davakis, commandant du détachement du Pinde, qui faisait face à la division alpine « Julia ». Pour éviter tout incident provoqué par les Italiens, les forces grecques s'étaient installées à une trentaine de kilomètres de la frontière.

L'état-major ne se faisait guère d'illusions sur la disproportion des forces en présence : les Italiens alignaient près de deux cent blindés, alors que les Grecs ne disposaient que de trente mille hommes et d'une centaine d'avions.

Installé depuis le 23 août à Eptachori, le colonel Davakis est inquiet ; il a trouvé le détachement du Pinde dans un état lamentable, l'armement est insuffisant, les munitions manquent, les couvertures et les équipements d'hiver sont en nombre ridicule. Les effectifs disponibles sont dérisoires : à peine six compagnies face à une division entière ; de plus, l'instruction de la troupe laisse à désirer et beaucoup de cadres sont des réservistes qui n'ont jamais connu le feu. Le général Alexandre Papagos, chef d'état-major de l'armée, connaît cette situation, mais les moyens dont il dispose sont limités et il doit se contenter d'envoyer à Davakis un bataillon d'Evzones supplémentaire, dont nul ne peut dire alors s'il arrivera à temps.



Un petit mot d'un soldat grec pour ses proches en attendant le prochain engagement

Le Plan « Emergenza G. »

Du côté italien, la guerre est décidée depuis le 15 octobre et le commandement en chef des forces d'Albanie, le général Visconti Prasca, a mis au point le plan « Emergenza G. », qui doit aboutir rapidement à l'effondrement militaire de la Grèce. A partir de la frontière greco-albanaise, il décide d'orienter l'offensive dans un premier temps en direction du sud-est, en suivant un axe Kalpaki-Janina-Arta. Cette direction sera prise par la majeure partie des forces, les divisions Ferrara, Centauro et Siena. La division alpine Julia sera, elle, chargée de prendre le contrôle de la passe de Mezzovo, au sud du mont Smolika, le plus haut sommet du Pinde, qui culmine à 2 637 mètres. Le long de la côte, au sud du dispositif central, le groupement du général Rivolta, franchissant le Kalamas, doit atteindre Arta, puis Prévéza, et ouvrir ainsi la route de Corinthe et d'Athènes.

Au nord, en Macédoine, les forces italiennes resteront sur la défensive et pilonneront de leurs canons les positions de la IX^e division grecque ; quand les forces du sud auront conquis l'Épire, les divisions Parma, Arezzo et Venezia, qui constituent le 26^e corps d'armée installé sur ce front nord, devront lancer l'offensive à leur tour en direction de Salonique.

La machine de guerre italienne apparaît redoutable et ses cinquante-neuf régiments d'infanterie, ses cent trente-cinq batteries d'artillerie, ses deux cents chars de combat, ses dix-huit escadrons de cavalerie, ses centaines d'avions ont de quoi inquiéter les Grecs, trois fois moins nombreux et privés de chars.

Neuf mille soldats d'élite dans la bataille

La mission principale est attribuée, dans le plan italien, à la division « Julia » du général Girotti. Un peu plus de neuf mille hommes d'élite, dotés d'un excellent moral, constituent cette magnifique unité. Au moment où l'offensive se déclenchera, ils progresseront en cinq colonnes en direction de Mezzoto, en contournant par le nord et le sud le mont Smolika, afin d'atteindre les passes qui leur ouvriront le chemin de la Grèce.

La mission des Alpini est de couper en deux les forces ennemies et de réaliser en Épire la brèche décisive. Un seul obstacle semble pouvoir retarder la victoire : le temps. La pluie tombe sans discontinuer et la progression sera difficile dans ces montagnes recouvertes par un ciel de plomb ; dans les derniers jours d'octobre, les



Soldats de la Division Julia

premières chutes de neige semblent même annoncer que l'hiver sera particulièrement rude. C'est à ce moment, le 27 octobre, que les plans du général Visconti Prasca commencent à être appliqués sur le terrain. L'Italie s'apprête à adresser un ultimatum à la Grèce et les forces d'invasion viennent s'installer sur leurs positions de départ. Au centre du dispositif, la « Julia » est divisée en deux groupes : le premier comprend trois colonnes correspondant chacune à un bataillon, il s'agit du nord au sud, des bataillons Tolmezzo, Gemona et Cividale, chargés de gagner Fourka et la chaîne du Pinde entre le mont Gamos et le mont Smolika, puis d'obliquer vers le sud-est en direction des passes de Mezzovo. A la droite du premier groupe, c'est-à-dire plus au sud, les bataillons Aquila et Vicenza doivent traverser la vallée de l'Aoos, qui descend du mont Smolika, et percer en direction de Janina. Ces diverses unités, regroupées dans les 8^e et 9^e régiments alpins des généraux Dapino et Tavoni, sont renforcées des batteries du 3^e régiment d'artillerie de montagne du général Gaï. Les cinq bataillons doivent se rejoindre à Mezzovo.

Au nord, les divisions Parma, Venezia et Piemonte couvrent le flanc gauche de la « Julia » ; au sud, la « Ferrara », la « Siena » et la « Centauro » déclenchent l'attaque en même temps que les bataillons Aquila et Vicenza, et les chars L3 de la division « Centauro » doivent faciliter la percée sur la direction Kalpaki-Janina.

Le 26 octobre, les ordres du jour des grandes unités italiennes rappellent les soldats « *à briser la défense ennemie, telle l'avalanche qui, déferlant de la montagne, balaie tout sur son passage* ». Le même jour, un certain nombre de provocations fournissent au Duce les prétextes nécessaires pour adresser un ultimatum à la Grèce.

Les Alpini sont en place

Dans la nuit du 27 au 28 octobre, les Alpini sont en place ; les hommes des bataillons Vicenza et Aquila s'apprêtent à franchir le Sarantoporos, une rivière torrentueuse, affluent de l'Aoos, considérablement grossie par les pluies récentes. De son P.C. de Koritsa, situé au nord, dans le secteur du 26^e corps d'armée, Visconti Frasca dicte ses dernières instructions. Le temps ne favorise certes pas ses projets, mais ses hommes ont un moral de fer et la disproportion des forces est telle que la victoire n'est qu'une question de jours. Dans moins de six semaines les aigles romains auront soumis Athènes et Salonique et ajouté de nouveaux territoires à l'empire mussolinien.

Plus au sud, dans le secteur du 25^e corps d'armée, installé entre le Pinde et le littoral adriatique, le P.C. d'Argyrocastro suit également les derniers préparatifs des divisions, dont les noms évoquent les villes de Toscane, de Lombardie ou des Pouilles ; Sienna, Ferrare ou Bari sont pourtant bien loin des milliers de soldats qui pataugent dans la boue et grelottent de froid en attendant l'ordre de marcher à l'ennemi.

Les Grecs ont remarqué les mouvements des forces italiennes et, dans son P.C. d'Eptachori, le colonel Davakis attend le déclenchement des hostilités. Il songe avec anxiété à la faiblesse des forces dont il dispose, à peine trois bataillons pour tenir les crêtes du Gramnos et du Smolika et pour interdire le franchissement du Pinde aux Alpini du général Girotti.



Le General Ubaldo Soddu, commandant en chef des armées italiennes en Albanie

Le pari semble impossible à tenir, mais le mauvais temps peut gêner les Italiens en leur interdisant de tirer profit de leur supériorité aérienne. Les sommets du Pinde culminent à 2 600 mètres et l'accès en est difficile ; en s'y accrochant, on peut raisonnablement espérer retarder l'agresseur, mais il faut souhaiter que le bataillon d'Evzones envoyé en renfort par le général Papagos arrivera à temps pour être engagé ; une seule chose est certaine : si les Alpini franchissent la montagne dans les jours suivant le déclenchement de leur offensive, c'en est fait de la Grèce ; c'est donc le sort du pays tout entier qui repose sur les épaules des hommes du détachement Davakis.

La guerre est devenue inévitable

Le 28 octobre, à trois heures du matin, le général Metaxas, chef du gouvernement, rejette l'ultimatum que lui présente l'ambassadeur italien Grazi. La guerre est devenue inévitable et, depuis l'état-major du général Papagos, les ordres fusent à travers toute la Grèce dès l'heure suivante. Partout les unités se rassemblent et se mettent en marche pour tenter d'interdire l'accès du territoire hellénique à la redoutable machine de guerre que Mussolini lance contre lui.

Le rapport des forces impose généralement une attitude strictement défensive ; sur le front d'Épire toutefois, le général Katsimitros conserve l'initiative d'une éventuelle contre-offensive à laquelle ses subordonnés ont bien du mal à croire.

Face à cinq divisions italiennes, il ne dispose au sud, que d'une division, renforcée d'une brigade, alors qu'à la droite de son dispositif, le détachement du Pinde, confié au colonel Davakis, est seul pour barrer la route aux cinq bataillons de la division alpine « Julia ». Les forces fascistes vont posséder par ailleurs la maîtrise totale du ciel et vont disposer, au sud du front, des chars L3 de la division Centauro chargés d'ouvrir la brèche en direction de Janina.

Avant même l'expiration de l'ultimatum, fixée à 6h00, le 28 octobre, à 5h30, le commandant en chef italien déclenche les premiers tirs d'artillerie.

Au centre du dispositif, les Alpini de la Julia se mettent en marche. Le ciel, complètement bouché, ne permet pas l'intervention de l'aviation. La pluie continue à tomber, transformant les pistes en borbier ; les hommes sont trempés jusqu'aux os. La progression est lente et quelques auxiliaires albanais servent d'éclaireurs aux troupes italiennes car, au-delà de la rivière Sarantaporos et surtout de l'Aoos, l'accès à la montagne s'annonce difficile. Le petit poste de Ponte Perati ayant été évacué par les Grecs, les Alpini poursuivent leur marche vers Konitsa sans rencontrer de résistance. Les bataillons Cividale et Aquila pataugent dans la boue épaisse où les hommes enfoncent jusqu'aux mollets et les soldats du bataillon Gemona ont bien du mal à reconnaître les sentiers de montagne que la pluie a transformés en torrents.



Soldats italiens montant en ligne

La résistance grecque

A Eptachori, au QG de détachement du Pinde, le colonel Davakis ne chôme pas ; dès qu'il est prévenu par le général Pitsicas de l'imminence de l'agression italienne, il adresse à ses hommes un ordre du jour leur demandant de repousser l'envahisseur. Conscient que des phrases ne suffiront

pas à galvaniser ses troupes dont il a constaté et déploré l'état lamentable, il annonce également, en anticipant largement sur les événements à venir, que l'Angleterre se tient aux côtés de la Grèce pour arrêter l'ennemi. Dans son modeste P.C., il reçoit des appels téléphoniques provenant des différents secteurs du front qui lui rendent compte de l'avance italienne : plusieurs postes frontières sont pris, d'autres sont évacués, quelques positions résistent, ce qui permet de gagner du temps.

L'aviation italienne entre en action à partir de sept heures, mais la brume qui recouvre les sommets du Pinde et du Gramnos favorise les Grecs. A droite du dispositif mis en place par Davakis, les hommes du bataillon Tolmezzo progressent en deux colonnes en direction du village de Gramnos, tandis que ceux du bataillon Gemona se dirigent vers Kiafa, une hauteur dominant Eptachori.

Bien que le mauvais temps ralentisse considérablement l'avance ennemie, il faut cependant réagir assez vite et disposer au mieux les maigres forces grecques destinées à barrer la route de l'Épire. Les hommes de Davakis bénéficient d'un atout non négligeable : ils tiennent les hauts où l'artillerie peut être installée et attendent donc de pied ferme le premier choc. Ils

sont à un contre deux, mais le moral italien risque d'être sérieusement ébranlé car cette guerre commence dans des conditions atmosphériques épouvantables.

Plus au sud, un bataillon grec s'accroche au terrain autour de Konitsa et retarde sérieusement l'avance de l'adversaire. Un peu partout les ponts sautent sur l'Aoos et le Sarantaporos, avant que les Alpini aient pu franchir ces rivières.

Au cours du 28 octobre, les quelques détachements situés en avant de la ligne principale de résistance multiplient les escarmouches contre les avant-gardes italiennes, et détruisent les ponts sans qu'aucun engagement majeur ne se déclenche. L'avance des troupes fascistes se poursuit lentement : le bataillon Cividale est sur les pentes du Pinde, le bataillon Aquila contrôle le sud de la vallée du Sarantaporos, le bataillon Gemona, lui, prend en fin de soirée le village d'Aetomilitsa, alors que le bataillon Tolmezzo a atteint le village de Gramnos. Les faibles forces grecques qui défendent ces deux positions doivent se replier pour éviter l'encerclement et la destruction.

Les Italiens accumulent du retard

La pluie redouble d'intensité, les Alpains trempés, épuisés, n'ont aucune envie de les poursuivre et préfèrent s'arrêter pour installer leur bivouac. Les chemins sont devenus des torrents, et la visibilité est à peu près nulle, aussi, à la faveur de la nuit, un petit groupe de Grecs, dirigé par le commandant Tsimbidas, s'introduit dans le village de Gramnos, et, profitant de la surprise, sème le désordre parmi les Italiens pourtant beaucoup plus nombreux.

Sur le cours supérieur du Sarantaporos, un peloton grec résiste farouchement au bataillon Cividale, renforcé d'une batterie d'artillerie alpine, mais doit finalement se replier à son tour. Quelques positions parviennent à tenir dans des conditions incroyables, face à des forces cinq fois plus importantes. Il suffit parfois de la détermination d'un sous-officier capable de galvaniser ses hommes pour retarder durant plusieurs heures les Alpini, surpris de se heurter à une résistance aussi forte. Au soir du 28 octobre, après une journée de combats dispersés, les forces de couverture grecques se replient un peu partout ; cependant, la ligne de défense principale n'est pas touchée et le général Katsimitros annonce à Davakis qu'il lui fait parvenir quatre bataillons de renfort. À l'arrière, le pays se mobilise ; de partout les volontaires affluent vers les centres de recrutement et les prévisions des états-majors sont rapidement dépassées. Ces renforts seront rapidement indispensables pour contenir l'attaque italienne, mais toute la question est de savoir si le front pourra tenir jusqu'à leur arrivée. Le mauvais temps ralentit la progression de l'adversaire, mais déjà, après une journée de combat, il s'apprête à aborder le gros des défenses grecques.

Le sort de la Grèce va se jouer sur le Pinde

Sur le Pinde, l'ennemi développe son effort principal et son objectif apparaît désormais clairement : percer à Mezzovo afin de couper la Grèce en deux ; au cours des heures suivantes, le sort du pays va se jouer dans ce secteur, sur les pentes boueuses et détrempees des monts Gramnos et Smolika.

Le 29 octobre, la « Julia » reprend l'offensive, alors que la neige commence à tomber sur les sommets. La visibilité est toujours aussi mauvaise. Sur les hauteurs de Liafa et de Lycorrachi, les Grecs, mal équipés contre le froid, commencent à souffrir du gel. Il faut cependant tenir, car si la position de Lycorrachi, « la Crête du Loup », tombe, le PC d'Eptachori, où est installé Davakis, sera directement à portée de l'ennemi. Le commandant Thomas subit le choc d'un bataillon de la « Julia », mais entend défendre coûte que coûte la position. À un contre cinq, il lance son détachement à l'assaut des Italiens, dispose au mieux ses quelques mitrailleuses et, blessé au bras, continue à exhorter ses hommes ;



Le Colonel Constantine Davakis

surpris, les Alpains sont stoppés quelques temps mais ils se ressaisissent et les Grecs doivent se replier à nouveau. Plus au sud, ce sont des forces trop faibles qui tentent de barrer à l'ennemi la route de Kalpaki et de Mezzovo, l'objectif principal de l'offensive. Les hommes disponibles sont en nombre insuffisant, mais les munitions commencent elles aussi à manquer ; le temps continue heureusement à gêner l'adversaire, dont plusieurs chars ont sauté sur des mines, dans le secteur de Mertzani. La neige tombe durant toute la nuit du 29 au 30 octobre, paralysant les combattants qui supportent un froid de plus en plus intense. À l'aube suivante, Davakis établit le bilan des deux premières journées de combat : partout ses troupes ont reculé et il ne dispose pas de forces suffisantes pour tenir longtemps les hauteurs du Pinde qui couvrent Mezzovo, l'objectif final des bataillons de la « Julia ». Les unités envoyées en renfort par le général Katsimistros ne sont toujours pas arrivées et si l'annonce de la montée en ligne de la première division de Thessalie a de quoi le reconforter, nul ne sait quand cette unité sera engagée ; le temps presse et chaque heure perdue peut être fatale à la défense du Pinde. Les nouvelles qui parviennent à Eptachori dans la matinée du 30 octobre ne sont guère encourageantes. Au nord du dispositif grec, les bataillons Tolmezzo et Gemona se rejoignent pour donner l'assaut à la hauteur de Kiafa. En raison du froid terrible, de nombreux soldats hellènes ont eu les membres gelés et le moral de la troupe est au plus bas.



Fantassin grec

La rupture est imminente

Le commandant Antonopoulos doit abandonner Kiafa et se replier sur la crête du Prophète Elie, sans réussir à rassembler toutes ses forces. Dans un autre secteur, ce sont les munitions et la nourriture qui manquent ; Davakis a pourtant fait tout ce qui était possible : il a rassemblé tous les hommes encore disponibles, ordonnances, muletiers, cuisiniers, et les a expédiés en première ligne. Désormais, le seul espoir réside dans l'arrivée rapide des renforts annoncés. Konitsa est tombée peu avant midi et le mont Smolika est déjà à moitié contourné, ce qui peut ouvrir à l'ennemi la route de Janina et celle de Mezzovo. Déjà, les premiers fuyards arrivent à Eptachori dans un état de dénuement total, davantage éprouvés par le froid de la nuit précédente que par l'ennemi. Dans plusieurs secteurs, des pelotons ou des compagnies isolées continuent à se battre et à tenir tête aux Italiens ; devant Eptachori, une batterie d'artillerie s'installe, mais il apparaît clairement que la rupture est imminente. C'est à ce moment, alors que la situation du détachement du Pinde semble désespérée, que l'intervention d'un des bataillons promis va permettre à Davakis d'infléchir le cours de la bataille. En quelques minutes, le colonel voit le parti qu'il peut tirer de la situation nouvelle créée par l'arrivée des premiers renforts. Remontant la vallée du Sarantaporos, les italiens se sont engagés dans le défilé séparant le mont Gramnos du mont Smolika, alors que les Grecs occupent toujours les crêtes environnantes ; pressés de gagner Mezzovo, trois bataillons de la « Julia » vont foncer désormais vers le sud-est, en direction de Samarina et de Vovoussa. Le général Girotti qui commande les Alpains, n'a apparemment plus rien à craindre : les Grecs sont partout repoussés et se trouvent au bord de la débandade générale, c'est donc sans hésitation qu'il va donner l'ordre à ses hommes de pousser en avant.

Les renforts grecs arrivent

Le ciel, complètement bouché, interdit les reconnaissances aériennes et les Italiens ne peuvent rien deviner de l'arrivée des renforts grecs. La manœuvre qu'envisage Davakis est simple : laisser les Alpines s'enfoncer vers le sud, en direction de Samarina, tout en renforçant les positions grecques sur les crêtes, puis, quand l'adversaire sera entré dans la nasse, fermer l'accès de la haute vallée du Sarantaporos derrière lui et le détruire. Il s'agit là d'un pari dangereux : les forces disponibles paraissent encore bien dérisoires pour appliquer un tel plan et les commandants Patistis et Karavias qui ont amené avec eux le bataillon de renfort, ne cachent pas leur scepticisme. Durant l'après-midi, les unités grecques effectuent un repli généralisé qui trompe les Italiens, persuadés que la « promenade militaire » promise par Visconti Prasca est en train de devenir une réalité. Au début de la soirée, l'arrivée des premiers éléments de la division thessalienne envoyée par l'état-major général vient accroître la confiance de Davakis dans la réussite de son plan. En quelques heures, le dispositif grec se met en place ; tout se passe rapidement et l'espoir renaît chez les Evzones durement éprouvés par les premiers jours de combat. Derrière, cependant, le matériel,

les vivres et les munitions ont du mal à suivre.

L'héroïsme des femmes du Pinde

C'est à ce moment que se place l'un des épisodes les plus célèbres de la bataille, celui des « femmes du Pinde » ; les soldats sont allés au plus pressé et ont occupé le plus rapidement possible les crêtes qui dominent les flancs sud et est du mont Gramnos ; pour cela, ils ont emporté le minimum d'armement, de munitions et de nourriture, derrière eux, les muletiers qui transportent les canons en pièces détachées ou les caisses de cartouches progressent trop lentement et le succès peut ainsi se trouver compromis. Il n'y a pas d'auxiliaires possibles sur place, car tous les hommes ont rejoint l'armée ou pris le maquis pour mener des actions isolées contre les envahisseurs. Pour faciliter l'approvisionnement des crêtes, les femmes des hameaux du Pinde se chargent elles-mêmes de lourds fardeaux et viennent apporter leur aide aux soldats qui transportent les pièces d'artillerie ou les munitions. Malgré leur refus, elles se joignent à eux et, de plus en plus nombreuses, permettent aux hommes du front de recevoir le matériel, les couvertures ou la nourriture dont ils avaient besoin.



Soldats grecs cassant la croute



Les Grecs à l'attaque

Cette intervention n'est pas sans danger, car l'un des sentiers qui montent vers les hauteurs est très étroit et se trouve placé sous le feu de l'artillerie de montagne italienne, installée en contrebas. Trois femmes seront ainsi tuées par l'explosion d'un obus alors que plusieurs autres seront précipitées dans l'abîme. Dans un autre secteur, une colonne de soldats et de femmes se heurte à une patrouille italienne : en pleine fusillade, l'une des villageoises rampe jusqu'au cadavre d'un italien abattu pour récupérer son arme et pouvoir participer directement au combat ; d'autres ont vite fait de l'imiter, et, après une empoignade furieuse, les Italiens, stupéfaits de se heurter à pareille résistance, doivent se replier en désordre, bousculés par l'assaut général des combattants et des combattantes grecs déchainés. Portant le pain et les armes, les couvertures et les cartouches, s'attendant aux canons, creusant ou réparant les chemins, les femmes du Pinde apportent un concours décisif à l'action entreprise par Davakis.

Progressant péniblement dans la neige fraîche elles parviennent à ravitailler les premières lignes, sous le feu de l'artillerie ou de l'aviation ennemies. Le courage et l'abnégation de ces femmes leur vaudra de symboliser la volonté de résistance du peuple grec face à l'attaque italienne.

Pour les Italiens, le bilan semble positif

Le 31 octobre, la situation semble pourtant favorable aux Alpini du général Girotti, et Visconti Prasca peut s'estimer satisfait : jusque là ses hommes n'ont eu à livrer que quelques combats limités aux faibles forces qui tentaient de les

retarder ; après trois jours d'offensive, la rive sud de la rivière Sarantaporos est contrôlée par le bataillon Cividale, plus à l'est, le val de Fourka est également aux mains des Alpins.

Au sud-ouest, les bataillons Vicenza et Aquila ont remonté la vallée de l'Aoos et sont sur le point d'atteindre Vouvousa, dernière étape avant les passes de Mezzovo. La pluie a un peu retardé l'avance italienne, mais, dans l'ensemble le bilan est déjà très positif et la chute de la Grèce semble devoir n'être qu'une question de jours. Pourtant, des informations inquiétantes, faisant état d'importants mouvements de troupes hel-

léniques venant de Thessalie parviennent au général Girotti. Celui-ci a du mal à admettre que ses adversaires, épuisés par le froid et les combats, soient sur le point de contre-attaquer ; par acquit de conscience, il demande des patrouilles aériennes, mais le ciel toujours bouché, couvre la manœuvre grecque, et, rassuré, le commandant des Alpins pense pouvoir poursuivre la progression. Bientôt, les trois bataillons qui ont contourné le mont Smolika par le nord (Tolmezzo, Gemnoza et Cividale) vont rejoindre à Mezzovo les deux autres (Aquila et Vicenza) qui ont remonté la vallée de l'Aoos ; alors c'en sera fait de la résistance grecque.

C'est la conviction exactement inverse qui prévaut au P.C. du général Vrachnos, qui commande la division thessalienne arrivée en renfort. Le 31 octobre au soir, le colonel Davakis et le commandant Kriékoukis viennent lui soumettre leur plan de contre-attaque. A 22h30, le commandant Kriékoukis rédige l'ordre d'opérations que lui dicte Davakis dans la perspective de l'offensive du lendemain.

Après une nouvelle nuit passée dans la pluie et le froid, les Alpins s'apprêtent, à l'aube du 1^{er} novembre, à poursuivre leur marche en avant.

Les Grecs passent à l'offensive

A partir de 7h30, les Grecs, suivant les ordres donnés la veille par Davakis, passent à l'offensive. Progressant en direction de la « Crête du Loup » perdue deux jours plus tôt, le détachement Misuris se lance le premier au contact ;

à 8 h, les premiers éléments grecs accrochent une colonne italienne marchant de Lycorrachi en direction de l'est. Cette fois, les hommes de Davakis sont à deux contre un et l'effet de surprise joue amplement en leur faveur. Les Alpains se replient rapidement et se réfugient dans le village de Lycorrachi, où ils tentent d'établir un point d'appui. Les combats qui suivent sont d'une exceptionnelle âpreté car les Italiens, revenus de leur surprise, défendent maintenant avec acharnement chaque maison du village ; les Grecs reçoivent désormais des renforts et les Alpains se trouvent rapidement dans une position insoutenable. Le lieutenant-Colonel Misuris harangue ses hommes et se porte avec eux aux premières lignes où il est blessé d'une balle dans le pied ; couché par terre, il continue à donner ses ordres, jusqu'à ce que toute résistance ennemie ait cessé dans le village où s'accumulaient les cadavres grecs et italiens. Plus au sud, les Alpains en route vers Samarina sont pris sous le feu de l'artillerie de Davakis. Stopper l'avance italienne dans le val joignant Fourka à Samarina est chose relativement facile puisque les Grecs tiennent le versant oriental de la vallée, mais toute initiative leur est interdite tant que les italiens sont solidement installés sur les pentes du versant occidental.

Une compagnie grecque franchit le torrent Marditsa sous le feu italien et s'apprête, à partir de la berge occidentale, à monter à l'assaut de la position italienne, apparemment inexpugnable. A 10h du matin, le lieutenant Alexandre Diacos entraîne sa section, baïonnette au canon, et enlève l'éminence de Tsouka tenue par l'ennemi. Soumis à une violente contre-attaque, il doit se replier une première fois, mais regroupe immédiatement ses hommes, repart à l'assaut et chasse à nouveau les Italiens. Ceux-ci reviennent à la charge et les Grecs doivent se replier une seconde fois. Diacos est têtu et rassemble ce qui reste de la section pour repartir à l'attaque avec succès. Les Italiens déclenchent alors une violente préparation de tirs de mortier avant de contre-attaquer et d'obliger Diacos à décrocher une nouvelle fois. C'est au cours du quatrième assaut, lancé à 11h45, après deux heures d'un combat d'une intensité extrême, que le chef de la section grecque tombe, fauché par une rafale de mitrailleuse. Alors que les hauteurs de Fourka et de Lycorrachi reviendront finalement aux Grecs, au soir du 1^{er} novembre, l'éminence de Tsouka demeure, elle, aux mains des italiens.



Caricature du duel entre le légionnaire romain et l'hoplite grec

Les Italiens reprennent l'initiative

Le 2 novembre, à 5 heures du matin, Davakis en personne vient à hauteur des premières lignes tenues par les compagnies qui ont franchi la veille le torrent Marditsa ; il lance une reconnaissance en direction de Fourka, renforcée de deux compagnies et d'une batterie amenée par le commandant Karavias. Ce dernier voit son cheval tué sous lui, mais rejoint cependant vers midi le colonel Davakis qui s'apprête à suivre l'assaut mené contre le village de Fourka qu'une compagnie est sur le point d'attaquer. C'est à ce moment, au début de l'après midi, que les Italiens, appuyés par un feu nourri, reprennent l'initiative ; au moment où les Grecs vont attaquer Fourka, d'importants renforts italiens parviennent jusqu'au village et les assaillants se retrouvent rapidement sur la défensive. Davakis, qui se tient toujours aux premières lignes, est alors gravement blessé par une balle qui lui traverse le côté droit. Un moment de flottement s'ensuit au sein des forces grecques ; le commandant Karavias intervient heureusement, après s'être tout d'abord précipité auprès du colonel, et entreprend d'interdire à l'ennemi la hauteur de Fourka.

Il est grand temps, car les Italiens lancent maintenant un assaut furieux pour reprendre la position qu'ils ont perdue la veille. Karavias dispose de forces trop faibles pour observer une attitude de défensive statique. Il sait que les renforts qu'il sera obligé de demander n'ont aucune chance d'arriver à temps. Il ne reste qu'une solution : surprendre les Italiens qui sont essouffés par la montée en se lançant à l'assaut à la baïonnette, avec l'espoir de les bousculer.

Abasourdis par cette ruée, les Alpini lâchent pied et se dispersent après quelques minutes de combat, sans soupçonner la faiblesse de leurs adversaires. L'alerte avait été chaude, mais les velléités d'offensive italienne semblaient brisées pour la journée du 2.

Gravement touché, le colonel Davakis est transporté à Eptachori sur un brancard de fortune ; c'est après sept heures de marche sous la pluie et sur un terrain particulièrement accidenté qu'il est ramené à son P.C. Tout le monde est persuadé que sa fin est proche, mais il survivra cependant après plusieurs jours de coma. Transporté à Athènes, il devint un héros national, mais reste diminué par sa blessure. En 1943, les occupants le prendront comme otage et, lors de son transfert en Italie, le navire qui le transporte est torpillé et s'engloutit dans la mer, avec, à son bord, le vainqueur du Pinde.

Caricature représentant la facilité de la contre-offensive grecque face aux Italiens



Courtesy of Christian Science Monitor

Les Alpini semblent surgir du vide

Le 2 au soir, malgré les échecs subis par les Italiens, la victoire est encore loin d'être acquise. Stoppé dans les vallées du Pinde, l'ennemi fait effort le 3 au sud du front, en direction de Kalkapi. La matinée est claire, le ciel s'est dégagé et la Regia Aeronautica peut pilonner les positions grecques déjà éprouvées par les tirs d'artillerie. En milieu d'après midi, l'assaut de l'infanterie italienne est brisé, mais un bataillon d'Alpini réussit un exploit remarquable en parvenant à gravir l'escarpement de Gravala, qui domine Kalpaki. Au sommet, une compagnie grecque ne se doute de rien et défend la position contre une compagnie italienne, appuyée par de l'artillerie : pris à revers par les Alpini qui semblent jaillir de nulle part dans leur dos, après l'escalade de la falaise, les défenseurs se replient rapidement, à la faveur de la pluie qui recommence alors à tomber. La perte des hauteurs de Gravala peut mettre en danger le front d'Épire et les grecs déclenchent le lendemain la contre-offensive. Ils lancent l'assaut à la baïonnette, dès cinq heures du matin et parviennent, après un corps à corps féroce, à chasser les Italiens de la position. Épuisés et inférieurs en nombre, les Alpini sont contraints de décrocher en laissant une vingtaine des leurs sur le terrain. Le même jour, les fantassins et les artilleurs grecs parviennent à stopper l'offensive de la division blindée « Centauro » dans le secteur de Kalpaki, sauvant ainsi une nouvelle fois la route de Janina et de Mezzovo.

L'armée italienne piétine

Partout désormais, les Italiens piétinent. La division « Julia » n'a pu, au nord, atteindre Samarina et s'assurer ainsi l'accès de Vovoussa et de Mezzovo. Le général Girotti est bien obligé de constater que ses hommes sont tenus en respect par une armée grecque qu'il croyait, deux jours plus tôt, au bord de la débandade générale. Non seulement les grecs ont réussi à stopper les Alpains et à reconquérir certaines positions perdues au cours des jours précédents, mais ils sont, de plus, en train de réaliser la manœuvre d'encerclement imaginée par le colonel Davakis et approuvée par le général Vrachnos.

Les bataillons Tolmezzo, Cividale, Gemona vont bientôt se trouver dans une situation difficile alors qu'au sud-ouest les bataillons

Aquila et Vicenza doivent renoncer à franchir l'Aoos en crue, tous les ponts ayant été détruits. Le froid devient de plus en plus insupportable pour les soldats des deux camps qui se trouvent dans un état physique proche de l'épuisement, après cinq jours de combats dans des conditions atmosphériques épouvantables. Les Alpains ont progressé d'une trentaine de kilomètres à l'intérieur du Pinde, mais n'ont pas abouti à la rupture rapide qu'ils escomptaient ; au contraire, les Grecs se sont sérieusement renforcés et peuvent maintenant menacer leurs arrières pour les isoler. Une brigade de cavalerie et une division de montagne retirées de la frontière bulgare viennent se joindre, le 4 novembre, au détachement du Pinde et à la division thessalienne du général Vrachnos ; en quelques jours, le rapport des forces est sur le point de s'inverser. Visconti Prasca, alerté par Girotti, mesure désormais le danger d'encerclement et espère pouvoir y parer en appelant à la rescousse les divisions du nord, la Venezia et la

Parma, demeurées sur la défensive entre le lac d'Ochrida et le Pinde. La conversion vers le sud de ces forces ne va pas sans mal pour les Italiens, attaqués alors par le corps d'armée grec qui leur fait face. Les auxiliaires albanais se débandent rapidement, ce qui retarde l'intervention dans le secteur clé du Pinde.

Les Italiens franchissent le fleuve Kalamas

Sentant le danger sur le front central, Visconti Prasca tente de lancer un nouvel assaut au sud et, dans la nuit du 4 au 5 novembre, les Italiens parviennent à franchir le fleuve Kalamas. Les Grecs se trouvent rapidement en difficulté dans ce secteur mais s'accrochent vigoureusement au terrain, ce qui laisse à l'état-major la possibilité de maintenir l'offensive prévue sur le Pinde.



Le 22 décembre 1940 l'armée grecque libère Himara

Au matin du 5 novembre, les Alpains de la « Julia » sont coupés de leurs arrières. Descendant des crêtes du mont Smolika, les Grecs séparent les bataillons Tommezzo, Gemona et Cividale des bataillons Aquila et Vicenza, creusant ainsi une large brèche au sein de la division. Avant d'avoir pu reprendre l'initiative, les Italiens sont attaqués de toutes parts. Épuisés et déguenillés, les hommes du détachement du Pinde ont retrouvé un moral de vainqueurs pour se lancer à l'assaut. L'artillerie de montagne soumet à son feu les secteurs occupés par les Alpains, qui tentent alors de résister de leur mieux. La « Julia » est complètement isolée, même la liaison radio est rompue avec l'arrière. Encerclé, Girotti pense pouvoir forcer le passage au sud de la nasse et regagner les positions italiennes en empruntant la haute vallée de l'Aoos ; il espère que les difficultés grecques en Epire et l'arrivée des renforts fournis par les divisions du Nord lui faciliteront la tâche.

Très vite, la situation s'aggrave, la pluie battante et la boue ne facilitent pas la manœuvre des Alpains cloués sur leurs positions. Déjà, le bataillon Cividale a perdu le tiers de ses effectifs. Le bataillon Tolmezzo est dans un état de dénuement à peu près total, il a subi, lui aussi, des pertes énormes pour empêcher que la division ne soit coupée en deux par l'attaque des Grecs. Huit jours après le début de la guerre, l'initiative semble avoir changé de camp. Coincés dans un véritable chaudron, écrasés par l'artillerie, soumis au tir des Grecs installés sur les hauteurs, les Italiens s'épuisent en de vaines contre-offensives et l'agonie de la « Julia » commence inexorablement. Au nord, les divisions Parma et Venezia sont prises à partie par les forces grecques de Macédoine qui se jettent à leur tour à l'offensive, et ne peuvent, de ce fait, venir soutenir les Alpains bloqués dans le Pinde. Heureusement, les divisions Piemonte, Arezzo et Bari vont intervenir rapidement et Visconti Prasca espère ainsi redresser la situation. L'optimisme règne encore au QG Italien, même si l'on fait état des difficultés dues au mauvais temps. A Rome, les chefs de l'armée décident cependant de renforcer les troupes d'Albanie en doublant pratiquement le nombre des divisions engagées, à partir du début décembre. En attendant, le bataillon alpin « Morbegno » noyau de la division « Tridentina » est transporté d'urgence pour venir renforcer la « Julia » défaillante. Au sud, les Italiens ont franchi le Kalamas et pris Igoumenitsa, mais craignant de s'éloigner de leurs bases ils ont arrêté l'offensive, permettant ainsi aux Grecs de maintenir leur pression dans le secteur du Pinde.

La débandade

Là, les Alpains de Girotti sont à bout : par petits groupes, ils s'efforcent de regagner les positions italiennes pour échapper à leurs adversaires et toute résistance organisée a pratiquement cessé. Les Grecs barrent la haute vallée de l'Acoos, par où leurs adversaires pensaient pouvoir se replier ; ils contrôlent également toute la vallée du Sarantoporos.

Déjà, au nord, dépassant la première ligne de défense grecque, plusieurs unités d'Evzones ont atteint la frontière albanaise. Le 9 novembre, sous une neige abondante, la première division du général Vrachnos entreprend, à partir de Lycorachi, le nettoyage du secteur encore occupé par les Italiens. Le combat de Plékari marque la défaite définitive des Alpains ; bousculés par un assaut à la baïonnette, ils sont incapables de tenir tête à la furia de leurs adversaires, galvanisés par la proximité d'une victoire jugée impensable huit jours plus tôt. Les uns après les autres, les Alpains survivants se rendent aux hommes de Vrachnos. Le 9 novembre au soir, la division « Julia » a pratiquement cessé d'exister ; seuls quelques éléments épars rejoignent les lignes italiennes à travers la montagne ; le 11 novembre les débris de la division alpine se regroupent à Konitsa sous la protection des bataillons Vcenza et Aquila, les moins durement éprouvés.

Moins de deux semaines après le déclenchement de la « promenade militaire » prévue par Mussolini, les versants du Pinde s'étaient transformés en tombeau pour l'élite des troupes fascistes. Gênés par le mauvais temps, imprudemment engagés sur un terrain propice à la contre-attaque adverse, les Alpains s'étaient cependant battus avec courage, l'importance des pertes qu'ils avaient subies témoignait de l'acharnement des combats livrés durant ces semaines terribles.



Prisonniers italiens

La ligne Metaxas

par Jean Cotrez



Ligne Metaxas (en rouge les unités allemandes, en noir les grecques).

La ligne Metaxas est une ligne de fortifications édifée par les Grecs le long de la frontière gréco-bulgare dans le but de protéger la Grèce d'une éventuelle attaque de la Bulgarie avant la Seconde Guerre mondiale. Initialement appelée ligne Nestos, elle prend le nom du ministre de la guerre puis très vite premier ministre grec en 1936, Ioannis Metaxas. Elle mesure 155 km de long depuis la rivière Axios à l'ouest jusqu'à la rivière Nestos à l'est. Elle est composée d'observatoires, de nids de mitrailleuses et d'ouvrages de campagne ainsi que de 21 groupes fortifiés dont nous reparlerons plus tard. Les plans furent élaborés en 1935 et la construction débuta sans attendre en 1936. Mais l'entrée en guerre de la Grèce en 1940 empêcha de finir la ligne de défense telle que prévue initialement puisqu'il était prévu qu'elle aille jusqu'à Ormenion. Elle s'arrêtera finalement dans sa partie orientale à Komotini. Elle sera placée sous les ordres du général Bakopulos. Au niveau stratégique dans la région, la situation est la suivante. La Yougoslavie est neutre et la Grèce entretient d'excellentes relations avec elle et donc ne prend pas la précaution de poster des troupes de ce côté-là prenant le risque en cas de violation de la neutralité du pays de permettre une attaque de flanc de la ligne Metaxas, via la vallée du Vardar, par exemple. Les Britanniques laissent les Grecs se poster sur la ligne Metaxas et prennent, eux, position sur la ligne Aliakmon, longue d'une centaine de kilomètres située entre la mer Egée et la frontière yougoslave dans les environs de Monastir.

IMPLANTATION DE LA LIGNE :

La ligne Metaxas présente d'abord un front rectiligne sur un axe est-ouest le long de la frontière avec la Bulgarie afin de protéger Salonique. Ensuite elle s'arrondit en un arc de cercle qui rejoint la mer Egée en passant par Xanthi en suivant le cours de la Mesta (Nestos) contournant par l'est la ville de Kavala. Elle est encadrée sur son côté est par la rivière Strymon et de l'autre côté par la rivière Nestos. Ces 2 vallées étant les principaux axes de pénétration possible vers le sud, ils seront particulièrement fortifiés à proximité de la ligne. Un peu comme les lignes de défenses allemandes en Italie (voir HM85) la ligne Metaxas utilise au maximum le terrain légèrement montagneux qu'elle traverse. Les forts la composant couvrent les passages stratégiques que sont les routes peu nombreuses et très mal carrossées ne permettant pas la circulation d'engins lourds. Le but secondaire de la ligne est la défense du port de Salonique, vital pour l'effort de guerre grec.

Comme la ligne Maginot française, la ligne Metaxas se veut une ligne d'arrêt et pour se faire les Grecs s'appuient sur 21 points fortifiés. Les plus connus sont les forts de Istibey (ou Istibel), du Roupel, de Paliouriones... Les forts sont situés à des endroits clé protégeant soit une gorge, soit une route. Leur inaccessibilité fait partie de leur force et c'est cette situation qui fera que l'aviation sera largement employée contre eux et que les premiers assauts terrestres seront menés par les 5^e et 6^e divisions de montagne rompues aux combats en terrains escarpés (région de Rupel). Les 2 régions les plus puissamment fortifiées sont la partie nord de la ligne entre les vallées de la Struma et de la Mesta face à la Bulgarie. On ne recense ici pas moins de 7 forts dans cette partie. La seconde zone est la partie orientale de la ligne entre Drama et Kavala avec 9 forts. Ils représentent environ 600 ouvrages bétonnés et une trentaine de kilomètres de galeries creusées dans la roche. La ligne était prévue être tenue par 150 000 hommes, elle le sera en fait par 8 500 et fera face à un manque criant de DCA et d'armes antichars. Comme pour la ligne Mannerheim finlandaise, la résistance inattendue de la ligne Metaxas sera en très grande partie due à la bravoure des soldats grecs, poussée à un tel point que les Allemands après la victoire rendront hommage à leur courage et à leur pugnacité dans les combats. Les officiers garderont leur arme personnelle, les hommes de troupes seront désarmés mais repartiront libres dans leurs foyers.



Barrage antichar

DESCRIPTIF DES BLOCKHAUS

En dehors des groupes fortifiés organisés autour d'un fort, on compte environ 500 blockhaus disséminés le long des 155 km de la ligne Metaxas. Les blockhaus sont de type fortification de campagne. En effet la dalle de toit est en général d'une épaisseur de 1,10 m tandis que les murs frontaux ne dépassent pas 1,25 m. Cette épaisseur est juste suffisante pour encaisser un coup au but d'un obus de 75 mm voire de 105 mm. Leur armement comporte des mitrailleuses St-Etienne ou Hotchkiss, des mortiers Brand de 81 mm et des canons antichars de 37 Rheinmetall et Skoda de 47 mm. Le seul canon d'artillerie semble être un canon de 75 en position de campagne ou sous abri.

Les différents blockhaus répartis sur la ligne sont :

- Observatoires : angle d'observation sur 180°. Le blockhaus sert aussi de poste de tir pour armes légères. Comme on peut le constater sur la photo page 31, le terrain est utilisé au maximum pour favoriser le camouflage

- Blockhaus simple pour mitrailleuse :

Une chambre de combat de 4 m², la face avant et les murs latéraux ont une épaisseur de 1 m, le mur arrière seulement 60 cm. Une embrasure à 45° d'ouverture permet le tir uniquement vers l'avant. L'entrée se fait par une issue décalée par rapport à la position du tireur.

- Blockhaus double embrasures pour 2 mitrailleuses :

La face avant forme un angle ce qui fait que le champ de tir des 2 armes, bien que se croisant vers l'avant est accentué vers chaque côté augmentant ainsi le champ de tir. Les murs sont de 1,25 m et l'ouvrage possède une sortie de secours latérale, l'accès principal se faisant par l'arrière du blockhaus. Il existe une version plus légère de cet ouvrage avec des murs de seulement 95 cm d'épaisseur

- Blockhaus pour 2 mortiers légers : les 2 embrasures sont côte à côte et tirent donc dans la même direction. Une embrasure d'observation permet de guider le tir.

- Tobrouks pour mortier lourd de 81 mm : il existe une autre version pour 2 mortiers lourds avec ou sans bouclier (portes) ainsi qu'une autre version pour 1 mortier lourd et une mitrailleuse.

La photo ci-dessous présente un tobrouk pour 1 mortier dont les portes blindées sont en position ouvertes.

- Blockhaus double embrasures pour 2 canons antichars : calibre de 37 ou 50 mm. C'est par sa forme le grand frère du blockhaus double pour mitrailleuses.

Même plan avec des côtes plus importantes. La différence est que les canons tirent à travers des plaques de blindage alors que pour les mitrailleuses l'embrasure est ouverte. Quand le terrain ne permet pas de pratiquer un accès par l'arrière, des trappes latérales habilement camouflées servent d'entrée. Les murs extérieurs font toujours 1 mètre d'épaisseur.

- Blockhaus pour 2 mortiers légers et un canon antichar : l'embrasure d'un des mortiers est dans le même plan que l'embrasure du canon. La seconde embrasure de mortier est quasiment à 90° vers la droite de la première et donc couvre un des flancs du blockhaus. Avantage de cet ouvrage, le canon peut engager à longue distance et les mortiers défendre à courte/moyenne portée.

- Tobrouk pour éléments de DCA. (20 mm) : l'arme et le servant sont protégés par une coupole blindée de 8 mm d'épaisseur montée sur rails. Son diamètre est de 3,50 mètres. Une petite soute à munitions est attenante au poste de combat. On peut obturer l'ouverture laissant passer le canon mais on voit bien que 8 mm d'épaisseur représente une protection toute relative face à des bombardements aériens par exemple.

- Blockhaus pour 2 postes d'observation + 2 mitrailleuses + 1 canon antichar (Fort Istibey) : cet ouvrage faisant partie de la batterie Strymon n'a été construit qu'à un seul exemplaire et des différences notables apparaissent entre le plan initial et le résultat final sur le terrain (voir photo page 32).

- Blockhaus pour 1 canon de 75 et un poste d'observation : Accès par l'arrière avec en plus une issue de secours. Le canon est installé sur une plaque pivotante pour en faciliter la manœuvre. Inconvénient, la disposition proéminente du poste d'observation limite fortement l'azimut du canon en interdisant tout tir vers la gauche. Quand on parle de blockhaus isolés sur la ligne Metaxas, c'est très souvent en référence à ce type d'ouvrage.

- Blockhaus pour un canon DCA, 2 mitrailleuses et 1 poste d'observation : la chambre de combat avec les 2 mitrailleuses dont les embrasures équipées de plaques de blindage sont disposées à 90° possède



Tobrouk pour mortier de 81mm avec ses portes ouvertes

des murs de 1,25 mètre d'épaisseur. On y accède depuis le niveau inférieur par un escalier en colimaçon métallique. Cette chambre communique avec le poste DCA et son canon de 20 mm sous sa cloche.

- Abris pour projecteurs : Embrasure pour le projecteur de 70° seulement. Plusieurs variantes ont été construites.

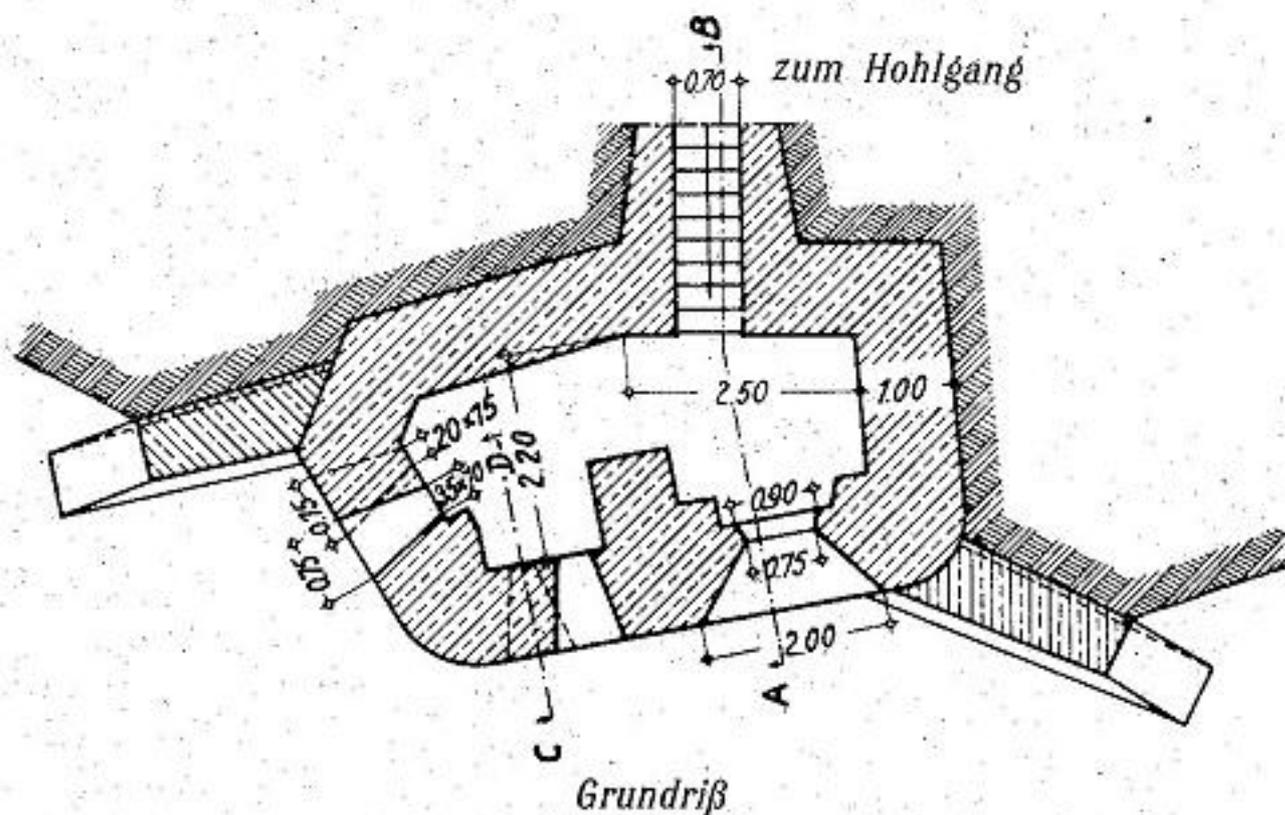
Comme on peut le constater, peu de blindage sauf bien entendu pour les portes d'accès aux ouvrages d'une épaisseur de 15 à 20 mm et quelques trémies qui obturent les créneaux de tir de certains ouvrages (canons anti-char). Ici contrairement à l'AW et à la LM, pas de coupoles blindées pour mitrailleuses ou d'observation. Seules exceptions, le couvercle des cuves pour mortiers qui a une épaisseur de 100 mm et les coupoles tournantes d'une épaisseur de 8 mm pour les tobrouks de DCA.

Le Dossier

Comme c'est bien visible sur la photo ci-dessous, une attention particulière est portée sur le camouflage. Proéminence de l'ouvrage intégrée au profil du terrain, utilisation de filets abondamment garnis de végétations, et empierrements de chaque côté du blockhaus.



Observatoire



Blockhaus pour un canon anti-char et 2 mortiers légers

ENSEMBLE COMPLEXE DE FORTIFICATIONS

Quand on parle de forts concernant la ligne Metaxas, il ne faut pas penser à un seul ouvrage. C'est en fait une zone de défense organisée autour d'un fort, souvent vestige de la Première Guerre mondiale et qui prend le nom de groupe fortifié. Le fort Istibey par exemple était un des plus importants par sa taille avec une garnison de 440 hommes. Il était entièrement ceint d'un réseau de barbelé et de fossés antichars. Il possédait 2 entrées principales et comportait un important réseau de galeries (4 km dans ce fort) et de casernements souterrains situés à 15 mètres de profondeur (voir figure 7). Les tunnels ne faisaient pas plus d'un mètre de large, favorisant ainsi la défense en cas d'intrusion ennemie. Ils faisaient des angles droits au lieu de courbes dans le même souci de défense. Les aménagements souterrains incluaient poste de commandement, casernements pour la troupe, infirmeries, locaux de ventilations et magasins de munitions.

Malgré l'étroitesse des galeries, on a noté dans certains endroits la présence de rails permettant l'acheminement des munitions dans de petits wagons poussés à la main.

La zone fortifiée autour du fort Istibey était constituée de 28 blocs de combat, 26 nids de mitrailleuses, 2 tobrouks pour mortiers de 81 mm, 2 canons de 75, 1 canon antichar de 37 mm et un canon DCA de 20 mm, des observatoires et des positions équipées de projecteurs.

Sa garnison était de 17 officiers et 440 hommes de troupe.

Mais le plus puissant était le fort Roupel avec 44 officiers et 1 353 hommes de troupe. Son armement était constitué de 2 canons de 75, 5 canons antichars de 37, 3 canons DCA de 20 mm, 5 mortiers et enfin 85 postes pour mitrailleuses. A l'inverse, le plus petit était le fort Dasavle avec 4 officiers et 83 hommes et un armement de 2 canons de 75 et 5 mitrailleuses.

FORCES EN PRÉSENCE

Du côté allemand, la 12^e Armée du général Wilhelm List composée du XVIII^e corps de troupes de montagne regroupant la 2^e Panzer Division, les 5^e et 6^e divisions de montagne, la 72^e DI renforcée par le 125^e régiment d'infanterie, d'une part et le XXX^e Corps d'armée du général Hartman, composé de 3 divisions d'infanterie (50^e, 73^e et 164^e), de la 9^e Panzer Division du 40^e Panzerkorps, d'un régiment d'infanterie SS motorisée de la Leibstandarte SS AH. Soit au total 3 divisions blindées, 2 divisions de montagne et 4 divisions d'infanterie.

Du côté grec, la 19^e division d'infanterie mécanisée, les 7^e, 14^e et 18^e divisions d'infanterie, la brigade d'infanterie de Nestos. Soit 3 divisions d'infanterie, une brigade et une division d'infanterie mécanisée.

Les ouvrages de la ligne Metaxás étaient tenus par 8 500 hommes alors qu'on estimait à 150 000 hommes la garnison nécessaire.

Blockhaus pour 2 postes d'observation + 2 mitrailleuses + 1 canon antichar du fort Istibey. L'embrasure centrale entre les 2 postes d'observation est celle du canon anti-char. Les 2 embrasures extérieures sont celles des mitrailleuses



RÉSUMÉ DES COMBATS

Octobre 1940, Mussolini attaque la Grèce, confiant en la supériorité de son armée. Grâce à la ligne Metaxas qui permet d'économiser des troupes face à la frontière bulgare, l'armée grecque contre attaque victorieusement et entre en Albanie. Hitler décide de voler au secours de son allié malheureux (ce ne sera pas la seule fois) et décide d'en finir une bonne fois pour toute avec la Grèce. L'offensive générale est fixée au 6 avril 1941. L'objectif principal est la ville de Salonique. Pour ce faire, le 18^e corps allemand suit la vallée de la rivière Strymon qui passe à l'extrémité ouest de la ligne Metaxas à proximité du redoutable ensemble fortifié du Roupel. A l'autre extrémité de la ligne, le 30^e corps attaque en direction de la mer Egée, contournant cette fois la ligne par son extrémité orientale. De leurs côté les 5^e et 6^e divisions de montagne attaqueront la ligne de front avec peu de succès et beaucoup de pertes.

Une fois encore une ligne de fortification sera prise à revers, l'attaque de front s'avérant trop coûteuse en vies humaines. Cela rappelle un peu l'histoire de la ligne Maginot...

Après une journée de combat 2 forts sur 22 sont tombés. Ce sont des ouvrages sur le front du 30^e corps, isolés et pas vraiment intégrés au système défensif de la ligne bien qu'en faisant partie. Rappelons que l'armée allemande dispose de la supériorité aérienne complète et que les Stukas vont s'en donner à cœur joie,

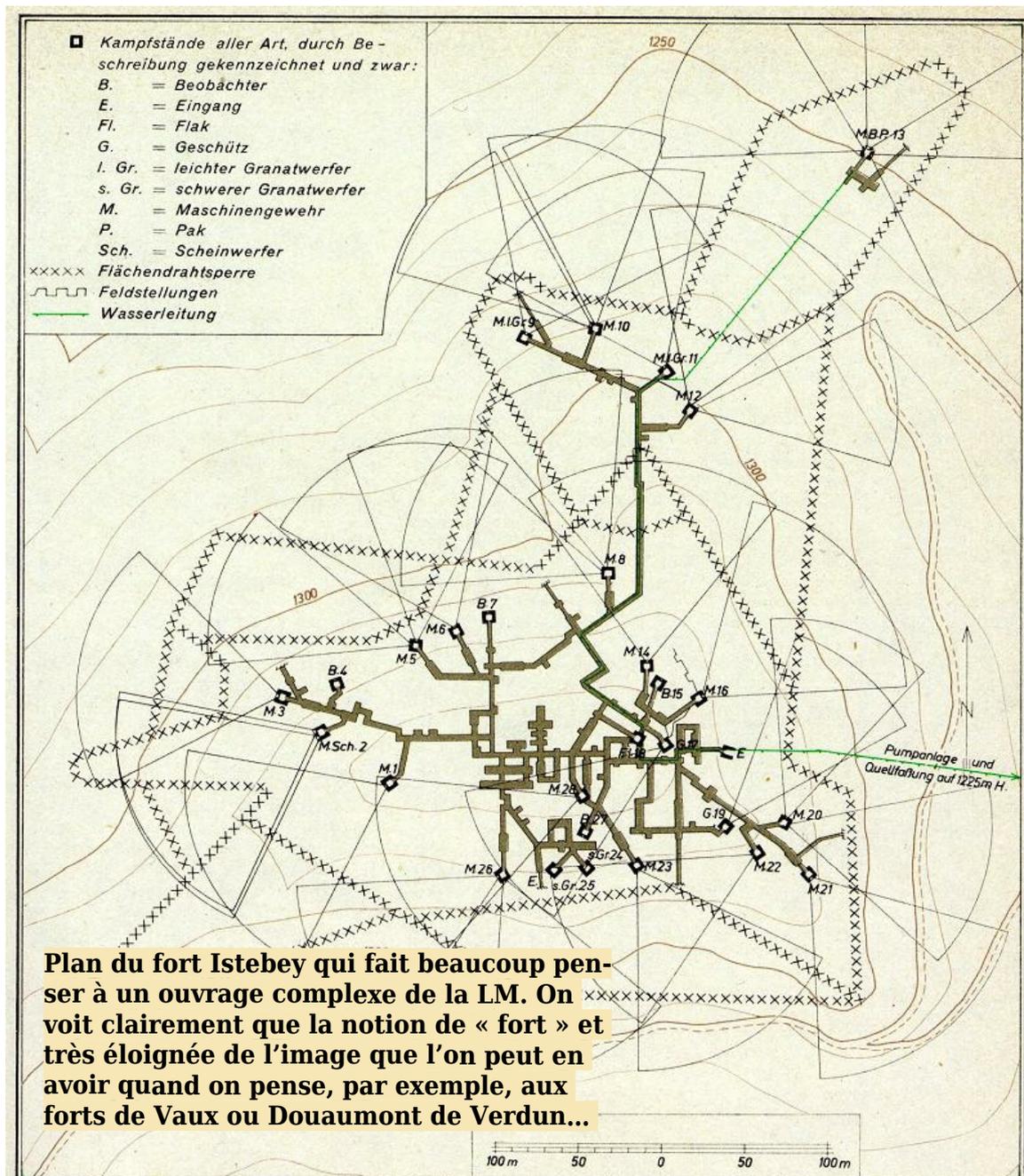
bombardant sans compter tous les points de résistance. L'artillerie allemande est elle aussi très active. Cependant maintenant que la ligne est dépassée, le 18^e corps allemand déboule sur Salonique qui tombe le 9 avril soit après seulement 4 jours d'offensive. La chute du port entraîne la capitulation sans condition de la 2^e armée grecque. La bataille de la ligne Metaxas est terminée. Les forts sont encore aux mains des défenseurs qui refusent de se rendre. Il faudra l'intervention d'émissaires pour que les garnisons rendent les armes et laissent les Allemands investir leurs forteresses.

Source - plans et photos

-Festungsbauten.de - traduction de l'allemand

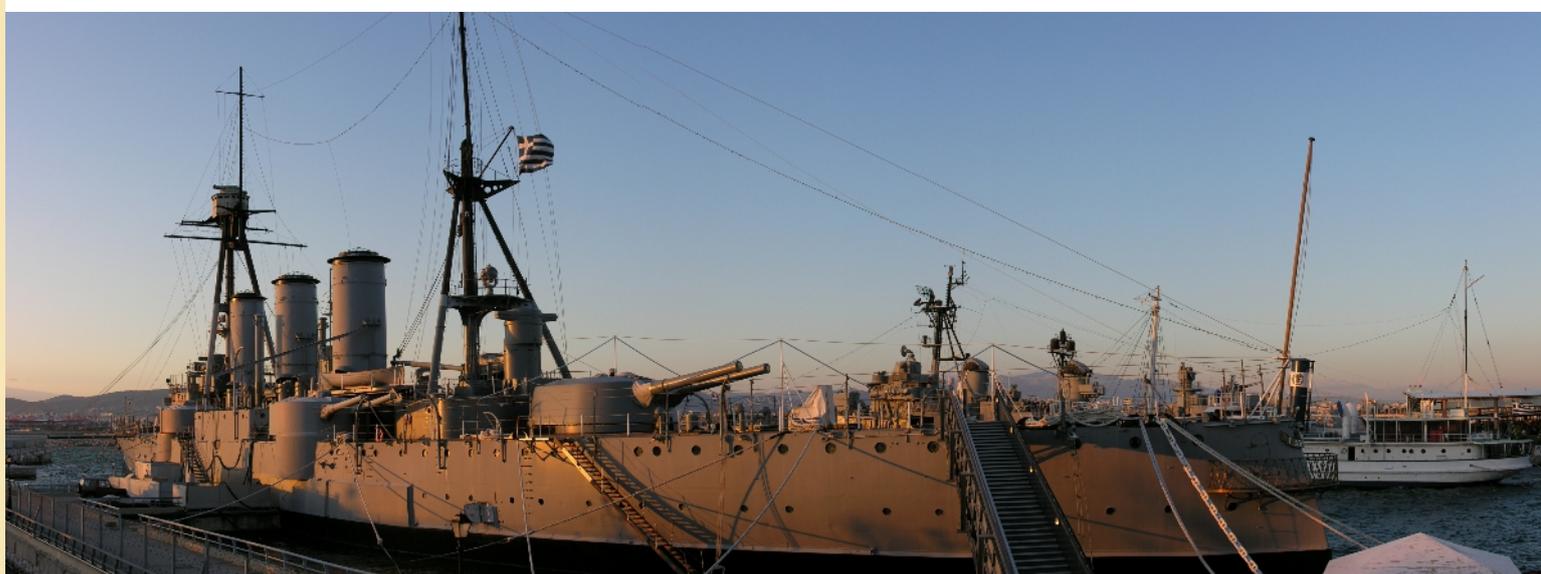
-39-45 magazine n°140 - février 1998

Merci à Nicolas Béraud pour les traductions de l'allemand



La marine royale hellénique dans la guerre

par Vincent Dupont



Ce dossier consacré à la Grèce durant la guerre ne serait pas complet si nous n'évoquions pas la marine grecque et les épreuves qu'elle a traversées durant tout le conflit. En effet cette petite marine nationale dut faire face dès le début des hostilités aux Italiens, et le pays, ses mers, ses îles envahis, les marins grecs n'en continuèrent pas moins le combat aux cotés des Britanniques jusqu'en 1945, participant aux multiples opérations des Alliés.

En 1939, alors que des rumeurs de guerre se font sentir, la marine royale hellénique n'est pas la marine la mieux dotée de la Méditerranée. En grande partie vétuste, elle possède des navires qui dans leur majorité datent de la Première Guerre mondiale. Le risque de conflit se précisant à partir du milieu des années 1930, la proximité avec l'Italie qui contrôle le Dodécanèse et menacerait les lignes de communications entre les îles grecques et la péninsule en cas de guerre imposèrent au gouvernement une politique de modernisation de sa flotte. Cette modernisation n'est cependant que minime, l'économie du pays ne permettant pas les immenses dépenses qui seraient nécessaires. Toutefois deux torpilleurs sont commandés à l'Angleterre, le *Vasilefs Georgios* et la *Vasilissa Olga* qui constitueront en 1939 les éléments les plus modernes de la flotte. Construits par Yarrow & Company (Scotstoun, Ecosse), dotés d'une vitesse de 36 nœuds, ils étaient équipés de 4 tubes de 127 mm, 4 de 37 mm ainsi que 8 tubes lance-torpilles de 533 mm, idéaux pour les escortes et les raids de harcèlement des voies maritimes. Au cours de la guerre italo-grecque ces deux navires furent d'ailleurs déployés en mer avec succès comme nous le verrons, contre la *Regia Marina* italienne. Outre ces deux navires d'un modèle nouveau, la Grèce se devait de faire face au risque des champs de mines qui ne manqueraient pas d'être posés pour entraver le trafic maritime entre les îles grecques. La marine se dote donc également de 4 navires dragueurs de mines lancés dans les années 1930 : les *Kountouriotis*, *Psara*, *Hydra* et *Spetsai*, également achetés en Grande-Bretagne ainsi que de 12 hydravions et 1 pétrolier. Elle peut en outre compter sur douze destroyers déjà âgés comme le *Leon*, le *Aetos* ou encore le *Ierax*, mis en service en 1912. Elle dispose en outre de six sous-marins construits en France durant l'entre deux guerres : la *Glavkos*, le *Triton*, le *Nereus*, la *Proteus*, la *Papanikolis* et la *Katsonis*, entrés en service actif entre 1928 et 1930 et équipés de six tubes lance-torpilles et d'un canon de 100 mm.

Mais alors que la Seconde Guerre mondiale se profile à l'horizon, ces six sous-marins présentent toujours des lacunes techniques et opérationnelles très graves et approchent surtout de la limite de vie acceptable de dix ans. Qui plus est leur profondeur de plongée maximale n'est que de 60 m, leurs machines auxiliaires sont très complexes et sensibles. Quant aux principaux moteurs ils ont souvent de graves dysfonctionnements. Enfin ils n'étaient pas équipés de citernes de ballast pour la plongée rapide et les systèmes de navigation et de torpillage étaient primaires. D'un point de vue stratégique, dans le même temps, toujours conscients de devoir s'assurer le contrôle de la mer Egée en cas de conflit, et pour assurer la sécurité de ses voies de communication, des plans sont conçus par l'état-major de la marine hellénique pour la poursuite du renforcement de la marine et sa préparation pour la guerre à venir. La défense côtière est ainsi organisée selon la division des côtes du pays en 6 zones navales de défense. Malgré les difficultés financières pour mettre en œuvre cette politique de mise en défense des côtes, des systèmes de défense aérienne sont installés sur les côtes et dans les ports. Les bases sont ainsi progressivement protégées par des champs de mines et des installations anti-sous-marines à travers tout le pays.

La Vasilissa Olga



Le Vasilefs Georgios



Tant bien que mal, la marine royale hellénique s'était donc préparée au mieux de ses moyens à résister à tout agresseur. Sa participation pendant la Seconde Guerre mondiale commence bien malheureusement pour elle de manière indirecte par le torpillage du croiseur léger *Elli* par le sous-marin italien *Delfino* le 15 août 1940. Datant de la Première Guerre Mondiale, l'*Elli* avait subi une refonte entre 1925 et 1927 en France et reçu un armement anti-aérien moderne ainsi que de l'équipement nécessaire pour transporter 100 mines marines. Le navire, qui était alors ancré dans le port de Tinos, escortait un bateau de pèlerins qui participaient à la fête de la Dormition de la Vierge. Durant l'explosion du navire, neuf marins et officiers sont tués et 24 autres sont blessés. Après l'attaque, durant laquelle deux autres navires grecs sont visés, sans succès, les torpilles éclatant sur le quai, des fragments de torpille sont retrouvés et identifiés comme d'origine italienne. Cependant, le gouvernement grec, désireux d'éviter toute confrontation avec l'Italie alors que la Deuxième Guerre mondiale ravageait déjà l'Europe, annonça que la nationalité de l'attaquant est inconnue. Déjà un mois auparavant, cherchant à tout prix à provoquer un conflit ouvert, des avions italiens avaient bombardé l'*Orion* et l'*Hydra* le 12 juillet 1940 alors que ces derniers se trouvent dans les eaux crétoises, la *Vasilissa Olga* fut également visé en plein golfe de Corinthe le 31 juillet, sans dommage pour le navire. Dans tous les cas, l'Italie prétexta la confusion avec des navires britanniques. En dépit de cette politique d'apaisement, la guerre italo-grecque éclate deux mois après le torpillage de l'*Elli*. L'état-major général de la marine hellénique décida cependant de continuer sa préparation à la guerre en définissant sa stratégie d'engagement. La tactique de base choisie par la marine fut donc la confrontation à chaque attaque faite par l'ennemi jusqu'à l'arrivée de la flotte anglaise qui ne manquerait pas d'intervenir dans la région en cas de conflit.



Le destroyer Leon

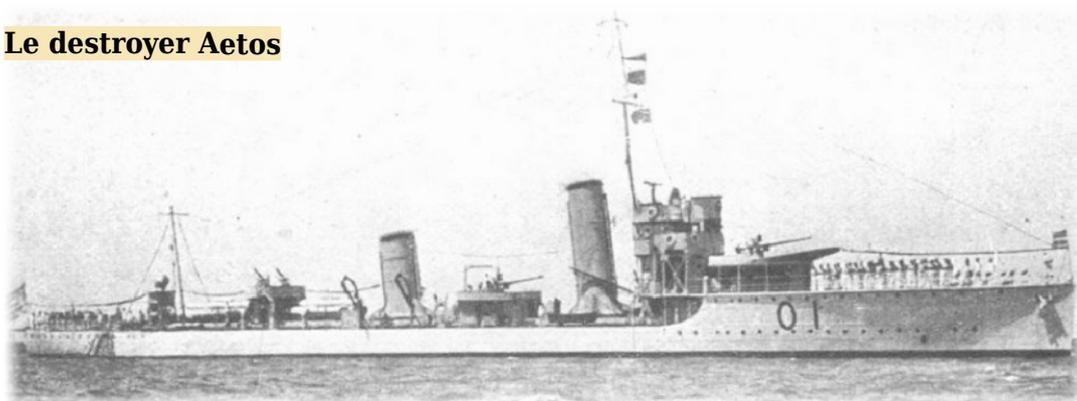


Le destroyer Ierax



Le croiseur léger Elli

Le destroyer Aetos



L'Italie s'étant décidée à déclarer la guerre, le conflit italo-grec s'engagea on le sait dans les montagnes d'Épire, aux confins albanais du pays. Le début de la guerre trouve la marine royale hellénique préparée pour des actions de guerre. Elle accomplit ainsi de son côté diverses missions en mer Ionienne, d'escorte notamment, mais effectua également des raids contre les convois d'approvisionnement italiens dans le détroit d'Otrante. Le rôle principal fut joué par les sous-marins qui, bien qu'obsolètes, réussirent à couler plusieurs navires de transport et de commerce italiens dans la mer Adriatique. La *Glaphkos* ne participe pas aux opérations car il est en réparation mais le *Triton* effectua 5 missions de guerre entre 1940 et 1941 et coula le sous-marin italien *Neghelli* le 14 janvier 1941 ainsi que le paquebot *Carnia* (5 451 t.) à 30 miles marins à l'est de Brindisi le 23 mars 1941. Le 29 décembre 1940 la *Proteus* attaque un convoi italien protégé et coule le transport de troupes *Sardegna* (11 452 t.) mais en raison de la faible profondeur des eaux elle est détectée et éperonnée par le torpilleur italien *Antares* qui l'envoie par le fond ainsi que tout son équipage. La *Papanikolis* accomplit quant à elle 6 missions de guerre entre 1940 et 1941 malgré des problèmes techniques et coula l'*Antonietta* une goélette à moteur italienne le 22 décembre 1940 ainsi que le transport de troupe *Firenze* (3 952 t.) le lendemain. Enfin le 31 décembre 1940 la *Katsonis* coule le *Quinto*, un cargo italien de 531 t. Du côté des destroyers modernes le *Vasilefs Georgios* participa, tout comme la *Vasilissa Olga*, la *Psara* et l'*Hydra* d'ailleurs, aux raids du 14 au 15 novembre 1940 et du 4 au 5 janvier 1941. Mais c'est la déclaration de guerre de l'Allemagne nazie à la Grèce et les premières attaques de l'armée de l'air allemande décollant des bases aériennes bulgares qui firent subir les plus lourdes pertes à la marine hellénique.

Le 14 avril 1941, alors que l'invasion allemande de la Grèce vient d'être lancée, le *Vasilefs Georgios*, ancré dans la baie de Sofiko, dans le golfe Saronique, est attaqué par des unités de la Luftwaffe et subi de graves dommages. Son capitaine, le commandant Lappas, réussit à atteindre la base de Salamine où il est placé en cale sèche. En raison de la percée du front et du déferlement de l'armée allemande dans la péninsule, le *Vasilefs Georgios* sera finalement sabordé pour éviter la capture. Cela n'empêchera pas les Allemands de le renflouer et de le remettre en service par la suite. L'aviation allemande étant maîtresse du ciel, ce sont les vieux navires comme le *Lemnos* et le *Kilkis* qui ne servaient plus que de casernes flottantes dans le port de Salamine qui comptent parmi les nouvelles victimes des bombardiers en piqué Junkers *Ju 87* le 23 avril 1941. Vestiges de la Première Guerre mondiale, ces deux cuirassés étaient en fait les ex-USS *Idaho* et USS *Mississippi*, navires déclassés de la marine américaine et cédés à la Grèce en 1914. Ils sombrent ainsi et s'échouent sur le fond de la baie où jadis les Grecs repoussèrent la flotte perse. 25 navires sont ainsi coulés ou endommagés entre le 4 et le 25 avril 1941.

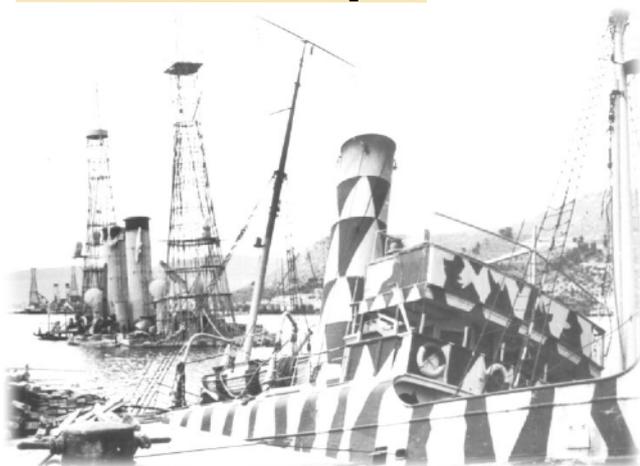
Tous les navires de la marine font leur possible pour combattre dès le début des hostilités mais les grandes difficultés mécaniques et techniques des navires entravent leur déploiement. C'est ainsi que le *Leon* est endommagé le 18 avril 1941 dans une collision avec un navire. Deux grenades tombent alors par-dessus bord et l'explosion arrache la poupe du navire. Remorqué jusqu'à Salamine puis jusqu'en Crète, il est finalement bombardé par l'aviation allemande le 15 mai 1941 tandis que ses sister-ship *Eatox* et *Ierax* gagnent Alexandrie aux côtés du reste de la flotte.

Le Katsonis



En effet devant les pertes importantes subies, le commandant en chef de la marine grecque, le vice-amiral Alexandros Sakellariou prit la décision (suivant aussi les ordres du gouvernement grec) de continuer la lutte. Par conséquent, le retrait progressif des navires restants commence dès que la perte de la péninsule de fait plus aucun doute. Après avoir sabordé les 5 plus vieux torpilleurs de la flotte dans la base de Salamine, la flotte se dirige vers Souda en Crète, puis vers la base britannique d'Alexandrie en Egypte. À la fin d'avril 1941, ce qu'il reste de la marine royale hellénique totalise 17 navires (1 navire de guerre, 6 torpilleurs, 5 sous-marins et 1 auxiliaire, le SS *Corinthia*) dans la baie d'Alexandrie, constituant les dernières parcelles du territoire hellène libre, groupés autour du *Georgios Averoff*. Comme la Pythie l'avait prédit en des temps lointains, les enfants de Thémistocle ne durent leur salut une fois de plus qu'au « rempart de bois » de leur flotte.

Les cuirassés Kilkis (au second plan) et Lemnos (en arrière plan)



L'épave du Lemnos prise en photo par le Hptm Hajo Herrmann le 27 avril 1941



Le vice-amiral Sakellariou à droite et George II à gauche

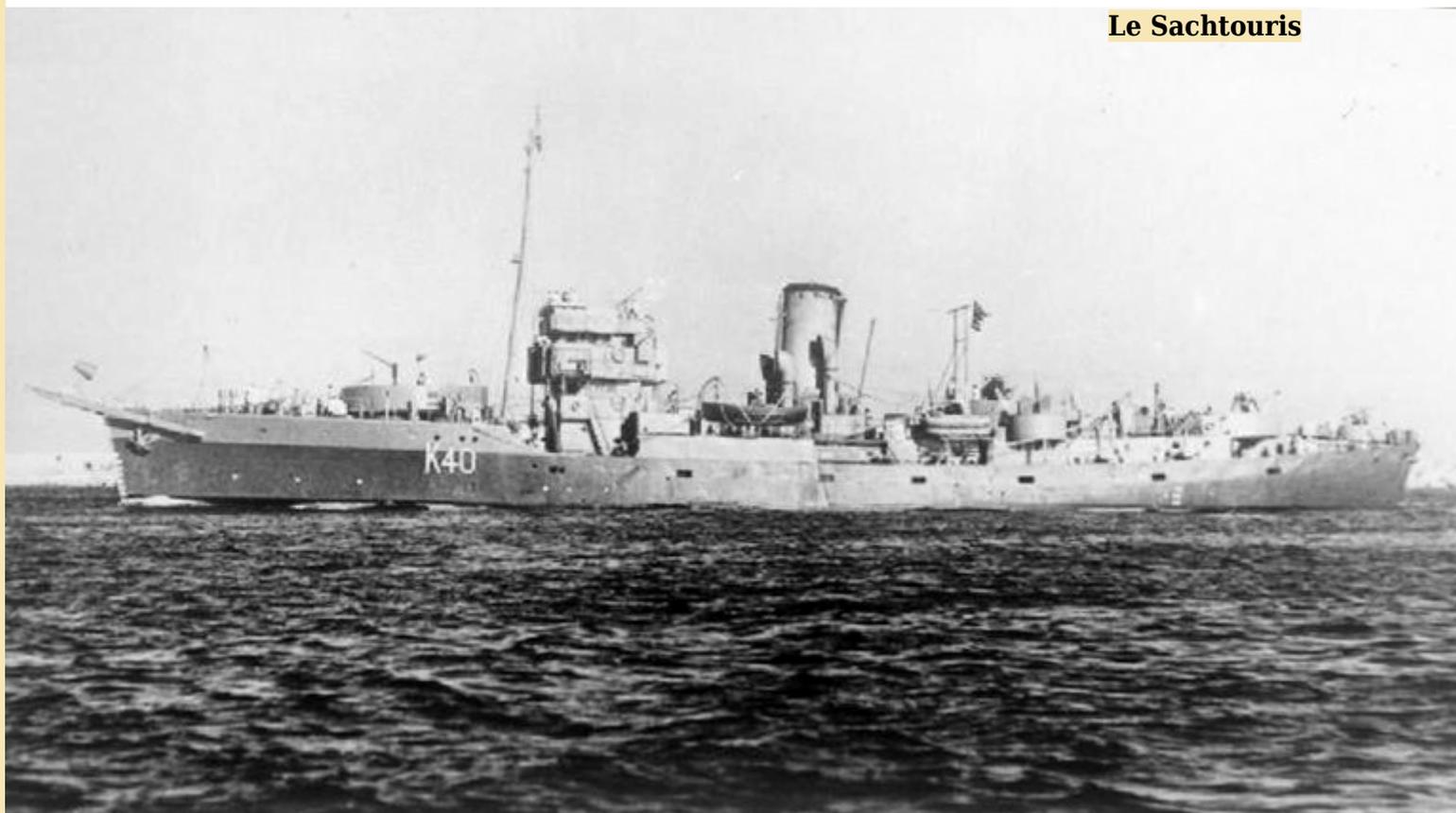


Le *Georgios Averoff* était un croiseur dant déjà de la Première Guerre Mondiale. Entre 1925 et 1927, il subit une refonte dans un chantier naval français et reçut un armement moderne anti-aérien, un équipement de lutte contre les incendies et ses tubes lance-torpilles obsolètes furent supprimés. Après l'attaque allemande contre la Grèce en 1941 et l'effondrement du front, l'équipage refuse de se saborder et se réfugie dans la baie de Souda, en Crète, puis rejoint le port d'Alexandrie. Il est affecté à l'escorte des convois et des patrouilles dans l'océan Indien et est basé à Bombay jusqu'en 1942. Il revient à Port-Saïd en 1944 en étant le fleuron de la marine grecque en exil et participe à la libération d'Athènes. Désarmé en 1952 au port de Salamine, il est resté le symbole de la Marine Hellénique et depuis 1984 il est devenu un musée flottant dans le port de Phalère.

Les pertes avaient été lourdes pour la marine royale hellénique, et la poursuite de la guerre imposait la modernisation des navires ayant pu être sauvés en vue de leur intégration opérationnelle aux côtés des Alliés. En effet les navires helléniques, à l'exception de l'*Olga*, étaient vieux et n'étaient surtout plus aptes à être utilisés à des fins de guerre. Par conséquent ils eurent besoin d'être refondus afin qu'ils puissent être en mesure de correspondre à leur futur rôle. Les navires les plus anciens de la flotte comme la *Panther* ou l'*Aetos* furent ainsi réparés dans les chantiers navals britanniques en Egypte et en Inde et leur armement fut remplacé par un armement moderne. Une fois refondus, les missions de ces navires, intégrés au commandement de la flotte britannique, étaient d'escorter d'autres navires, de patrouiller en Méditerranée ainsi que dans l'océan Indien et le golfe Persique. Dans le même temps, les écoles navales fonctionnèrent en Egypte afin de former au fonctionnement britannique les officiers et membres d'équipage de la marine grecque et les nouvelles recrues qui devront servir à bord des navires grecs. La marine hellénique ayant particulièrement du mordant et connaissant parfaitement la Méditerranée orientale, la *Royal Navy*, en manque d'équipages chevronnés, décida de concéder des destroyers, des corvettes et des sous-marins au gouvernement grec en exil, parfois même avant que leur construction soit achevée.

Ces navires modernes furent pris en main par des marins grecs envoyés en Angleterre pour y être formés et furent rapidement mis en service, la marine britannique ayant de plus en plus besoin de navires face aux Italiens et aux Allemands. C'est ainsi que fin 1942 de nombreux éléments viennent grossir les rangs de la marine royale hellénique : les destroyers de classe Hunt III *Canaris*, *Miaoulis*, *Pindos*, *Adrias*, *Héphaïtos*, *The-mistoklis*, *Kriti* et *Astings*, 4 corvettes de classe *Flower* (l'*Apostolis*, le *Kriezis*, le *Sachtouris* et le *Tombazis*) et les dragueurs de mines *Salamins* et *Afroessa*. Des sous-marins de conception britannique sont également prêtés à la marine hellénique : le *Pipinos* ; l'*Argonaftis* ; le *Delphin* et le *Triaina*. On trouve aussi le *Matrozos*, un sous-marin italien de classe *Perla* capturé par la corvette britannique HMS *Hyacinth* le 9 juillet 1942 au large de Beyrouth et transféré à la marine grecque le 5 décembre 1942 sous le nom de *Matrozos*. Enfin les transports de troupes *Samos*, *Lemnos*, *Chios* et *Lesbos* ainsi qu'une demi-douzaine de navires de ravitaillement sont versés aux forces navales helléniques.

Le Sachtouris



Pendant ce temps beaucoup de dommages et de pertes purent être infligés par les navires grecs évacués à Alexandrie dans les combats pour protéger les voies maritimes vers l'Égypte, que ce soit aux marines allemandes ou italiennes. La marine royale hellénique, renforcée de ses nouveaux navires, acquit très vite une réputation de grand courage, de sens du dévouement et d'une volonté omniprésente de se sacrifier. Pour ces marins le contact avec la patrie n'était pas perdu. En effet les sous-marins grecs patrouillaient constamment le long des côtes grecques, transportant des commandos britanniques et grecs ainsi que du matériel de guerre, harcelant les voies de communication de l'Axe. La *Glafkos* coula ainsi le 21 et le 22 juin 1941 deux navires allemands puis le 20 novembre 1941 le cargo allemand *Norburg* (2 392 t.) au large de la baie de Souda en Crète. Le 4 avril 1942 elle sera cependant attaquée par des bombardiers alors qu'elle était en réparation à Malte et sera coulée. Le *Triton*, quant à lui, totalisera 7 patrouilles de guerre et une escorte lors d'un approvisionnement de Malte à partir de son arrivée à Alexandrie. Coulé le 16 novembre 1942 près de l'île d'Eubée après un affrontement avec un bateau de patrouille allemand, la moitié de son équipage périt tandis que l'autre moitié sera faite prisonnière. De son côté le *Nérée* totalisa 16 patrouilles de guerre pendant le conflit et coulera le 24 septembre 1942 le transport de troupe *Fiume* (1 500 t.) près de Rhodes. Le 25 septembre 1942 c'est un grand voilier italien qu'il envoie par le fond. Il fut également utilisé pour le transport des unités de commandos et de personnalités quittant la Grèce occupée. La *Papanikolis* affiche elle une activité particulièrement prolifique puisque le 30 novembre 1942 elle coule au large du port de Kalymnos un cargo allemand de 8 000 t. Elle coulera aussi un certain nombre de petits navires allemands et italiens et fit même prisonnier l'un d'eux (220 t.). La *Papanikolis* participa également aux opérations du SOE et contribua au succès de raids commandos en Crète et à Rhodes. Dans l'ensemble elle accomplit 9 patrouilles de guerre au Moyen-Orient avant de retourner en Grèce pour y être désarmée. Le kiosque de la *Papanikolis* trône d'ailleurs encore devant le Musée maritime du Pirée. La *Katsonis*, après avoir été endommagée en sortie de cale sèche à Port-Saïd le 2 juillet 1942, reprend le

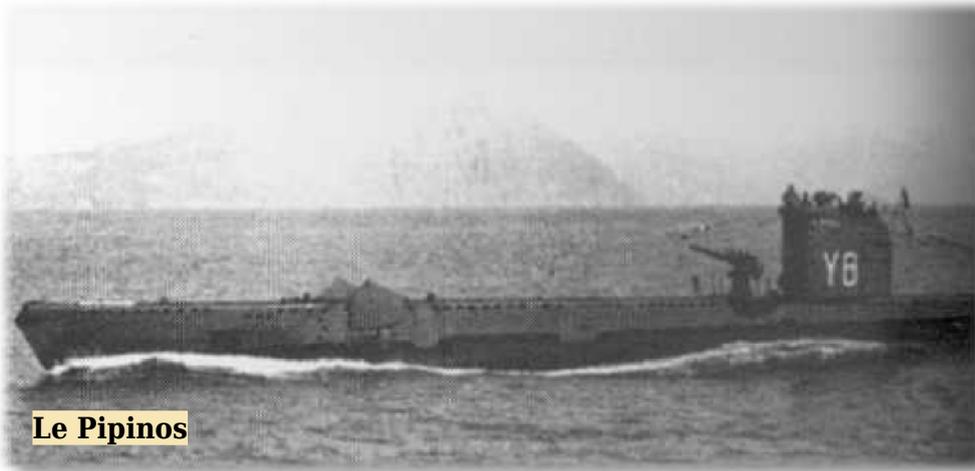
service actif et coule le 2 avril 1943 un mouilleur de mines italien près de Gythion. Le 5 avril 1943 c'est au tour d'un navire marchand espagnol de 535 t., le *San Isidoro*, d'être coulé devant l'île de Kythnos. Le 29 mai 1943 le cargo *Rigel* est coulé près de l'île de Skiathos. Cette série s'arrête le 14 septembre 1943 : suivant un transport de troupes au large de Skiathos, la *Katsonis* est repérée par un poste d'observation allemand. Après un duel avec le chasseur de sous-marin allemand UJ-2101 envoyé sur zone, le vieux sous-marin ne pouvant plus rester plus longtemps en submersion fait surface sous le feu allemand. Le capitaine Vassilis Laskos, véritable héros pour ses hommes, est tué ainsi que 31 membres d'équipage. 17 marins sont fait prisonniers tandis que 3 autres dont un officier, parviennent à s'échapper à la nage et rejoignent Skiathos après 9 heures de nage. Cachés, ils réussirent à retourner en Égypte et rejoindre la flotte grecque par la suite. Enfin le *Pipinos*, sous-marin prêté par les britanniques, totalisera 7 patrouilles de guerre et coulera notamment le 9 août 1944 le destroyer italien *Kalafatani* et le petit cargo *Orion* dans le port de l'île de Samos.



Hedgehog, instruction sur l'utilisation du mortier anti-sous-marins à bord de la corvette RN Tompazis.



L'Adrias sur la rivière Tyne le 31 juillet 1943, peu de temps après avoir été pris en charge par la marine grecque



Le Pipinos



Le Matrozos

Les bâtiments grecs ont ainsi capturé ou coulé bon nombre de navires, en particulier en mer Egée. Ainsi la *Vasilissa Olga*, qui était parvenue à s'échapper avec le reste de la flotte en mai 1941 vers Alexandrie, est d'abord modernisée à Calcutta en novembre-décembre 1941 modernisée puis affectée dans l'océan Indien avant de retourner en mer Méditerranée par la suite. Avec son capitaine, le Lt. Cmdr. G. Blessas, la *Vasilissa Olga* enchaîne alors les succès : le 14 décembre 1942, elle coule le sous-marin italien *Adua* (620 tonnes) au large de Malte, avec le destroyer britannique HMS *Petard*. Le 19 janvier 1943, elle intercepte et coule le navire de transport italien *Stromboli* (475 tonnes) au large de la côte libyenne aux côtés des destroyers britanniques HMS *Pakenham* et HMS *Nubie*. Le 2 juin 1943, la *Vasilissa Olga* et le destroyer britannique HMS *Jervis* coulent le torpilleur italien *Castore* (env. 790 tonnes) au large du Cap Spartivento et participe quelques jours plus tard à la capture de l'île de Pantelleria et en juillet au débarquement allié en Sicile. Pendant les opérations alliées au cours de la campagne du Dodécanèse dans la mer Egée en septembre 1943, aux côtés des destroyers britanniques HMS *Faulknor* et HMS *Eclipse*, elle coule un convoi allemand composé des transports *Pluton* (2 000 tonnes) et *Paolo* (4 000 tonnes), près de Astypalea. Au cours de la bataille de Leros, elle transporte les membres du *Long Range Desert Groupe* sur l'île, mais le 26 septembre, elle est attaquée et coulée par 25 bombardiers *Ju 88* dans le golfe de Lakki à Leros. Le capitaine, 6 officiers et 65 membres d'équipage périssent avec le navire. Un monument est d'ailleurs toujours érigé à Lakki pour se souvenir du sacrifice des Grecs pour la libération de leur sol.

En effet, bien qu'ils aient infligé quelques pertes aux forces de l'Axe, les navires grecs eurent aussi à souffrir des pertes et furent durement accrochés par les marines et les aviations adverses. Le cas le plus marquant et le plus emblématique est celui de l'*Adrias*. Fabriqué en Grande-Bretagne il fut prévu dès le 20 juillet 1942, avant même que sa construction soit achevée, qu'il soit prêté à la marine royale hellénique afin de compenser les lourdes pertes subies comme nous l'avons vu. Il reçut donc dès son baptême le nom d'*Adrias*, et un équipage grec en pris possession à Newcastle le 20 juillet 1942, sous le commandement du capitaine de frégate Ioannis Toumbas. Prêt à prendre la mer le 5 août 1942, il s'échoue le 26 août, perdu dans la brume près de Scapa Flow, alors qu'il était en pleine phase d'essais en mer. Il faudra quatre mois pour effectuer les réparations et ce n'est qu'au début du mois de janvier 1943 qu'il est de nouveau opérationnel et prend la mer pour rejoindre la Méditerranée. En chemin l'*Adrias* inaugure son tableau de chasse puisque le 27 janvier 1943, au nord-ouest du cap Finisterre, il est probable qu'il coule le sous-marin allemand U-553 ainsi que le U-623 le 13 février suivant. Continuant sa route il rejoint la mer Méditerranée où il participe à des missions d'escorte de convois et aux opérations de débarquement en Sicile où, dans la nuit du 20 juillet 1943, en coopération avec le destroyer britannique HMS *Quantock*, il affronte avec succès trois torpilleurs allemands lors d'un engagement de nuit et coule deux d'entre eux.

Le BN *Adrias* touché, continue sa route sur plus de 500 miles



Le 20 septembre 1943 l'*Adrias* représente la Grèce quand une force de quatre navires alliés accepte la reddition d'un contingent de la marine italienne venu de Tarente qui naviguait vers Malte suite à l'armistice avec l'Italie. Le 22 octobre 1943, au cours des opérations dans le Dodécanèse, alors qu'il est tout près de l'île de Kalymnos avec le destroyer britannique HMS *Hurworth*, l'*Adrias* heurte une mine et sa proue est déchirée par l'explosion. Malgré l'incendie, les dommages sur son armement, ses blessés et alors que le commandant britannique de la flottille lui ordonne d'abandonner le navire, le Cmdr. Toumbas s'y refuse et tout en essayant de venir en aide au HMS *Hurworth* également touché par une mine, recueillant 143 membres de son équipage, il réussit à atteindre la côte à proximité de Gümü lük en Turquie neutre avec seulement 21 hommes de son équipage morts et 30 blessés. Après quelques réparations mineures, le navire reprend sa route le 1^{er} décembre pour Alexandrie. Après un voyage de 730 miles nautiques (1 350 km), dont 300 dans le rayon d'action des Junkers *Ju 88* de la Luftwaffe basés en Grèce occupée, le navire réussit à atteindre Alexandrie le 6 décembre (jour de la fête de Saint-Nicolas, le saint patron des marins), où le navire et son équipage sont accueillis comme des héros par la flotte britannique et les autres navires alliés. Cette odyssee est considérée comme un brillant exemple de l'entraide entre marins et améliora considérablement le moral au sein de la marine royale hellénique et des autres marines alliées en Méditerranée.



Peinture représentant le retour triomphal de l'Adrias en rade d'Alexandrie

Avec la libération de la Grèce, l'*Adrias* (toujours quelque peu endommagé) fera partie des navires qui, toujours autour du *Georgios Averoff* ramènent le gouvernement grec en exil à Athènes le 17 octobre 1944, regagnant la péninsule hellénique avant d'être rendu à la *Royal Navy*, tout comme le *Canaris*, le *Miaoulis* et le *Pinde*. La Marine hellénique se reconstruit peu à peu, grandement aidée par les forces alliées mais aussi un peu par l'Italie qui, en guise de compensation pour la destruction de l'*Elli* en 1940, remettra à la Grèce le croiseur *Eugenio di Savoia*. Le navire italien sera alors renommé *Elli* et servira de navire amiral à la marine grecque jusqu'en 1973.

Le BN Adrias au port d'Alexandrie, 6 décembre 1943



Nous avons pu voir que, malmenée durant toute la guerre, partiellement préparée à ce conflit sanglant, la marine hellénique, si petite soit-elle mais si courageuse, continua de se battre durant toute la guerre aux côtés des Alliés, dans la digne lignée des marins grecs de l'Antiquité qui dominèrent la mer Egée sur leur trières pendant des siècles. Emanation du peuple grec, même en exil, la marine de ce pays connut aussi les prémices de la guerre civile en son sein puisque la fin de la guerre approchant, une mutinerie se déclencha le 22 avril 1944 à bord du *Ierax*, mutinerie qui fut réprimée par les troupes grecques présentes au Moyen-Orient, annonçant les conflits politiques qui allaient ravager la péninsule hellénique deux ans plus tard.

Sources

http://www.enkripto.com/2008_10_01_archive.html

<http://greek-war-equipment.blogspot.co.uk/2012/06/1928-1943-submarine-y-1-katsonis.html>

<http://uboat.net>

<http://www.hellenicnavy.gr>

<http://www.wikipedia.fr>



Fanfare navale devant les canons du Georgios Averoff

L'aviation grecque



Un Potez-PZL-P25



Un Bloch 151

Un bombardier léger Blenheim



L'occupation de la Grèce

par Alexandre Sanguedolce



Le général von Brauchitsch sur l'Acropole

Bundesarchiv, Bild 1011-165-0412-14A
Foto: Rauch | Mai 1941

« **B**elle Grèce! Amer vestige, éclat passé!

*Grande déçue, caduque impérissable!
Qui mènera tes enfants dispersés?
Qui rompra le servage interminable?
Jadis tes fils n'étaient point comparables,
Attendant les guerriers voués au caveau.
Des Thermopyles, sépulcre lamentable
Qui réveillant cet esprit brave et beau.
S'élançant d'Eurotas, te prendra du tombeau ?" »*

Le Pèlerinage de Childe Harold

Lord Byron

SUR LE PONT BERATI

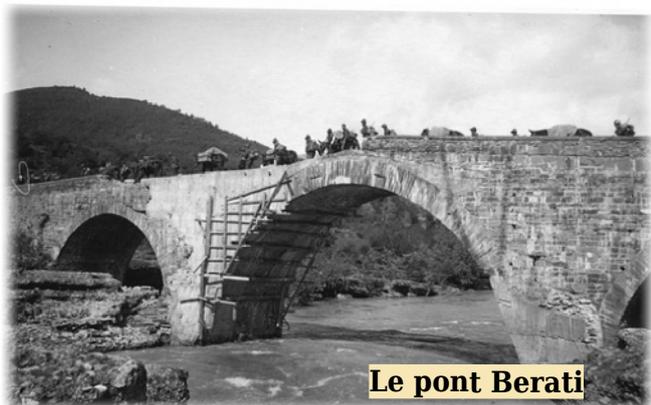
En traversant la Grèce avec la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, Erich Kern note (que): « sur le visage des Grecs, j'avais lu comme une détente, comme une satisfaction de nous voir arriver ici plutôt que les Italiens... Nous ressentions fièrement la sympathie qui nous entourait (1) ».

Les avant-gardes de la 56^a *divisione Fanteria* Casale sont stoppées au pont Berati par un officier de la LSSAH dans la nuit du 21 au 22 avril 1941. La veille, le général Tsolakoglou commandant le 3^e Corps d'Armée a signé un cessez-le-feu avec Sepp Dietrich, sur sa propre initiative. Ultime humiliation pour les Italiens par les Grecs qui ont capitulé devant les Allemands uniquement. Mussolini, furieux, fait part de son mécontentement à Enno von Rintelen, l'attaché militaire allemand à Rome. A Giannina, le *Feldmarschall* List demande à Tsolakoglou d'envoyer des plénipotentiaires afin d'entériner l'armistice. Le lendemain 23 avril, un second armistice est signé à Salonique entre Jodl pour les Allemands, le général Ferrero pour les Italiens et Tsolakoglou.

Les Britanniques connaissent un nouveau Dunkerque, 43 311 hommes du général Henri « Jumbo » Wilson rembarquent à Kalamata, Nauplie et Rafti (opération Demon).

Le roi Georges II, sa famille et le gouvernement -légal- se réfugient en Crète avant d'aller s'installer à Londres.

Le matin du 27 avril, une colonne de la 6. *Panzer-Division* entre dans Athènes, le drapeau nazi flotte désormais sur l'Acropole. Les îles de Corfou et Céphalonie sont occupées par les troupes aéroportées italiennes. Des incidents entre Italiens et Allemands vont détériorer les relations entre les deux partenaires de l'Axe. Les forces armées hellènes refusent de se rendre aux troupes du Regio Esercito, mais il suffira de quelques mois aux Grecs pour connaître la véritable nature de l'occupant allemand. Le 3 mai a lieu à Athènes un défilé des troupes de l'Axe.



Le pont Berati



Le général Georgios Tsolakoglou



L'armistice est signé à Salonique entre le général Tsolakoglou, le Feldmarschall List et le général Ferrero

1 - Erich Kern, in *La Dernière Ivresse*. Ed. France-Empire.

LA TRIPLE OCCUPATION

La Grèce continentale, l'île d'Eubée, les Cyclades, une mince partie de la Crète, les îles Ioniennes sont occupées par les troupes italiennes de la 11^a *Armata* commandée par le général Geloso. L'occupant va vivre sur le dos de la Grèce, saisissant les récoltes (la Thrace occupée par la Bulgarie fournit 60 % des récoltes en blé), l'huile d'olive, le cheptel. Le pays va connaître une des pires famines jamais vues en Europe.

Hitler a trop besoin de ses troupes pour préparer l'invasion de l'URSS mais les Allemands contrôlent Athènes et le Pirée, une bande de terre entre la Turquie et la Thrace et toute la région de Salonique riche en blé et dont les mines de chrome seront utiles à l'industrie du Reich. Il va sans dire que toutes les ressources du pays sont sous contrôle allemand et que les frais d'occupation exorbitants (*Besatzungskosten*) vont mener le pays dans le chaos le plus total. Au total, 12 500 000 de Drachmes seront versés aux Allemands, 4 000 000 aux Italiens.

La Bulgarie, qui a signé le pacte le pacte Tripartite le 1^{er} mars 1941 au château du Belvédère de Vienne, autorise le passage des troupes allemandes sur son sol pour envahir la Grèce. Les territoires perdus lors du traité de Sèvres en 1919, sont annexés, la Bulgarie a de nouveau un accès à la mer Egée. Le pays récupère ainsi la Thrace (sauf l'extrémité Est à la frontière turque occupée par les Allemands) et la Macédoine orientale s'agrandissant de 14 430 km² et 590 000 habitants ce qui satisfait l'irrédentisme bulgare. S'il existe une minorité bulgare appelée slavo-macédoniens, elle est diluée dans une majorité hellène installée après le désastre de la guerre gréco-turque et le déplacement des populations qui s'en est suivi.

Les écoles slavophones fermées durant l'ère Metaxas peuvent rouvrir alors que celles hellènes sont fermées. Les fermiers grecs sont expulsés, remplacés par des colons bulgares ainsi que pour le clergé orthodoxe qui passe sous l'influence de l'église autocéphale de Sofia. Une première révolte éclate à Drama, le 28 septembre et se répand dans toute la partie annexée. Elle va être durement réprimée, le lendemain, trois mille hommes âgés entre 18 et 45 ans sont raflés et fusillés. En quelques semaines, 15 000 Grecs sont exécutés et plusieurs villages brûlés en représailles.

Une loi votée par le parlement de Sofia oblige les habitants des territoires annexés à prendre la nationalité bulgare et en cas de refus, ils sont expulsés et leurs biens saisis. 100 000 Grecs prennent le chemin de l'exil.

Après la capitulation italienne, l'Allemagne demande au tsar Boris III d'intensifier la lutte contre les bandes armées dont les activités préoccupent l'OKH. Des volontaires slavo-macédoniens, les *komitaji*, se forment en milices pour participer à la lutte antiguérilla.

En ce qui concerne le sort des Juifs des zones occupées, ils sont livrés aux autorités allemandes. 11 500 d'entre eux seront déportés à Treblinka. En septembre 1944, suite à la capitulation de la Bulgarie et de son entrée en guerre contre l'Allemagne, la Macédoine orientale et la Thrace sont évacuées.



Défilé des troupes allemandes dans Athènes

UN GOUVERNEMENT FANTOCHE

La vie politique grecque est depuis longtemps partagée par le clivage royalistes/républicains dont leur champion avait été le Chypriote Eleftherios Venizelos, mort en 1936. Face à l'instabilité parlementaire, le roi Georges II nomme premier ministre le général Ioannis Metaxas. S'inspirant du fascisme et utilisant la symbolique mussolinienne, le régime du «4 août» instaure la loi martiale et interdit le parti communiste grec, le KKE, qui entre en clandestinité.

La meilleure solution pour une occupation peu coûteuse en hommes est d'instaurer un gouvernement fantoche. Georgios Tsolakoglou est désigné Premier Ministre et forme un gouvernement le 27 avril, composé de militaires et qui n'est pas reconnu par les Alliés (le gouvernement légal est en exil). La monarchie est abolie et le pays prend le nom d'Etat Grec.

Le pays est soumis au pillage en règle de toutes ses ressources par les forces d'occupation. Les récoltes sont cachées pour être vendues au marché noir. Les gendarmes sont incapables de les réquisitionner car il n'y a plus aucun moyen de transport pour acheminer les denrées dans les villes. L'inflation, une Drachme d'occupation au taux peu avantageux pour les Grecs, un hiver rigoureux, une capitale surpeuplée de réfugiés chassés par les Bulgares et Athènes va connaître une des pires famines connue en Europe occidentale. Durant l'hiver 1941/42, 50 000 personnes vont mourir de la faim. Chaque jour, le spectacle des corps ramassés dans les rues devient le quotidien des Athéniens. La faim va tuer 300 000 personnes dans toute la Grèce.

Les ministres plénipotentiaires allemand et italien, Günther Altenburg et Pellegrino Ghigi en informent leur chancellerie. Une délégation hellène se rend à Berlin afin de négocier une réduction des frais d'occupation pour permettre aux Grecs de pouvoir subvenir à leurs besoins les plus élémentaires, Göring, ministre du plan quinquennal répond « sans importance ! », Par un tour de passe-passe sémantique, les frais d'occupation sont renommés *Aufbaukosten*, frais de reconstruction. Ainsi les Grecs vont financer la construction de routes et d'aérodromes pour le compte des Allemands.

Devant l'ampleur du désastre, le blocus de la Royal Navy sera levé afin de permettre à la Croix-Rouge de livrer du blé, provoquant une baisse de son cours sur le marché intérieur et une légère amélioration des conditions de vie des Grecs.

Carte de la partition de la Grèce



DES MINORITÉS AU SERVICE DES OCCUPANTS

Jouant sur les rivalités inter-ethniques et les aspirations séparatistes, les Italiens recrutent des volontaires Valaques comme auxiliaires et guides dans les régions montagneuses du Pinde. Les Valaques (ou Vlach) constituent une minorité parlant l'aroumain, une langue proche du roumain et vivant dans le massif du Pinde, zone montagneuse située entre le sud de l'Albanie et l'Épire.

Une « légion romaine valaque » est constituée, rappelant la parenté latine avec Rome, modèle de civilisation, elle est armée par les Italiens. Son chef est Basileos Rapotikas. Il est difficile de faire une estimation du nombre d'hommes enrôlés, entre 400/450. Une unité, sous la conduite d'un chef de la Milice (MVSN) Antonio Valli, commet des exactions à Tsaritani le 12 mars 1943, toutes les maisons sont incendiées et 40 hommes fusillés.

Un état fantoche est même créé pour l'intégrer dans la sphère d'influence fasciste. Il prend le nom de Principauté du Pinde (*Principatu de la Pind*) et la capitale est Metsovo. Un noble valaque est nommé à sa tête: Alchiviadis Diamandi di Samarina. En 1942, une faction de l'Organisation Révolutionnaire Interne Macédonienne (ORIM) offre la « couronne » de la Macédoine occidentale afin de réunir ces deux régions en une Principauté du Pinde et Voïvodine de Macédoine.

Diamandi, qui se fait appeler Alcibiade 1^{er} cède son trône à Nikolas Matoussis puis à un noble magyaro-valaque Gyula Cseszney (Voïvode Julius) jusqu'en 1943, date de la fin de la présence italienne. Ces régions seront naturellement réintégrées à la Grèce à la fin de la guerre.

Les Chams vivent au nord-ouest de la Grèce, dans une région qu'ils appellent Chameria et sont des musulmans albanophones. Ils voient l'arrivée des Italiens comme des libérateurs. A l'époque de Métaxa, ils ont été obligés de s'helléniser, tout comme les Valaques. Le rêve d'une Grande Albanie se concrétise, car le pays s'est agrandi de la Methoja, du Kosovo et ensuite de la Chameria après la guerre. Il n'en demeure pas moins que

l'Albanie n'est ni plus ni moins qu'un état vassal intégré à l'espace vital fasciste. Les bandes paramilitaires de Chams seront responsables avec la 1. *Gebirgsjäger Division*. de l'exécution de plus de deux cents villageois à Paramythia. La majorité des Chams suivront les Allemands dans leur retraite en octobre 1944, échappant ainsi à un sort peu enviable promis par l'ELAS.

Dans la partie annexée par la Bulgarie - la Thrace et la Macédoine Orientale- où vit une minorité slavo-macédonienne, étant *de facto* intégrée au royaume de Boris III, celle-ci se regroupe en



Une drachme sous l'occupation

milices paramilitaires appelées *Ohrana* (Sécurité), pour lutter contre la guérilla grecque. Les *Ohranistes* sont équipés par les Italiens et constituent une force de 12 000 hommes. Une de leur unité s'est rendue responsable du massacre de Klissoura.

LA RÉSISTANCE GRECQUE

Ô trois cents Spartiates! Levez-vous, revenez parmi vos enfants: vous verrez combien ils ressemblent à leurs glorieux pères.

Tous les infidèles redoutant leur valeur, se précipitent en tumulte dans les murs de Corinthe, et disparaissent d'ici comme une ombre légère ;

La Mort frappe en tous lieux et jonche les campagnes flétries des misérables restes de la fuite et du carnage.

Et toi, divine, immortelle Liberté, à qui rien n'est impossible, tu te promènes toute sanglante sur la plaine homicide.

Hymne grec (extrait)



Miliciens chams du Balli Kombëtar, luttant tour à tour contre les Italiens, les communistes et les Grecs.

Le premier acte de résistance à l'occupant est attribué à l'evzone Konstantinos Koukidis qui en retirant le drapeau grec de l'Acropole à l'arrivée des Allemands, se serait enroulé dedans et jeté du haut des murailles.

Une nuit de la fin mai 1941, deux jeunes Grecs, Manolis Glesos et Lakis Santas arrachent le drapeau nazi de l'Acropole, un premier affront pour les Allemands. Les premiers signes de la résistance armée apparaissent en Grèce du nord, en octobre 1941. La ligne ferroviaire Salonique-Athènes fait les frais de plusieurs actes de sabotage mais la réaction allemande ne se fait pas attendre : 488 otages sont passés par les armes et deux villages brûlés.

L'EAM : Front National de Libération est créé le 10 octobre 1941 par le KKE incluant également les syndicats et divers partis politiques. Le bras armé de l'EAM est l'ELAS, Armée Populaire de Libération, apparaissant au printemps 1942 dirigée par le *capetanos* Aris Velouchiotis.

Parallèlement, l'EDES (Ligue Nationale Républicaine de Grèce) voit le jour à Athènes dirigée par le colonel Napoléon Zervas mais dont le chef honoraire est le général républicain en exil, Nikolaos Plastiras. Un autre de groupe de tendance républicaine, l'EKKA (Libération Nationale et Sociale), mettra sur le pied le 5/4 régiment d'evzones dont le chef, le colonel Psarros et une grande partie des troupes seront liquidés par l'ELAS.

Pendant toute la période avril 1941-été 1942, l'activité des partisans est relativement réduite, accablés par la situation chaotique du pays. Le manque de perspectives, la faim empêchent un véritable élan patriotique. L'Axe laisse à la Gendarmerie grecque le soin de maintenir l'ordre et de procéder aux réquisitions de blé pour le soin du gouvernement.



Konstantinos Koukidis

THE IMMORTAL EVZONE

A partir de l'été 1942, les *andartes* (rebelles), nom donné aux résistants s'enhardissent. Mi-brigands, certains rackettent les villageois des villages du nord de la Grèce pour trouver de la nourriture, rappelant les *kleftes* au temps de l'empire ottoman lors de la Guerre d'Indépendance.

Les villages qui osent ravitailler les *andartes* sont impitoyablement brûlés, leurs habitants pris en otages et fusillés.

Le 16 février 1943, à Domenikon, petit village de Thessalie, un convoi italien est mitraillé par les résistants, tuant neuf Chemises Noires. En représailles, le général Benelli, commandant la 24^e *divisione fanteria* Pinerolo, entend donner une leçon qu'il juge «salutaire». Les habitants mâles sont séparés du reste de la population et tenus à l'écart. Durant la nuit, 120 hommes sont fusillés et les habitations brûlées. A Pharsale, en mars 1943, 40 *Carabinieri* sont capturés et jamais retrouvés (parmi eux mon grand-père dont on ignore le sort), la sentence est sans appel, 60 hommes sont fusillés, comme aussi à Oxinià ou Domokos.

La seule opération où l'ELAS et l'EDES lutteront côte à côte est l'opération Harling, la destruction du viaduc de Gorgopotamos. Un groupe de sabotage de 12 hommes, commandé par le lieutenant-colonel Eddy Miers est parachuté le 30 septembre 1942 au-dessus du mont Giona par groupe de trois, guidés par les feux allumés au sol.

Le 1^{er} groupe est commandé par Miers.

Le 2^e groupe par le major Chris Woodhouse, un étudiant d'Oxford.

Le 3^e groupe par le major John Cooke.

Les groupes sont largués mais ne peuvent pas se retrouver et sont recherchés par les Italiens. Miers, après une reconnaissance choisit le pont sur le Gorgopotamos, alors que Woodhouse prend contact avec les *andartes* de Zervas, Cooke, lui, c'est avec ceux de l'ELAS de Velouchiotis.

Les deux chefs résistants ne sont pas enthousiaste pour collaborer ensemble (ce sera une des rares fois).

Outre les douze Britanniques, il y a 86 hommes de l'ELAS et 52 de l'EDES, en tout 150 hommes.

Le 25 novembre, à 23h00, après avoir fait couper les lignes téléphoniques, les deux postes italiens de chaque côté du pont sont neutralisés tandis que le groupe de saboteurs installe les explosifs. A 01h30, les explosions retentissent, puis à 2h20, coupant le pont en deux. A 4h30, les Anglais et les Grecs dégagent, ils n'ont que quatre blessés. L'opération est un grand succès, les opérateurs ne sont pas exfiltrés, ils demeurent en Grèce pour continuer la campagne de sabotage.

Au tournant de l'hiver 42/43, les *andartes* lancent de véritables offensives, libérant plusieurs villes: Karditsa, Metsovo ou Grevena en Macédoine. Plusieurs larges zones de la Grèce continentale sont entre leurs mains. Churchill, conscient que l'ELAS risque de faire basculer la Grèce dans le giron soviétique, préfère favoriser l'EDES, même si celle-ci est moins active que sa concurrente communiste. Zervas reçoit des armes et des moyens financiers. Ce sont les premiers germes d'une guerre civile. Néanmoins, le 4 juillet 1943, les chefs de l'EDES, l'EKKA et l'ELAS signent un accord commun de coopération avec l'*Allied Middle East High Command* du général Wilson.

A la mi-1943, on estime qu'il y a entre 25 et 30 000 *andartes*, la plupart appartenant à l'ELAS.

Entre le 1^{er} et le 2 juin 1943, des partisans de l'ELAS détruisent le tunnel de Kournovo alors qu'un convoi militaire italien est en train de l'emprunter, provoquant la mort de centaines de soldats italiens. En représailles, 106 détenus du camp de Larissa sont fusillés. L'armistice du 8 septembre 1943 met fin à l'occupation italienne, mais elle est remplacé par celle, plus implacable des Allemands.



LES AUXILIAIRES GRECS

Ioannis Rallis, ayant succédé à Konstantinos Logothetopoulos le 7 avril 1943, est profondément anti-italien et préfère se rapprocher des Nazis. Au nom de la lutte contre le bolchevisme, il va leur demander leur appui pour combattre l'EAM-ELAS, en autorisation la formation et l'armement de bataillons de sécurité (*Ellinika Tagmata Aspheleias*). Connaissant le terrain, les *tsoliades* vont se montrer de précieux auxiliaires pour les Allemands. 22 000 hommes seront enrôlés pour lutter contre le « danger communiste ».

Sous la houlette du *Höherer SS-und Polizei*, le *SS-Gruppenführer* Walter Schimana, chef suprême des SS et de la police en Grèce, neuf bataillons d'*evzonoï* -evzones: infanterie légère- verront le jour. Mais les Italiens, tout comme les Allemands se montrent très réticents à les armer, ainsi le piquet d'honneur de la garde au Soldat Inconnu est armé d'un fusil mais sans munitions.

Le premier noyau de volontaires provient justement de la garde du Soldat Inconnu. En mai 1943, le premier bataillon voit le jour, formé de trois compagnies. Il prend le nom de Bataillon Laokoon, commandé par le colonel Ioannis Plytzanopoulos. L'afflux de volontaire permet de mettre sur pied trois régiments à quatre bataillons :

- le 1^{er} régiment Evzones, commandé par le colonel Ioannis Plytzanopoulos, aux dépendances du LXVIII *Gebirgs-Korps* à Athènes
- le 2^e régiment Evzones rattaché au même corps que le précédent, à Tripolis
- le 3^e régiment Evzones rattaché au XXII *Gebirgs-Korps* à Ioannina.

Le colonel Basileos Dertiles est inspecteur-général du corps des Evzones. Après un court cycle d'entraînement, les bataillons de sécurité sont employés dans la lutte antiguérilla contre l'EAM, entraînant un cycle de représailles et d'exécutions sommaires, d'autant plus que le gouvernement proclame que pour un membre des bataillons de sécurité tué, cinq otages seront exécutés.

Ils doivent prêter le serment suivant à Adolf Hitler : « *Je jure devant Dieu par ce serment sacré d'obéir absolument aux ordres du chef suprême de l'armée allemande, Adolf Hitler. J'exécuterai loyalement toutes les tâches qui me seront confiées et obéirai fidèlement aux ordres de mes supérieurs. Je reconnais ainsi qu'en cas de manquement aux obligations, je serais punis selon les règles en vigueur dans l'armée allemande* ». Ioannis Rallis tentera de protester contre ce type de serment, en vain.

La gendarmerie grecque a été utilisée également pour participer à la lutte contre la résistance. Une unité, rattachée à l'*Ordnungspolizei* est le corps de volontaires militaires (*Ethelontiki Chorophylaki*) qui contera jusqu'à 400 hommes opérant près de Salonique. Une de ces formations la plus connue est le Poulos Verband, du nom de son chef le colonel Giorgios Poulos. Il est recruté dans un premier temps au sein du *Sonderkommando* 2000, unité de l'Abwehr basée dans la région de Salonique. Poulos reçoit l'autorisation de mettre sur pied une petite milice, à Krya-Vrissy, près de Salonique. Elle est destinée à lutter contre les partisans opérant en Macédoine. Les volontaires sont vêtus de l'uniforme allemand, portant sur la manche un drapeau hellène. Reconnaisable parmi ses hommes, Poulos est vêtu par contre de son uniforme de colonel grec. Il reçoit en renfort les restes du *Jagdkommando* Schubert. Friedrich Schubert est un allemand hellénophone, membre du NSDAP. De son vrai nom Petros Konstandinis, il est utilisé en Crète comme interprète. Il réussit à organiser un *Jagdkommando* qui porte l'uniforme allemand et dans l'île, ces hommes appelés *Schuberai* jouissent d'une sinistre réputation de sadiques. Cible de la résistance crétoise, le *Jagdkommando* est envoyé en Macédoine renforcer le Poulos *Verband*. Celui-ci est haï également par la résistance qui décide d'en finir avec. En avril 1944, lors de durs combats à Verria, le *Verband* perd une centaine d'hommes mais Poulos réussit à échapper à la traque menée par l'ELAS. L'unité suivra la Wehrmacht dans sa retraite, utilisée comme bataillon de police auxiliaire en Slovénie puis en Autriche où ils rejoignent un « Comité National Grec » en exil. Schubert et Poulos seront livrés à la justice grecque, jugés coupables de crimes contre l'humanité et pendus.

Parmi les diverses milices grecques, l'EASAD (Alliance d'Action Anti-communiste Nationale) composée d'environ 400 volontaires sous les ordres de Takis Makedon et postée à Karditsa. Implantée dans les villages de Tessalie, ses membres servent d'auxiliaires à l'armée allemande ou comme interprètes. L'unité se repliera en Yougoslavie, son chef éliminé par les partisans de l'ELAS.

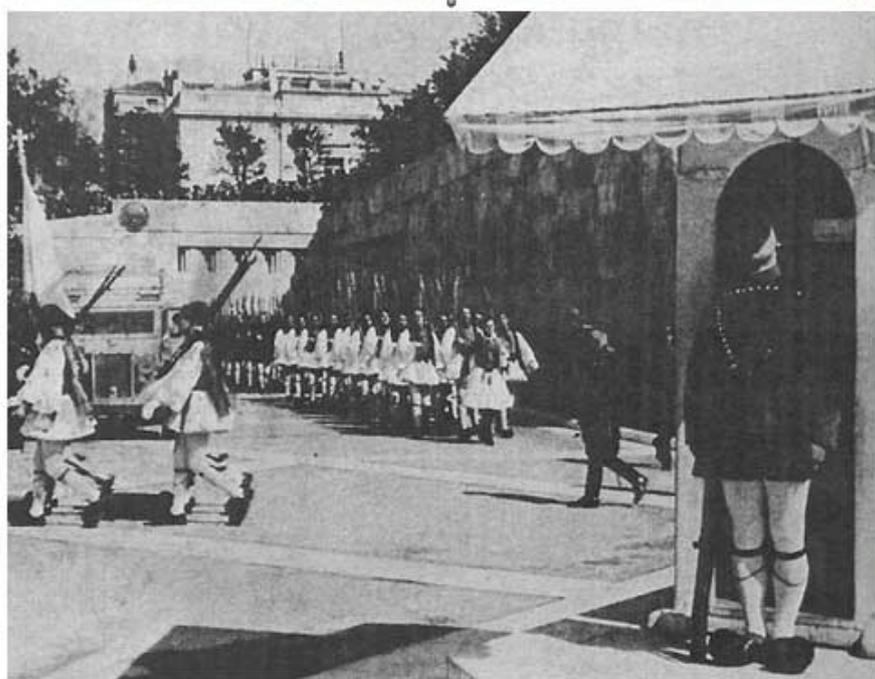
D'autres milices sont levées par le général Bakos, ministre de la Défense comme l'organisation X ou la PAO (Organisation Panhellénique de Libération) et qui mènent un double-jeu pour passer avec armes et bagages dans les rangs de l'EDS durant la guerre civile.



Athens, 1943

Official formation of the Security Battalions at the Tomb of the unknown Soldier in Athens. The Security Battalions were created by the collaborationist government of Ioannis Rallis (r) to fight along German forces against the partisan Resistance.

Les bataillons de sécurité, bras armé de la collaboration



Athens, 1943

View of a parade by Tsoliades. The (Germano-) Tsoliades were the largest Greek collaborationist force, and at its peak counted around 40.000 soldiers.

Les Evzones du gouvernement collaborationiste grec



Soldats du Poulos Verband

LES JUIFS DE GRÈCE

Installés en Grèce depuis le IV^e siècle, la communauté juive s'est considérablement accrue au XV^e siècle avec l'arrivée des Juifs sépharades chassés d'Espagne. Ils s'installent principalement à Salonique, parlant une langue judéo-espagnole, le ladino. C'est dans cette ville qu'apparaîtra la secte des sabbatéens qui voyant en Sabbatai Tsevi le Messie, se convertira à l'Islam. D'autres communautés vivent dans les grandes villes comme Corinthe (les Épîtres de Paul), Athènes ou les îles du Dodécanèse, Corfou ou Eubée.

Salonique compte une population de 56 000 Juifs. Le 11 juillet 1942, entre 6 000 et 7 000 Juifs sont rassemblés place Eleftherias (Liberté) pour passer des «test d'aptitude physique» afin d'être envoyés effectuer des travaux forcés (routes, terrains d'aviation...). Sous un soleil accablant, affaiblis après un hiver de privations, ils effectuent des exercices de gymnastique humiliants. Les membres du conseil juif proposent une somme considérable au commandant de la place, le général Max Merten pour relâcher les hommes raflés. Le marché est conclu et les hommes sont libérés. En contrepartie, le vieux cimetière juif (300 000 à 500 000 tombes) est détruit, les plaques tombales servant à daller les routes. Entassés dans trois ghettos dont celui du «Baron Hirsch», leur sort est compté. Adolf Eichmann envoie en février 1943 Dieter Wislenny et Alois Brunner pour planifier la déportation vers les camps en Pologne.



Soldats du Poulos Verband

The volunteers of lieutenant-colonel Poulos. Their spirit is carried by fanaticism to free Greece from communist gangs', according to the original caption. The fascist militia of Poulos was armed with a variety of small arms, as this picture proves. On the left are two Greek Mannlicher-Schönauers Model 1903/14 (a rifle and a carbine), while someone in the back-ground holds an Italian Breda light machine gun. The man on the right raises an MP41, which was probably used by Germany to arm some of her allies, notably Rumania and other Balkan countries. Greece, July 27, 1944. (Museum of Modern History, Slovenia, No.6574a/14).

Le premier convoi quitte Salonique le 15 mars pour Auschwitz avec 2 800 déportés qui seront pratiquement tous gazés à l'arrivée le 20 mars. Les convois se succèdent jusqu'en août 1943, 19 convois en tout, 48 533 déportés, 37 386 gazés, 128 femmes servant de cobayes pour les ignobles expériences nazies.

Mais dans les territoires occupés par l'armée italienne, malgré les pressions allemands, le *generale* Geloso, commandant la XI^a *Armata* refuse de livrer un seul Juif. A Salonique, le consul italien Guelfo Zamboni déploie une intense activité pour empêcher leur déportation. Il sera honoré du titre de Juste parmi les Nations. Dans son ouvrage *Sonderkommando*, Schlomo Venezia lui rend hommage. Ce refus italien ne fait qu'accentuer le fossé entre les deux alliés de l'Axe. Après l'armistice du 8 septembre 1943 et la conquête des îles du Dodécanèse, la Grèce est pratiquement *Judenfrei*.



Les juifs de Salonique, rassemblés place Eleftherias, faisant des exercices physiques.

LA DISSOLUTION DE L'ARMÉE ITALIENNE

Après l'annonce de l'armistice italien du 8 septembre 1943 (voir HM 85, les 45 jours de Badoglio), le *generale d'Armata* Carlo Vecchiarelli, commandant la XI^e *Armata* est confronté aux Allemands, les ordres de Badoglio sont flous, il ne faut pas retourner les armes contre les Allemands mais répondre à toute attaque de quel côté qu'elle soit. Par contre, les ex-alliés ont reçu des directives bien précises et applique le plan Constantin, pendant du plan Achse pour l'Italie : le désarmement et l'internement des toutes les forces du Regio Esercito. En faisant croire à leur rapatriement, les soldats italiens se laissent désarmer mais sont expédiés dans le Reich comme main-d'oeuvre servile. N'étant pas en guerre contre l'Allemagne, ils ne bénéficient pas de la couverture de la convention de Genève, un statut spécial leur est attribué : IMI (*Internati Militari Italiani*). 550 000 militaires partiront pour les Lager où 80 000 y perdront la vie.

A Céphalonie, la 33^e *divisione fanteria* Acqui commandée par le *generale* Gandin résiste pendant dix jours à la 1^{re} *Gebirgs-division* appartenant au XXII. *Gebirgs-Armee-Korps* du *general der Gebirgs-truppe* Hubert Lanz.

Bien que plus nombreux, les Italiens succombent aux bombardements des Stukas sans pouvoir recevoir d'aide extérieure, les Alliés ont interdit l'envoi de ravitaillement et de soutien aérien. Leur fin est tragique, 9 000 militaires sont exécutés ou noyés au large dans des embarcations coulées au canon. Avant d'être exécuté, Gandin lance sa Croix de Fer aux pieds du peloton d'exécution. Ses restes ainsi que ceux de la plupart de ses hommes ne seront jamais retrouvés.

Des unités italiennes s'uniront à la résistance grecque et combattront les nazis jusqu'à la fin du conflit, comme la 24^e *divisione fanteria* Pinerolo qui avec 8 000 hommes forme les *Truppe Italiane Macedonia Orientale* (TIMO) du général Adolfo Infante.

DE LA GUERRE DE LIBÉRATION A LA GUERRE CIVILE

Après s'être débarrassés des Italiens, les Allemands décident d'en finir définitivement avec la résistance grecque. Ils entreprennent de vastes opérations de ratissage comme celles opérées en Yougoslavie. L'une d'elle, l'opération Panther menée par le *general der Gebirgsjäger* Hubert Lanz, chef du XXII. *Gebirgsjäger-Korps*, va pousser Napoleon Zervas à demander un cessez-le-feu. Les *andartes* ne peuvent plus compter sur l'aide des villageois qui craignent les terribles représailles. Après la mort lors d'une embuscade de l'Oberstleutnant Josef Salminger, appartenant à la I. *Gebirgsjäger-Division*, l'unité va commettre d'innombrables massacres et destructions de villages.

A Paramythia et ses environs, l'unité à l'edelweiss aidée par des supplétifs Chams fusille 201 villageois entre le 19 et le 29 septembre 1943. Une autre unité s'est rendue coupable de crimes de guerre: la 117. *Jäger Division* du général Le Suire qui pour venger la mort de 78 des leurs, captifs des *andartes*, ratisse le village de Kalavryta, rafle tous les hommes âgés de plus de dix-huit ans et les exécute le 13 décembre 1943. 500 villageois sont passés par les armes. L'opération de représailles coûtera la vie à 1 200 Grecs en tout. En Macédoine, le comble de l'horreur est commis à Klissoura par les membres de l'*Ohrana* comme indiqué un peu plus haut. Les rapports de ces massacres arrivent au bureau d'un certain *Oberleutnant* Kurt Waldeim, officier de renseignement au bureau Ic/AO au QG du Armee-Gruppe E à Salonique.

A partir d'avril 1944, malgré les accords signés entre l'ELAS et l'EDES (accords de la Plaka), les deux factions rivales se livrent à une guerre fratricide. Ainsi, le 17 avril 1944, à Phocis, le 5/42 Régiment Evzones (EKKA) est décimé par l'ELAS, son chef le colonel Psarros, exécuté.

En août 1944, suite à la défection de la Roumanie et de la Bulgarie, le *Heeresgruppe* E reçoit l'ordre de quitter la Grèce et de se replier vers le nord, en traversant la Yougoslavie. Les bataillons de sécurité suivent la Wehrmacht dans la retraite.

D'autres membres de ces unités rejoindront l'EDES. Athènes est libérée le 12 septembre 1944 et un gouvernement provisoire d'union nationale est formé dirigé par Georgios Papandreou, nommé par le roi Georges II. Il comprend toutes les forces de la résistance, KKE compris.

Un corps expéditionnaire britannique (le III^e Corps du général Ronald Scobie) débarque en Grèce pour maintenir l'ordre et est «accueilli» à coups de fusils par l'ELAS, un des rares cas en Europe où les Alliés sont la cible de la Résistance d'un pays libéré des nazis. Une Garde Nationale est levée qui incorpore d'anciens membres des bataillons de sécurité afin de réprimer le soulèvement communiste. Suite aux accords de Yalta, la Grèce ne faisant pas partie de la sphère d'influence soviétique, une trêve après les accords de Varzika permet une suspension des hostilités jusqu'aux prochaines élections. Aris Velouchiotis, chef de l'ELAS, ayant refusé ces accords est exclu du KKE. Il tombe dans une embuscade où il trouve la mort. Les circonstances de sa disparition ne sont pas très claires, il aurait été livré par ses ex-camarades à un bataillon de la Garde Nationale. La première guerre civile grecque est terminée mais le pays va s'enliser jusqu'en 1949 dans une guerre fratricide.

Sources :

Dans la Grèce d'Hitler, Mark Mazower. Tempus. (indispensable)

Storia della guerra di Grecia, Mario Cervi. Saggi
Il nuovo ordine mediterraneo, Davide Rodogno. Bollati Boringhieri

L'occupazione italiana dei Balcani, Davide Conti, Odradek

Sonderkommando, Schlomo Venezia. Le livre de Poche

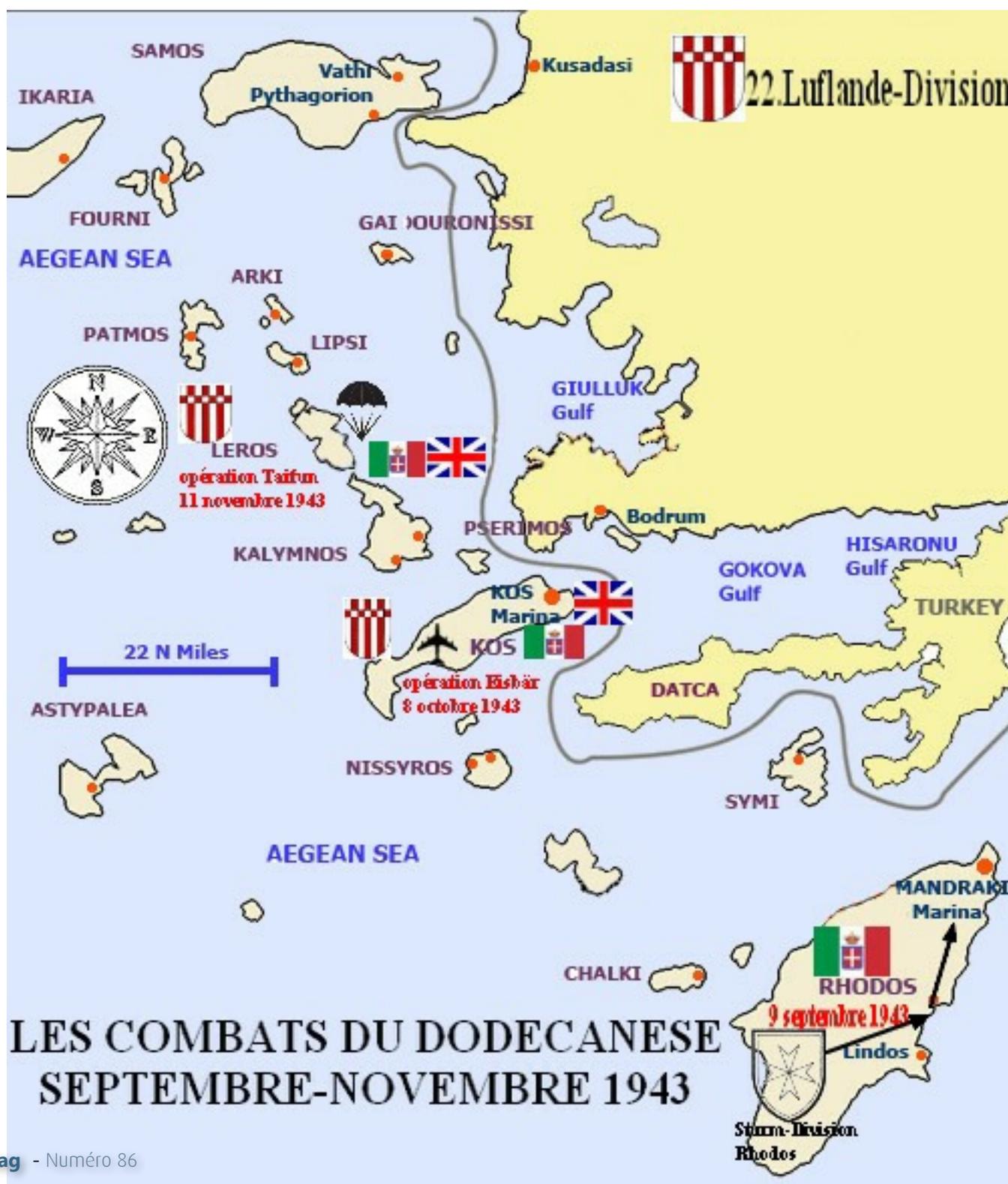
Les Guerres de Mussolini, Dominique Lormier, Jacques Grancher éditeur



Le SS-Gruppenführer Schimana

Les combats du Dodécanèse

par Alexandre Sanguedolce



LES COMBATS DU DODECANESE
SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1943

L'archipel du Dodécanèse est situé à l'est de la mer Egée, près des côtes turques. Son nom signifie les douze îles même si elle en compte une vingtaine de tailles variées : Rhodes, Leros, Kos, Patmos, Lipsos, Levitha, Kalymnos, Kasos, Karpathos, Nisyros, Chalci, Symi, Kastellorizo, Telos, Astypalaia (Stampalia) et Alimnia. L'archipel est occupé par les Italiens suite au traité de Lausanne mettant fin à la guerre italo-turque (1911-1912).

Lorsque l'armistice italien est annoncé aux ondes de Radio-Alger, le 8 septembre 1943, les troupes italiennes, sans ordres précis se retrouvent désseparées. Pour les Allemands qui s'attendaient à cette défection, un plan de désarmement et d'occupation de l'Italie a déjà été planifié: *Fall Achse* ainsi que pour tous les territoires occupés par le Regio Esercito. Dans les Balkans, il s'agit du plan Konstantin. A Céphalonie et Corfou, la division Acqui est livrée à elle-même avant d'être entièrement décimée. Churchill décide de profiter de cette opportunité pour intervenir dans le Dodécanèse et forcer la Turquie à s'engager auprès des Alliés. Ce point de vue diverge de celui d'Eisenhower, refusant de disperser ses troupes ainsi que les navires qui doivent être préservés pour Overlord. Le plan Accolade est planifié pour s'emparer des îles du Dodécanèse.

Ainsi le général Henry Maitland Wilson responsable du *Middle East Command* n'a à sa disposition que la 234th *infantry brigade*, 160 hommes du SBS (Special Boat Service) et 130 hommes du LRDG (Long Range Desert Group).

La bataille de Rhodes.

L'île de Rhodes est le siège du commandement militaire des îles italiennes du Dodécanèse. Le gouverneur général est l'amiral Inigo Campioni. Les forces armées du *Regio Esercito* sont coordonnées par le *Commando Militare di Rodi*, fonction assumée par le *generale d'Armata* Arnaldo Forgiaro. Il a sous son contrôle:

- la 50a *Divisione fanteria* Regina du *generale di divisione* Michele Scaroina sauf le 10° *Reg.fant.* stationnant à Kos
- plusieurs groupements d'artillerie et de défense antiaérienne.

En tout 34 000 hommes, marqués par l'inactivité et dont les officiers manquent de directives pour les mesures à prendre face à l'ex-allié allemand le moment venu.

Pour la marine: les batteries côtières, trois unités de vedettes MAS (IIIa *flottiglia* MAS) deux contre-torpilleurs et quelques embarcations constituent le *Comando Marina di Rodi* dépendant de *Mariageo*, commandement principal de la mer Egée.



154 Gruppo Autonomo CT



Macchi MC-202 de la 396 squadrilla



154 Gruppo Autonomo CT, mars 1943

Il existe trois aéroports Gadurra, Maritza et Paleocastro. La *Regia Aeronautica* a pris soin de rapatrier la plupart des avions, laissant quelques bombardiers ou chasseurs dépassés : Fiat CR-42 Fiat G-50 ou Macchi MC-202. Le *generale di brigata aerea* Alberto Briganti commande la globalité des unités aériennes en mer Égée.

Dans le port de Rhodes, un base d'hydravions CANT Z.501 et CANT Z.506 permet de rester au contact avec la mère-patrie et aussi de mener des missions de reconnaissance maritime.

Dès janvier 1943, la présence allemande s'intensifie, des artilleurs de la Flak ainsi que de l'artillerie côtière viennent renforcer la garnison italienne. Fin juin 1943, la présence de 6 à 8 000 Allemands permet au général Ulrich Kleeman de créer la *Sturm-Division Rhodos*. Cette unité est composée de quatre bataillons de *Panzergrenadier*, un bataillon de 25 Panzer IV, quatre batteries de 105 et cinq batteries de 88. Une compagnie de 300 gendarmes grecs est intégrée à cette division, présence hellène vue d'un mauvais œil par les Italiens.

L'annonce de l'armistice du 8 septembre surprend le commandement italien, alors que les Allemands avaient reçu des directives pour la mise en place du plan Achse (Konstantin dans les Balkans) et sont prêt à s'emparer des points stratégiques

de Rhodes (notamment les aéroports) et à désarmer les soldats du Regio Esercito.

A 0h30 du 9 septembre, Kleeman ordonne à ses troupes de s'emparer par surprise des aéroports allemand est convoqué par l'amiral Campioni, qui indigné lui demande de retirer ses troupes des bases aériennes. L'Allemand s'excuse en prétextant un ordre mal compris et ordonne que les troupes évacuent les aéroports, mais en coupant les accès, ceux-ci se retrouvent isolés et vulnérables. Alors que le commandement italien se réunit pour adopter une ligne de défense, l'état-major de la 50a *divisione fanteria* Regina est capturé et les lignes de communication sont détruites, isolant ainsi les garnisons italiennes éparpillées dans l'île. Afin d'affaiblir psychologiquement son adversaire, Kleeman fait rédiger une déclaration au général Scaroina, commandant de la *Regina* ordonnant la capitulation de la garnison et en cas de refus, 3 000 soldats italiens seraient fusillés et Rhodes rasé par la Luftwaffe. S'agit-il d'un bluff? Étaient-ils en possession d'autant de prisonniers?



Sturmgeschütz devant les fortifications de Rhodes

Entre-temps, dans la nuit du 9 au 10 septembre, partis du Caire, trois agents des forces spéciales: le major Jellicoe (fils du Grand-Amiral), le major Dolbey et le sergent opérateur-radio Kesterton sont parachutés au-dessus de l'île. Leur mission: contacter l'amiral Campioni afin de coordonner entre les Britanniques et les Italiens les modalités d'une défense commune. Se brisant la jambe en atterrissant, Dolbey, séparé de ses deux compagnons, est recueilli par une patrouille italienne et conduit au Palais du Gouverneur pour présenter les lettres de créances du général Wilson. Il informe Campioni que les troupes italiennes doivent résister jusqu'au 15 septembre car les Britanniques ne sont pas encore prêts et les moyens de transports navals manquent cruellement. Campioni rédige un message pour le général Wilson qu'il remet à Dolbey. Il s'envole à bord d'un CANT Z 506 pour l'îlot de Simy rejoint par Jellicoe et l'opérateur-radio arrivés à bord d'un MAS.

Harcelés par les bombardements de la Luftwaffe, les batteries côtières sont rendues silencieuses, la station-radar détruite, les unités isolées, les aéroports entre les mains des Allemands, l'amiral Campioni réunit le 11 septembre les commandants des différentes armes: le général Forgiero pour les forces du *Regio Esercito*, le *generale di brigata aerea* Alberto Briganti et le général Sequi pour l'artillerie. Devant la situation désespérée: les hauteurs et les aéroports aux mains des Allemands, les batteries détruites, les menaces de représailles, l'île coupée en deux, l'arrivée trop tardive des Britanniques... les officiers supérieurs décident de capituler. A 15h30, Campioni rencontre Kleeman pour signifier la reddition de la garnison de Rhodes.

Pour les nouveaux maîtres de l'île se présente le problème des prisonniers italiens. 1 800 hommes sont embarqués à bord du *Gaetano Donizetti*, navire italien prise de guerre allemande pour être transférés sur le continent.

Repéré avec son escorte par les destroyers HMS *Eclipse* et *Fury*, le navire est

coulé, sans aucun survivant. Comme aucune liste de prisonniers italiens n'avait été établie, les noms des malheureux soldats demeurent inconnus.

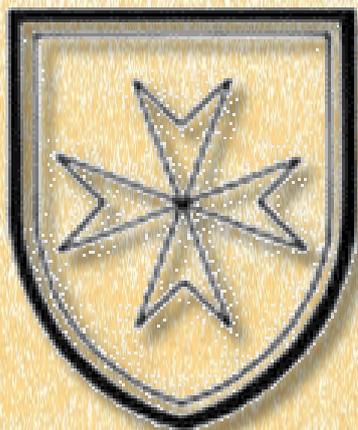
Campioni, capturé par les Allemands est livré à la République Sociale Italienne où le Tribunal Spécial le condamne à mort. Il est fusillé le 24 mai 1944. La perte de Rhodes pèse sur la diplomatie alliée, la Turquie demeure neutre et continue à exporter vers le Reich du nickel, indispensable à son économie de guerre.



Generalleutnant Kleeman, commandant la SturmDivision Rhodos



Sturmgeschütz devant les fortifications de Rhodes. On voit bien sur la caisse l'insigne de la division



Sturm-Division Rhodos :

Grenadier-Regiment 16
Grenadier-Regiment 47
Grenadier-Regiment 65
Panzer-Aufklärungs-Abteilung 122
Artillerie-Regiment 22

- I. Abteilung
- II. Abteilung
- III. Abteilung
- IV. Abteilung

Pionier-Bataillon 22
Flak-Bataillon (mot) 22
Panzerjäger-Abteilung 22
Nachrichten-Abteilung 22
Feldersatz-Bataillon 22
Versorgungseinheiten 22

KASOS

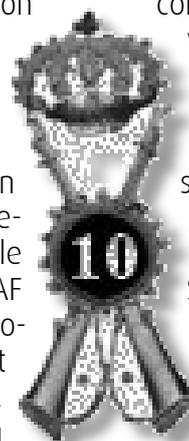
Le 12 septembre, la petite garnison italienne se rend aux Allemands conformément aux ordres reçus du *Commando Militare di Rodi*.

KOS : Opération Eisbär

En raison de la présence d'une piste d'atterrissage à Antimachia, l'île de Kos située à quelques milles des côtes turques, revêt une importance stratégique pour le *Middle East Command*. En effet, après avoir échoué à s'emparer à temps de Rhodes, aux mains des Allemands, l'intérêt du général Henry Maitland Wilson se porte sur Kos.

Les Italiens avaient fortifié l'île mais les défenses côtières sont composées de batteries obsolètes avec peu de canons antiaériens. Des huit avions présents dans l'aéroport d'Antimachia seuls quatre (2 Macchi MC-202, un Fiat CR-42 et un Fiat G-50) sont en état de voler et il n'y a que deux pilotes dont le *sottotenente* Giuseppe Morganti. Celui-ci abat un HE-111 et dès le lendemain, l'aéroport d'Antimachia est la cible de la Luftwaffe (X. *Fliegerkorps*), détruisant deux avions au sol. L'unité principale qui stationne est le 10° *Reggimento Fanteria* Regina rattaché à la division du même nom, régiment commandé par le *colonello* Felice Leggio.

Dès le 10 septembre, les premiers renforts anglais commencent à arriver dans l'île, puis le 14, deux Beaufighter atterrissent avec à bord le major Jellicoe et des hommes de la RAF pour préparer le terrain. En effet six Spitfire V du N°7 *South African Air Force Squadron* commandé par le *Captain* Kirby doit vent se poser sur la piste en cours de reconstruction. Un détachement de cinquante-cinq hommes du *Special Boat Squadron* major David Suthe-Kos le 14. Puis, le gant du N°7 SAAF ton débarque à bord de trois Dakota. D'autres renforts arrivent comme les 120 paras du 11th *Parachute Battalion* du colonel Thomas.



Le 16 septembre, c'est au tour du contingent le plus important d'arriver: un bataillon du *Durham Light Infantry* du major Brown descend des Dakota. Une compagnie du 9th *Indian Field Company*

complète la garnison qui s'emploie à organiser la défense. Le *Durham Light Infantry* est une unité expérimentée qui a combattu contre les forces vichystes en Syrie puis à Tobrouk. La totalité des forces britanniques est sous le commandement du colonel L.R.F. Kenyon.

La présence des Spitfire de la SAAF est repérée par les Allemands qui ne tardent pas à venir bombarder l'aéroport. Deux Spit sont détruits au sol. Le 27, deux autres Spitfire sont détruits par les ME-109 d'escorte (JG27) alors qu'ils tentaient d'intercepter une formation de quinze JU-88 *Kampfgeschwader.6* qui endommagent la piste. Deux autres pistes d'atterrissage sont construites: à Marmari (Salty Flats) et à Lambia.

Illustration : Insigne du 10° Reggimento Fanteria

Le plan d'invasion de Kos est mis au point le 24 septembre sous le nom de code Unternehmen Eisbär (Ours Polaire). Les forces navales pour le débarquement des troupes sont rassemblées par le *Seekommandanten Attika Capitän zu See* von Studnitz. Il s'agit de deux poseurs de mines : le *Bulgaria* et le *Drache*, cinq *Untersee-Bootjäger*, six *Räumboote* escortant des barges de débarquement MFP (*Marinefährräme*). Cette petite armada est commandée par le *Korvettenkapitan* Dr. Günther Rudolf Wilhelm Brandt, Un Kampfgruppe est mis sur pied par le *General-leutnant* Friedrich-Wilhelm Müller. Il est composé d'unités de *22. Luftlande Infanterie-Division*, venant de Crète:

- II/65. *Panzer Grenadiere-Regiment*
- II/16. *Panzer Grenadiere-Regiment*
- IV/22. *Artillerie-Regiment*.

Un saut de paras du *Brandenburg-Regiment* doit être effectué. Le plan prévoit un premier débarquement à Marmari, un second au sud de l'île, dans la baie de Kamara. L'effet de surprise doit être total et le débarquement est prévu tôt le matin.

Le 3 octobre, l'armada allemande est repérée par un poste d'observation italien de Kalymnos, vers 05h00 du matin. L'artillerie côtière ouvre le feu trop tard. Le II/65 *Pz-Gr. Reg.* a déjà touché le sol près de Marmari afin de s'emparer de l'aéroport de Salty Flats et de couper la route entre Kos et Antimachia. Supportés par les bombardements des stukas, les paras du Brandenburg réussissent à mettre hors d'état de nuire les batteries côtières ou antiaériennes. Ils s'emparent également de l'aéroport d'Antimachia et font leur jonction avec les troupes débarquées dans la baie de Kamara. Une batterie dirigée par des Chemises Noires de la Milmar (Milice Maritime dépendant de la MVSN, dissoute après le 25 juillet 1943), commandée par le *capitano* Camillo Nasca se retourne contre la garnison anglo-italienne, bien que la plupart des servants aient refusé de coopérer avec Nasca.

Sans couverture aérienne, submergée, le *Durham Light Infantry* décroche de ses positions pour se replier sur Cardamena. Les Allemands prennent possession de la ville de Kos, la situation est désespérée, quelques points de résistance subsistent dans les collines.

A 06h05 du matin, le Caire reçoit un message de Kenyon: «Kos intenable, continuons à combattre». En une seule journée, les Allemands sont quasiment les maîtres de l'île.

Quelques soldats britanniques embarquent à bord de caïques pour se diriger vers les côtes turques. 1 388 Anglais et 3 145 Italiens sont capturés alors que tous les officiers du 10° *reggimento fanteria* sont fusillés, 103 en tout dont les corps ont été brûlés.

KALYMNOS



Une vingtaine de marins et 350 soldats forment la garnison de Kalymnos, commandée par le *capitano* Mario Simeone auxquels s'adjoignent 250 Britanniques. Après la chute de Kos, une grande partie de la garnison est évacuée vers la Turquie. Le 7 octobre, les Allemands prennent pied sur l'île.

SYMI

La petite garnison italienne de Symi, composée d'une compagnie de mitrailleurs et quelques éléments de la marine et des Carabinieri, commandée par le *tenente* Occhipinti est renforcée par l'arrivée de 45 hommes du SBS et ensuite par 56 membres du SAS.

Après l'échec d'une tentative d'invasion, le 7 octobre, une nouvelle opération est montée le 2 novembre. 150 Allemands s'emparent de l'île sans rencontrer de résistance car les Anglais et les Italiens l'ont évacuée, laissant une mince garnison.

LEROS: opération Taifun.

Doté d'un port en eaux, Lakki ou Portolago en italien, Leros est une île montagneuse de 53 km², logue de 17 km. Un isthme étroit unit le nord au sud, séparant à l'ouest la baie d'Alinda et à l'est la baie de Gurna. Après la chute de Rhodes, le 11 septembre, Leros devient l'enjeu principal entre les Allemands et les Britanniques. Le *capitano di corvetta* (1) Luigi Mascherpa coordonne la défense de l'île. Fidèle à son sermon au roi Victor-Emmanuel III, il s'apprête à défendre Leros et empêcher les Allemands d'en prendre possession. Il y a environ 8 000 hommes qui sont pour la plupart des marins attachés aux batteries côtières ou antiaériennes. Un millier de fantassins du 10^e *Reggimento fanteria* Regina sont les seules forces pouvant s'opposer à un éventuel débarquement, sous les ordres du *tenente-colonello* Li Volsi.

L'île a été puissamment fortifiée avec cinq batteries côtières construites au sommet des collines mais vulnérables aux attaques aériennes :

- batterie Ciano (4x152/50) au mont Clidi (320 m)
- batterie Ducci (4x152/50) à monte Cazzune
- batterie Lago (4x120/45) au mont Appetici (180 m)

- batterie Farinata (4x120/45) au mont Farinata
- batterie San Giorgio (3x152/50) au mont Scumbarda(334 m).

A ces batteries lourdes, il faut ajouter la DCA ainsi que les 14 batteries PL (Pezzo Leggero, pièce légère) de 76/40. L'ensemble est dirigé *par le capitano di corvetta* Luigi Spigai.

En ce qui concerne la Regia Marina, il y a à cette date:

- 4^a *squadriglia cacciatorpediere* avec un seul navire : l'Euro
- III *Flottiglia MAS*, avec 2 torpilleurs et six vedettes MAS (Cap. Luigi Borghi).
- XXXIX *Flottiglia* avec neuf navires (cap. Carlo Citter)
- neuf unités mineures, sept vapeurs, deux poseurs de mines et trois barges.

Les seuls avions demeurés à Leros sont la dizaine de CANT Z-501 de la 147^a *squadriglia* RM (Ricognizione Marittima).

(1) - Il sera ensuite nommé contre-amiral pour avoir un rang équivalent face à son vis-à-vis britannique.





Vue aérienne de Leros



Cliché de Leros

Le 13 septembre, Mascherpa rejette la demande de reddition proposée par des plénipotentiaires allemands et reçoit une mission anglaise avec un message du général Wilson, chef du *Middle East Command*. Il lui assure son appui et la promesse de maintenir la souveraineté italienne.

Dès le 16 septembre, un contre-torpilleur débarque les premiers contingents de la 234th *Infantry Brigade*, du brigadier-général Francis G. Brittorous (2) d'abord le 2nd *Batallion Royal Irish Fusiliers* (Faughs) du colonel Maurice French, puis:

-4th *Batallion Royal East Kent Regiment* (The Buffs) du lieutenant-colonel Iggulden

-2nd *Batallion Queen's Own Royal West Kent Regiment*

-1st *Batallion King's Own Royal Regiment*.

Un groupe de LRDG (Long Range Desert Group) et de SBS (Special Boat Service) viennent renforcer la garnison.

(2) - Il sera remplacé au cours des combats de Leros par le brigadier-général Robert Tilney

Du 26 septembre au 11 novembre 1943, la Luftwaffe effectue 140 raids dont onze pour les journées du 16, 22 et 26 octobre. Les bombardiers sont des Junkers JU-88 du II/KG 51. Le premier jour, les JU-88 coulent le destroyer HMS *Intrepid* et le destroyer grec *Vassilissa Olga* qui avait transporté les hommes du LRDG du lieutenant-colonel John Richard Easonsmith. Le 1^{er} octobre, c'est le contre-torpilleur italien *Euro* qui est envoyé par le fond. Les villes et villages, le port de Lakki sont rayés de la carte, les batteries sont endommagées. La défense antiaérienne commence à manquer de munitions de pièces de rechange en raison de la fréquence des raids. 150 000 coups ont été tirés. L'opération initiale appelée Leopard était prévue pour le 9 octobre mais le convoi ayant été détruit, une nouvelle opération est mise sur pied avec comme nom de code: Unternehmen Taifun.

Le général Robert Tilney qui a pris la succession de Brittorous décide de confiner les troupes italiennes à un rôle strictement défensif sous la responsabilité d'un officier britannique, ce qui altère les relations entre les nouveaux alliés.



Photo du destroyer grec Vassilissa Olga coulé le 26 septembre par un raid de JU-88

Le débarquement allemand.

Les navires et barges de débarquement sont habilement camouflés et échappent à la surveillance de la RAF. La flottille de débarquement part du port de Kos, de Marmari et de l'île de Kalymnos le 11 novembre, vers 22h00. Elle est considérable:

- la 21. *Unterseebootsjagdflottille* du *Korvettenkapitan* (KKpt) Dr. Günther Rudolf Wilhelm Brandt composée du TA 10 (ex-La Pomone), UJ 2101, UJ 2102, UJ 2104, UJ 2105, UJ 2109, UJ 2110, UJ 2141, UJ 2142, UJ 2143, UJ 2144.
- la 9. *Torpedobootflotille* (KKpt. Riede) avec les TA 15 (ex-Francesco Crispi), TA 14, TA 17 et TA 19
- la 12. *Räumbootflottille* (Kptlt. Mallmann) comprenant 10 à 12 Räumbooten.

Le *Generalleutnant* Müller, le vainqueur de Kos, a préparé avec minutie l'opération *Taifun* et a divisé la force d'invasion en deux groupes qui doivent prendre pied à l'Est et à l'Ouest de Leros:

- Groupe Ost: Kampfgruppe Schädlich (1./*Küstenjäger-Abt.* Brandenburg)
- Kampfgruppe Dörr (III./440. *Infanterie-Regiment*)
- Kampfgruppe von Saldern (II./65. *Inf.-Reg.*, II/22. *Luftwaffe-Jäger-Regiment* et 2./22 *Pioneer Battalion*).
- Groupe West: Kampfgruppe Aschoff (II/16. *Inf.-Reg.*)



Insigne de la 22. Luftlande-Division

Le 12 novembre:

Au petit matin, le convoi est repéré (les sources sont ambiguës) par la vedette MAS 555 ou la ML 456, mais les infrastructures téléphoniques ont été détruites durant les raids et les batteries côtières ouvrent le feu trop tard.

Le West Gruppe, cible des batteries Ducci et San Giorgio, est contraint à faire demi-tour.



Generalleutnant Müller, vainqueur à Kos et à Leros

Dans la baie de Grifo profitant de l'angle mort des batteries, le *Kampfgruppe* von Saldern réussit à mettre pied à terre entre les caps de Pasta di Sopra et Pasta di Sotto. Une partie de son KG tente de débarquer à bord de deux barges, dans la baie de Blefuti mais est repoussé par les tirs de la batterie Ciano du Mont Clidi. Le KG Dörr échoue devant la baie de la Palma alors que les *Küstenjäger* du KG Schädlich abordent la côte au pied du Mont Appetici et avec le soutien des *Stukas* s'emparent de la batterie Lago à 9h30.

En début d'après-midi, partis de l'aéroport d'Athènes-Tatoi à bord de quarante JU-52, les paras du I/2. *Fallschirmjäger-Regiment*, sautent au centre de l'isthme avec une fois n'est pas coutume leurs armes personnelles sur eux. Pris à partie par les *Faugh* et par une compagnie des *Queen's Own Royal West Kent*, les pertes sont sévères: 150 hommes sont mis hors de combat (40% du total), mais l'île se retrouve coupée en deux au niveau de l'isthme.

Leonard Marsland Gandler, reporter de guerre et témoin des combats raconte dans «*Long Road to Leros*» :

«*Il ne me serait jamais venu à l'esprit que les Allemands pussent envoyer des paras. Douze ou quinze JU-52, volent en ligne à une altitude d'environ 300 pieds, au-dessus de l'isthme séparant la baie d'Alinda de celle de Gurna. Alors que j'observai fasciné, quelque chose de blanc apparut sous le fuselage de l'appareil de tête...Le premier homme qui était probablement le chef, toucha le sol avant que les mitrailleurs postés sur le Mont Meraviglia ne fussent remis de l'effet de surprise...*» (3)

(3) - in «*Long Road to Leros*», traduction de l'auteur.

Batteries italiennes détruites

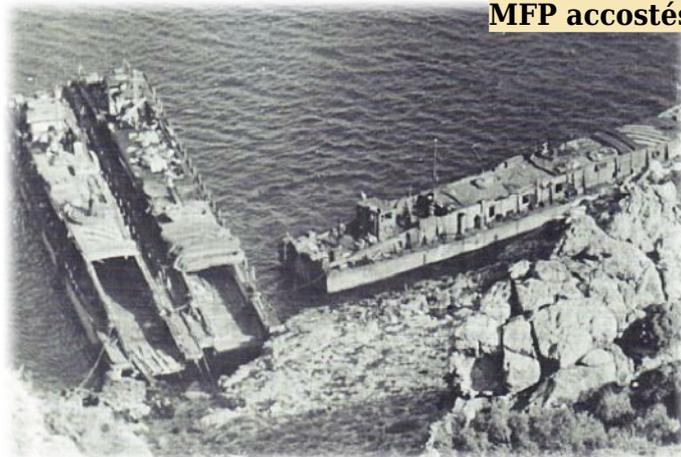


Le KG von Saldern réussit à escalader les pentes abruptes du Mont Clidi où les Britanniques n'ont pas disposé une solide défense car la colline est jugée inaccessible. La batterie Ciano qui domine la baie d'Alinda est prise vers 20h00, les officiers



Batteries italiennes détruites

italiens fusillés. Tilney tient une conférence dans son QG du tunnel du monte Meraviglia pour monter une contre-attaque pour refouler l'ennemi des crêtes de la colline Rachi. L'attaque finalement n'aboutit pas, les unités complètement désorganisées s'égarèrent dans l'obscurité.



A la fin de la première journée de combats, les Allemands ont pris pied et consolidé une tête de pont entre le cap di Pasta di Sotto et la baie de Palma. Les paras sont au mont Appetici et l'île se retrouve coupée en deux. Le sud est entre les mains britanniques du LRDG et des SBS.

La force West qui n'a pas pu débarquer au début de l'invasion a pris pied au nord-est de l'île.

Le 13 novembre: Un nouveau parachutage est effectué par les JU-52: le 15/4 *Jäger-Regiment Brandenburg* et le 1/2. *Fallschirmjäger-Regiment*. Tilney demande des renforts au Caire qui lui envoie deux compagnies du 2 *Royal West Kent* (RWK). Les combats sont intenses tout au long de la journée, les Allemands renforçant leur tête de pont. Le lieutenant-colonel French est chargé de monter une contre-attaque durant la nuit avec trois compagnies des *King's Own Royal Regiment*, mais désorientés, l'opération prend du retard et les assaillants sont finalement repérés et décimés. Le lieutenant-colonel French est tué lors de l'assaut.

Le 14 novembre: Le mont Clidi est repris par les hommes du LRDG qui repoussent les tentatives de reconquête allemandes. Les renforts attendus par Tilney sont débarqués (le RWK en provenance de Samos), pendant ce temps les HMS *Penn*, *Aldenham* et *Blencathra* arrosent la baie d'Alinda et les crêtes de Rachi. Le mont Meraviglia fait l'objet d'une attaque des paras venant des crêtes de Rachi mais est repoussée durant la nuit. Les Allemands sont aux portes de la ville de Lerós.

Le 15 novembre: La situation devient critique, l'île est coupée en deux et n'est plus défendable. Tilney se décide à faire contre-attaquer le RWK, mais harcelés par les *Stukas*, les fantassins sont obligés d'abandonner les pentes du mont Rachi. Le débarquement d'un bataillon du III/1. *Regiment Brandenburg* rend la situation encore plus précaire car les Allemands sont au pied du mont Meraviglia où siège le QG de Tilney, dans un tunnel, au centre de l'île. La ville de Leros et la forteresse de Bronze sont entre leurs mains également.



Müller le vainqueur et Tilney le vaincu

Le 16 novembre: Le mont Meraviglia est toujours sous la pression allemande, le tunnel, QG du général Tilney est évacué, les codes brûlés par les chiffreurs, pour ne pas tomber dans les mains ennemies. Ainsi le message envoyé par Tilney au Caire annonçant qu'il se résigne à arrêter le combat est intercepté, Müller comprend qu'il a partie gagnée. Le chef du LRDG, le lieutenant-colonel John Richard Easonsmith est tué lors des ultimes combats. Un groupe d'une vingtaine d'hommes sous la conduite de l'*Oberleutnant* Max Wandrey surgit dans le tunnel vers 17h00, capturant Tilney et son état-major.

Les Anglais déplorent 400 morts et 3 000 prisonniers, 236 parvenant à s'échapper. Les Italiens quant à eux ont 300 morts et 5 000 prisonniers. Virgilio Spigai refuse d'endosser un uniforme anglais pour se faire rapatrier, il terminera la guerre dans un lager avant de devenir un éminent spécialiste de la marine italienne. Les Allemands selon les diverses sources ont eu entre 300 et 500 morts. 177 prisonniers en main des Anglais sont évacués.

SAMOS

Défendu par les 350 Grecs du Bataillon Sacré commandés par le *Sintagmarhis* Christodoulos Tziganès, 220 Anglais et par les 9 000 hommes de la 6a *divisione fanteria* Cuneo du général Soldarelli, Samos (qui n'appartient pas au Dodécannèse) est le nouvel objectif allemand. Le général Henry Maitland Wilson ordonne que l'île soit entièrement évacuée entre le 18 et le 19 novembre 1943. Les Allemands s'en emparent le 21 novembre, capturant 2 500 Italiens. Les Anglais arrivent en Turquie habillés en civils.

Les autres îles: Lipsos, Patmos, Furmi et Ikaria connaissent le même sort, seul Castellorizo reste entre les mains des Britanniques.

Churchill avait approuvé l'opération *Accolade* en déclarant «Il faut improviser et oser», mais ce sont les Allemands qui appliqueront ce mot d'ordre. Pour la propagande nazie, c'est une grande victoire contre les Britanniques, le *generalleutnant* Müller sera récompensé personnellement par Hitler, mais c'est aussi leur dernière offensive victorieuse (Market Garden est un autre contexte). Pour Churchill, cet échec lui rappelle un autre survenu vingt-sept ans en arrière: le désastre des Dardanelles et de Gallipoli. Le Dodécannèse ne sera libéré qu'en mai 1945 et rattaché à la Grèce en 1947, au traité de Paris. Luigi Mascherpa sera rapatrié en Italie pour y être jugé par le Tribunal Spécial de la RSI en compagnie d'Inigo Campini, ils sont tous les deux condamnés à mort et fusillés à Parme le 24 mai 1944.



Inigo Campini, il paiera cher son échec, fusillé à Parme le 24 mai 1944.



Luigi Mascherpa, il paiera son échec, fusillé pour haute-trahison avec Campini, le 24 mai 1944 à Parme



Les unités de Küstenjäger ont été mises sur pied en 1942 pour mener des opérations de débarquement à bord de Sturmboot (canots d'assaut) en vue de l'opération C3 ou Herkules : l'invasion de Malte. Opérant en Tunisie, en Crimée, un bataillon est formé pour participer à l'opération Achse (en Italie, Konstantin pour les Balkans et la Grèce) et neutraliser l'armée italienne.

SOURCES :

War in the Aegean. Peter C. Smith et Edwin R. Walker. Stackpole Books.

BBC History : Kos la strage dimenticata.

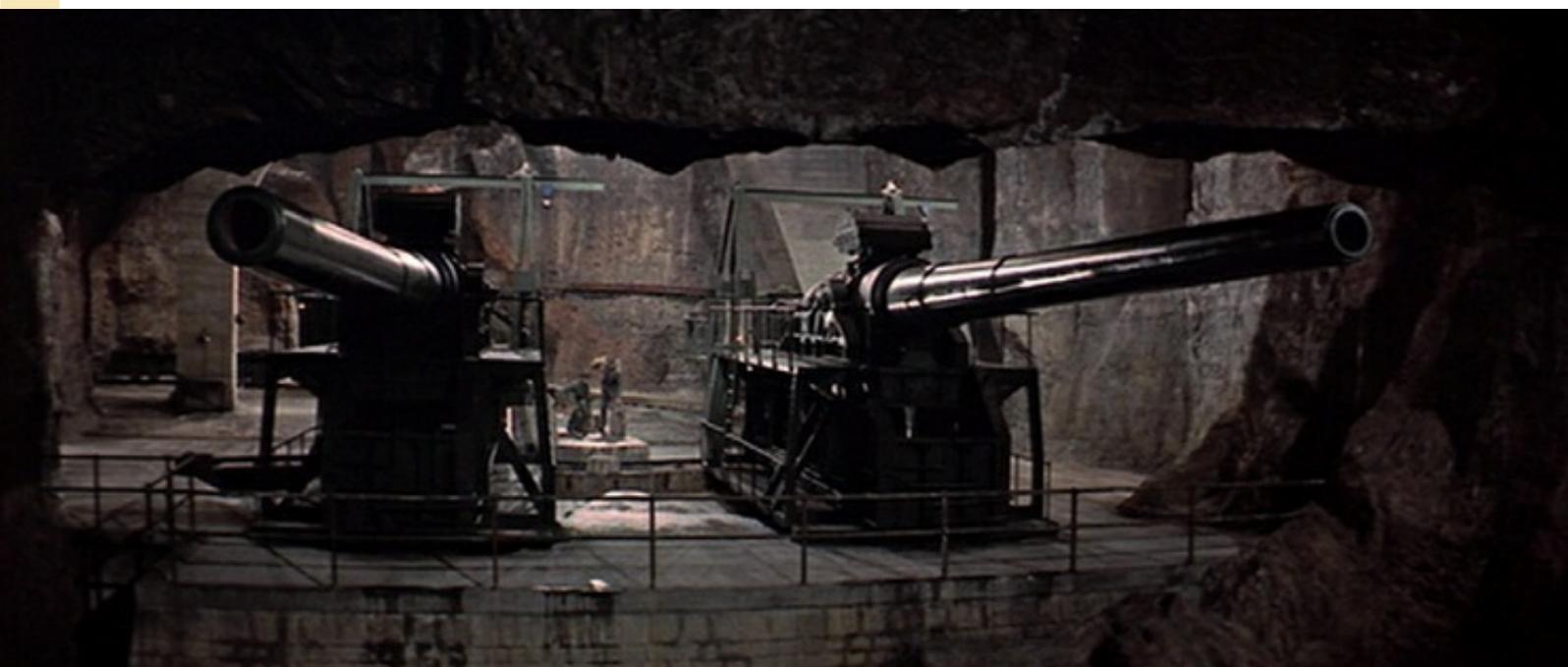
Long road to Leros. Leonard Marshland Gandler.

Ligne de Front n°31 : les Küstenjäger

Champs de Batailles Seconde Guerre Mondiale n°3

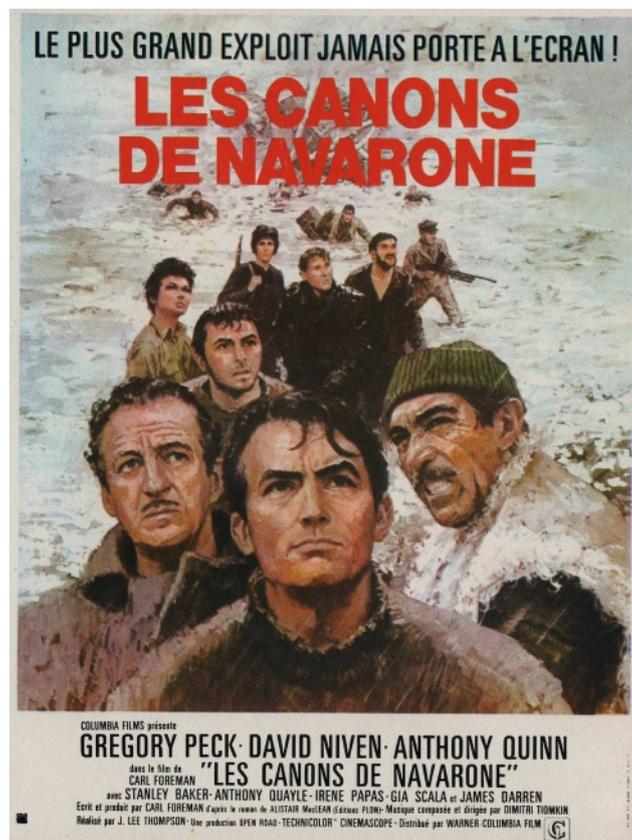
Le cinéma s'invite en Grèce Les canons de Navarone

par Vincent Dupont



A lors que la constitution de ce dossier avançait à grands pas, notre équipe s'est demandé si le 7^e art s'était penché sur la Grèce dans la Seconde Guerre mondiale. Ce à quoi une voix collégiale répondit : *Les Canons de Navarone* bien sûr ! Car il faut être lucide celui qui dira que *Capitaine Corelli* est un chef d'oeuvre, avec la piètre interprétation que Nicolas Cage et Penelope Cruz y livrèrent a des lacunes en cinéma. Et oui les *Canons de Navarone* sont incontournables. Ce film, inspiré d'un roman de l'écrivain écossais Alistair MacLean, sortit en France le 8 septembre 1961 et fut nommé 7 fois la même année aux Oscars donc celui du meilleur film. Le film remporte néanmoins le Golden Globe Award du meilleur film dans les catégories film dramatique et meilleure musique l'année suivante. Le pitch ? La plupart de nos lecteurs, nous l'espérons, le connaissent déjà. Mais si, souvenez-vous :

La Grèce et les îles de la mer Egée ont vu naître des mythes et des légendes évoquant le souvenir de guerres et d'aventures anciennes. Ces pierres qui furent glorieuses, ces temples aujourd'hui en ruines, sont les témoins d'une civilisation qui naquit et mourut sous ce ciel. Une civilisation qui honora longtemps les héros et les demi-dieux, sur cette mer et dans ces îles. Cependant bien que le décor soit resté le même, la légende que nous rapportons ici est de notre époque et ses héros ne sont pas des demi-dieux mais des hommes ordinaires. En 1943, nous dit cette histoire, 2 000 soldats britanniques se trouvaient bloqués sur la petite île de Keros, exténués, désespérés, il leur restait exactement une semaine à vivre, car à Berlin le commandement suprême de l'Axe projetait une démonstration de force dans la mer Egée pour déterminer la Turquie, neutre, à entrer en guerre à ses côtés. Le lieu choisi pour cette démonstration était l'île de Keros. D'importance stratégique minime, mais située à quelques kilomètres seulement de la côte turque. La fleur de la machine de guerre allemande, parfaitement reposée et préparée, devait porter le coup mortel. Les hommes de Keros étaient condamnés, à moins qu'on ne pu les évacuer avant l'attaque éclair. Mais le seul accès de Keros était gardé par deux canons géants, d'un modèle nouveau, commandés par radars et installés dans l'île voisine de Navarone. Ils étaient trop puissants et trop précis pour qu'aucun navire allié présent en mer Egée put les défier. Les services de renseignement alliés n'eurent connaissance du projet d'attaque qu'une semaine à l'avance. Ce qui se passa dans les six jours qui suivirent allait devenir la légende de Navarone...



Synopsis

Nous sommes donc en 1943, et les forces de l'Axe tiennent la mer Egée rendant impossible l'évacuation de deux mille soldats britanniques de l'île de Keros. Même si rien ne dit pourquoi ces soldats étaient stationnés sur cette île, le narrateur nous précise le contexte diplomatique tendu qui règne alors et le risque que la Turquie entre en guerre du côté de l'Axe, si l'opération prévue contre Keros par les Allemands réussit. Seulement l'unique passage pour accéder à Keros, qui se trouve être le détroit de Navarone, est placé sous le feu de deux gigantesques canons installés sur l'île du même nom, dans la ville du même nom. Après de multiples tentatives par les airs il s'avère que la seule solution des Alliés pour détruire ces canons qui bloquent le passage vers Keros est l'envoi d'un commando de choc pour les neutrali-



de l'explosif, le colonel Andrea Stavros, militaire grec faisant de la résistance en Crète, "Butcher" Brown, surnommé le boucher de Barcelone pour avoir un peu trop joué du couteau durant la guerre civile espagnole, Spyro Pappadimos, un jeune grec parti aux Etats-Unis avant guerre pour ses études qui en revient avec une expérience de tueur et enfin le major Roy Franklin, un officier spécialisé dans les opérations commandos et qui est à la tête de ce petit groupe.

Au prix de grandes difficultés pour parvenir jusqu'à l'île, et soutenus par des résistants grecs de la ville de Mandrakos, ils réussissent leur mission, détruisant les deux canons, ce qui permet au convoi de la Royal Navy de secourir les 2 000 soldats sur le point d'être capturés par les Allemands. L'île et le détroit de Navarone n'existent pas en réalité, ne perdez pas de temps à les chercher sur une carte. Toutefois le film semble pourtant s'inspirer de la terrible bataille du Dodécanèse qui secoua l'île de Leros en 1943 lorsque les Allemands tentèrent de la reprendre aux Italiens (qui venaient de changer de camp), aux Britanniques et aux Grecs comme vous avez pu le voir dans l'article d'Alexandre Sanguedolce. L'île de Leros fut très durement bombardée pendant plus d'un mois et demi, du 26 septembre au 16 novembre, date à laquelle elle tomba finalement aux mains de l'ennemi. Hommage certain dans la similitude des noms, voilà pourquoi l'île de cette fiction où les Britanniques sont sur le point d'être annihilés est nommée « Keros ».

De gauche à droite : Irene Papas, James Darren, Anthony Quayle, David Niven, Gregory Peck, Anthony Quinn, Stanley Baker et Gia Scala

Un casting de légende

Le casting est impressionnant pour cette production internationale : Gregory Peck interprète le capitaine Keith Mallory. Déjà connu du grand public en particulier grâce aux *Vacances romaines* qu'il passe aux côtés d'Audrey Hepburn en 1953, cet habitué des A. Hitchcock, H. King et autre Nunnally Johnson est alors un acteur au faite de sa carrière, que l'on a l'habitude de voir dans des rôles d'homme dur comme dans *Moby Dick* en 1956 mais souvent au cœur tendre dans des films comme *Un Homme de Fer* (1949) ou encore *Capitaine sans peur* (1951). C'est une des têtes d'affiche du film et il convient parfaitement au rôle que l'on attend de lui. David Niven, qui interprète le caporal Miller, est celui qui est et restera pour le public francophone *le Cerveau* de Gérard Oury.

En effet il fut l'archétype du gentleman britannique et pour cause ! Sorti de Sandhurst, son chemin bifurque dès les années 1930 vers le cinéma où sa carrière décolle quelque peu comme aux côtés d'Errol Flynn dans *la Charge de la brigade légère* de Michael Curtiz en 1936 ou encore *Raffles, gentlemen cambrioleur* de Sam Wood en 1939 mais la guerre l'oblige à servir dans les rangs de l'armée de sa Majesté et il ne peut reprendre sa carrière avec des rôles importants qu'à partir de 1946 où les tournages s'enchaînent et participent à sa célébrité. Il devient un des acteurs majeurs du film par son rôle de sous-officier réfractaire à tout avancement par peur des responsabilités, mais diablement doué avec les explosifs. On ne présente plus l'immense acteur que fut Anthony Quinn qui interprète le colonel Andrea Stavros. Habitué des films d'aventures dès les années 1930, si au début ses participations sont purement alimentaires, il connaît des rôles de plus en plus conséquent (et où il n'incarne pas forcément un latino ou un indien) à partir des années 1950. Alors que la production des *Canons de Navarone* commence il est alors dans une période où pendant dix ans il s'est fait sa place dans le cinéma international, ne dépendant d'aucun studio de cinéma. Abonné aux seconds rôles de méchants, de personnages durs, le plus souvent de militaires rigides, Stanley Baker, qui interprète Brown, est un personnage incontournable du paysage cinématographique britannique des années 1950-1970. On le connaît notamment par ses rôles marquants en 1953 dans les *Bérets rouges*, *Les Chevaliers de la Table Ronde* (1954) ou encore dans *Hélène de Troie* (1955) et *Alexandre le Grand* (1956). L'écart est grand avec James Daren dont on peut se demander : mais que fait donc un chanteur pop dans un film de guerre ? C'est la surprise de ce film en vérité. Ayant commencé à poser sa voix dans les séries TV au milieu des années 1950, c'est à lui que Carl Foreman fait appel pour le rôle de Spyro Papadimos. Venons-en à Anthony Quayle, le major Roy Franklin.

Cet homme est un acteur à part. Aussi présent dans les seconds rôles que dans les grands rôles, on le retrouve dans la plupart des grandes fresques historiques de production britannique. Ayant commencé la comédie avant la Seconde Guerre mondiale, le conflit, et la providence le conduisent, comme dirait Saint-Just, vers des voies auquel il n'aurait sans doute pas pensé puisqu'il se retrouve officier de renseignement chargé de préparer des opérations de guérilla dans le Northumberland contre les forces allemandes dans le cas où ces dernières parviendraient à débarquer en Grande-Bretagne. Il convient de s'attarder un peu sur la guerre d'Anthony Quayle, personnage trop méconnu du cinéma. Conseiller militaire auprès du gouverneur de Malte en 1942, il rejoint en 1943 le commandement du SOE pour la région de l'Europe Centrale et participe aux opérations d'infiltration d'agents en Yougoslavie pour aider les partisans de Tito ainsi qu'en Albanie. Rapatrié en avril 1944 et hospitalisé à Bari en Italie, avec la dysenterie, la jaunisse et le paludisme, il reçoit la visite de David Smiley qui écrira plus tard dans *Albanian Assignment* que les scènes où Anthony Quayle agonise sur sa civière dans *les Canons de Navarone* lui rappelaient cette période de la guerre où il le vit au plus mal sur son lit d'hôpital. Ce n'était donc pas un rôle de composition pour lui qui avait déjà connu ça. Après sa convalescence il est affecté à Gibraltar jusqu'à la fin de la guerre. Commandant à titre temporaire, il reçoit une citation (*Mentioned in Despatch*) le 23 mai 1946 dans le cadre des opérations spéciales dans le bassin méditerranéen. On peut retrouver ses souvenirs de guerre qu'il a publié dans deux romans : *Eight hours from England* (1945) et *On Such a Night* (1947), ainsi que dans un recueil de souvenirs sur l'Albanie et les Balkans, *A Time to Speak* (1990). Sa carrière reprend quelques années plus tard et on peut le voir notamment dans *la Bataille du Rio de la Plata* (1956) où son expérience de combattant mais aussi d'officier transparait dès lors dans chacun de ses rôles, jusqu'à Navarone. Il faut ajouter à ce casting Irène Papas qui joue Maria Pappadimos, sœur de Spyro et résistante sur l'île ainsi que Gia Scala qui joue Anna, qui mêle l'activité de résistante à celle d'agent double. Les conseillers techniques ne sont également pas des seconds couteaux, car on compte quand même parmi eux le lieutenant général Fritz Bayerlein.

Anthony Quinn était un grand professionnel, il était capable de jouer une même scène de 100 manières différentes et le réalisateur lui demandait souvent de rejouer une scène de manière différente. C'est ainsi qu'il du jouer de plusieurs manière son simulacre de maladie à la Kommandantur. Le professionnalisme de Quinn allait jusque dans le plus petit détail. En effet il n'a échappé à personne que le colonel Andrea Stavros porte un maillot rouge durant tout le film, en particulier visible de manière très vive à l'écran à la fin du film. Cette continuité a une explication. En effet le père d'Anthony Quinn était cameraman, aussi il faisait attention à toujours être dans la continuité : voilà pourquoi pour être raccord tout au long du film il porte une chemise rouge car c'est un surcot rouge que porte son rôle de faux pêcheur au début. Mais faisait aussi attention à la lumière et au temps, il savait que pour que la couleur soit rendue identique du début à la fin il devait porter un maillot de plus en plus rouge (surtout à la fin du film où la lumière est faible) il ne faut donc pas s'étonner qu'à la fin le rouge vif de son maillot saute à l'écran : il faut y voir le souci du détail d'un acteur méticuleux.

Des échecs et des plateaux

Le film a été tourné dans l'île de Rhodes, principalement dans la petite ville de Lindos, connue des touristes pour son acropole, un ancien temple de la Grèce antique édifié sur l'une des hauteurs qui dominant la ville, ceinte d'une muraille. C'est ce lieu qui sert de décor dans la majeure partie du film, avec quelques rues et le port de la ville de Rhodes, capitale de l'île, notamment pour les prises de vue du port fictif de Castelrosso. La genèse de ce film ne se fit cependant pas sans difficultés puisqu'il fallait plusieurs réalisateurs avant de trouver le bon : J. Lee Thompson.

Ce dernier ne rejoignit le plateau de tournage que quelques jours avant qu'il ne commence, aussi il dut lire le scénario en 4 ou 5 jours et devait régulièrement sortir des petits papiers de sa poche pour se rappeler de ce qu'il devait se passer. Du côté des acteurs on pouvait observer deux clans au début du tournage. En effet Gregory Peck, David Niven et Anthony Quayle, de la « vieille école » et déjà amis, restaient toujours entre eux. De son côté il faut dire qu'Anthony Quinn commençait à agacer ses camarades à toujours porter son maillot rouge que l'on voit perpétuellement dans le film (et il y a une raison à ça !), il passait donc son temps avec Stanley Baker avec qui il s'entendait bien. Entre ces deux clans un jeune gamin était comme une balle de tennis renvoyée d'un camp à l'autre : James Darren, qui n'était cependant pas seul puisqu'il avait profité du déplacement à Rhodes pour célébrer sa lune de miel.



Les canons de Shepperton



Les parties d'échec de Lindos/Mandrakos. A part J. Lee Thompson qui lit son journal, tout le casting est concentré sur son jeu... d'échec

Au début de ce tournage une grande amitié commune ne régnait donc pas sur les plateaux. Fort heureusement Anthony Quinn développa un certain talent de médiateur en rassemblant toute l'équipe autour d'un jeu : les échecs. En effet Anthony Quinn et Gregory Peck avaient d'abord commencé à jouer aux échecs ensemble et firent progressivement des émules. Petit à petit David Niven, James Darren, Stanley Baker et Anthony Quayle s'y mirent. C'était cependant Anthony Quinn qui gagnait le plus souvent, ayant une grande connaissance du jeu. Ceci dit Gregory Peck était aussi un compétiteur acharné qui s'améliorait au fur et à mesure du tournage. A chaque fois que les décors et les lumières s'installaient pour le tournage d'une scène, les acteurs jouaient aux échecs et ils ont passé une bonne partie du film à y jouer. Le plateau ressemblait perpétuellement à un tournoi d'échec, où qu'il soit installé, y compris en décors extérieurs. On peut dire que, et le réalisateur J. Lee Thompson l'a reconnu, Anthony Quinn et ses parties d'échecs ont beaucoup fait sur le plan humain pour le rapprochement et la bonne cohésion entre les acteurs qui apprirent à s'entendre entre eux, grâce à ce jeu. Toutefois le fait qu'Anthony Quinn reste invaincu posait une sorte de défi aux autres acteurs, jusqu'au jour où l'équipe de tournage apprit la venue imminente de Jamie Niven, le fils de David Niven, qui était un très bon joueur d'échecs. Une fois arrivé, il battit Gregory Peck, James Darren & J.Lee Thompson. Tout le monde attendait la rencontre au sommet entre un gamin de quatorze ans et le grand Anthony Quinn. Tournant alors en extérieurs, les acteurs faisaient des allers-retours entre le jeu et la scène pour suivre l'évolution de la partie et Jamie Niven vint à bout d'Anthony Quinn pour la plus grande joie de tous les compétiteurs.



Les échecs selon Tony Quinn

Un tournage éprouvant

Le tournage des *Canons de Navarone* fut particulièrement éprouvant, en particulier à Londres où deux plateaux remplis d'eau pour la scène du bateau et des bacs avaient été installés dans les studios de Shepperton. Des lances à incendie déversaient notamment de l'eau pour la scène de tempête tandis que le bateau en lui-même était monté sur un système hydraulique de tangage. Il y avait toutefois des plongeurs pour ceux qui allaient se noyer car le risque était omniprésent. Et en effet Gregory Peck passa d'ailleurs par-dessus bord et se coupa légèrement à la tête en passant sous la coque et ce ne fut pas le seul à se faire des frayeurs lors de la scène de la tempête. David Niven resta lui bloqué dans la cale et sur le point de se noyer puisque sa veste était prise dans la machinerie présente à l'intérieur du navire. Anthony Quinn dut déchirer la veste de Niven pour le faire sortir de l'eau. L'eau arrivait toujours sans prévenir, beaucoup d'eau selon les acteurs, et il était courant que chaque vague qui représentait en moyenne 10 tonnes d'eau emporte les acteurs par-dessus bord. Anthony Quinn rapporte ainsi avoir vu David Niven le saluer avec son flegme tout britannique, tout en se tenant à un baril puisqu'une vague l'emportait. Toutefois une autre partie du film est tournée,



Stanley Baker et Anthony Quinn aux échecs

nous l'avons vu, à Rhodes. Pour se rendre à Lindos notamment, il n'était pas rare de voir sur les chemins de montagne des acteurs comme Stanley Baker ou David Niven cheminer à dos d'âne jusqu'au lieu de tournage. Par ailleurs, du point de vue des moyens mis en place pour la réalisation du film, le producteur Carl Foreman avait obtenu du gouvernement grec 12 destroyers et une armée de 1 000 hommes, des canons, des mortiers et des tanks pour le tournage. Il ne faut donc pas s'étonner de la présence de chars et d'automitralleuses américaines dans ce film, c'est normal ! Du reste les inconditionnels du cinéma de guerre en sont coutumiers.

On le voit, comme tous les tournages, celui des *Canons de Navarone* connut des difficultés de mise en œuvre, des oppositions entre acteurs qui seront vite résolues, mais de manière générale J. Lee Thompson nous livre un classique du genre qui reste indémodable et que l'on ne manque jamais, encore aujourd'hui, de voir un jour férié de mai sur les chaînes françaises.

Sources :

- Bonus du DVD *Les canons de Navarone*, Edition Collector, Columbia Tristar, 2000.
- www.wikipedia.fr



Constitution d'une maquette de Fairey-Battle

par Frédéric Bailloeuil



Le bombardier léger Fairey Battle, conçu à partir de 1933 remplaçait les biplans Hawker Hart. Doté de caractéristiques très modernes pour l'époque il vola pour la première fois le 10 mars 1936; mais de nombreuses modifications accrurent son poids et de ce fait firent s'effondrer ses performances. Au total 2 185 appareils furent construits jusqu'à octobre 1940.

En septembre 1939, le Royaume-Uni alignait un millier d'appareils; et le 20 septembre 1939 c'est un Fairey Battle qui obtint la première victoire britannique de la guerre contre un Messerschmitt 109. Les combats de mai-juin 1940 furent catastrophiques pour le Fairey Battle, dépassé tant en puissance de feu qu'en vitesse. Par exemple, il était 160 km/h plus lent qu'un Me 109, et les pertes furent très importantes. Signalons l'attaque, que l'on peut qualifier de « suicidaire », le 11 mai 1940, de ponts sur la Meuse et le canal Albert près de Maastricht. La RAF emploiera les survivants dans des missions d'entraînement et pour le remorquage de cibles. Les 12 Fairey Battle grecs, immatriculés à partir de B274, participent aux combats contre les Allemands et les Italiens entre fin mars et mi avril et sont détruits sur les aéroports de Tanagra et de Tatoi, au nord d'Athènes.

Principaux utilisateurs outre le Royaume-Uni: Australie 364 appareils; Belgique 18, construits sous licence à Gosselies; Canada 739; Grèce 12; Afrique du Sud 340; Turquie 30 (auparavant destinés à la Pologne).

Caractéristiques techniques

Longueur : 12,84 m

Envergure : 16,45 m

Hauteur : 4,72 m

Vitesse maximale : 387 km/h

Vitesse de croisière : 329 km/h

Plafond : 7 160 m

Autonomie : 1 282 km

Motorisation : Un moteur Rolls-Royce Merlin I-II-III ou V de 1 030 cv

Equipage : 3, un pilote, un mitrailleur et un bombardier

Armement : une mitrailleuse 303 (7,7 mm) Browning dans l'aile droite

une mitrailleuse 303 (7,7 mm) Vickers en position arrière

454 kg de bombes

Le montage

Pour qui veut monter un appareil britannique, c'est souvent auprès de la firme Airfix qu'il faut s'adresser. Le quasi doyen de la maquette nous gratifie d'un superbe boxart montrant, une fois n'est pas coutume, un avion aux couleurs grecques, décoration choisie pour illustrer notre Histomag. A l'ouverture de la boîte, nous trouvons 77 pièces emballées dans un sachet, une notice de montage illustrée d'un plan de décoration quatre vue en couleurs, et une planche de décalcomanies correctement imprimées mais très mates et fines, par conséquent très fragiles, n'autorisant aucune fausse manoeuvre. On s'aperçoit immédiatement du grand âge du modèle, sorti il y a une quarantaine d'années. La gravure est en relief, avec des rangées de petits picots censés représenter les rivets, un poste de pilotage minimaliste, et surtout des formes et dimensions erronées. En effet, il manque 4 mm sur le nez, la dérive est fautive et les ailes trop étroites! N'ayant pas l'intention de me lancer dans de complexes opérations de chirurgie ni d'acheter les pièces idoines en résine, j'en resterai à un montage « out of the box » ou OOTB, c'est à dire en direct de la boîte, ou presque. Point positif quand même, le plastique gris habituel chez Airfix est agréable à travailler.

Tout kit d'avion débute par l'assemblage et la peinture du poste de pilotage, qui se compose de sièges, cloison avant, support du tableau de bord et manche à balai... et c'est tout! Cette absence de détails est flagrante dans le poste du mitrailleur arrière, pourtant bien visible depuis l'extérieur ou par la verrière. Heureusement Airfix nous fournit de quoi peupler ce cockpit avec deux pilotes, basiques mais qui cacheront utilement la misère. Au sujet des figurines, la plupart des marques d'aujourd'hui n'en proposent plus, et c'est bien dommage. L'intérieur est peint en vert jaune, référencé chez Humbrol, marque britannique oblige!

Le montage se poursuit avec le collage des deux demi fuselages, en veillant à bien faire disparaître le joint de collage (et par la même occasion la gravure en relief...). La mise en croix, ou collage des ailes, n'appelle pas de commentaires particuliers, à part que les volets peuvent être rendus mobiles. Vient ensuite, phase 9, le collage de la verrière. Celle ci accuse son âge car trop épaisse, elle mesure bien un millimètre ce qui fait 7,2 cm dans la réalité... il est possible de la surmouler dans du rhodoid, mais j'ai préféré m'abstenir, fidèle à mon OOTB. Auparavant je l'ai plongée dans un bain de liquide employé pour faire briller les sols, le KLIR. Ce produit « miracle » rend les pièces transparentes d'une grande limpidité, ce qui permet de pallier un peu à leur épaisseur. Un fin fil de cuivre a été inséré devant le cockpit afin de représenter l'alidade permettant au pilote de se caler sur ses cibles au moment de les bombarder. Les étapes 10 à 14 s'attachent au montage du train d'atterrissage, complexe et très fragile. Les pare-boue, pièces 39 et 47, mériteraient un sérieux affinage par ponçage. A la phase 15, Airfix a curieusement numéroté individuellement les pièces constituant les bombes, soit douze numéros pour des pièces identiques alors que trois références auraient suffi, les deux demi-bombes et les ailettes. Les dits projectiles se collent dans les logements prévus à cet effet, phase 16; mais il faut absolument affiner les trappes de la soute à bombes, celles ci s'avérant bien trop épaisses. Ce que j'ai fait, mais on peut également les refaire en carte plastique.

Vient le moment de la décoration de notre oiseau. Airfix nous propose deux options, toutes sur base de camouflage classique de la RAF, à savoir surfaces supérieures ou extradors et fuselage en dark earth et dark green, et surfaces inférieures ou intrados en noir. La première, celle que j'ai choisie représente un appareil grec du 33^e Mira Squadron en octobre 1940; et la seconde un britannique du n°63 Squadron basé à Benson, dans l'Oxfordshire en novembre 1939. La mise en peinture n'appelle pas de commentaires particuliers à part la séance toujours fastidieuse de masquage et de retouches. Les décals, ainsi que je l'avais mentionné, sont très fragiles et trop mates. Et j'ai malheureusement oublié de les sceller entre deux couches de vernis brillant afin de faire disparaître le film qui les entoure... Tant pis!

Dernière étape, tendre un fil de pêche en nylon très fin pour représenter le fil d'antenne. Le montage une fois terminé, ce Fairey Battle ira rejoindre ses petits camarades dans la vitrine.

Sources :

Toute l'aviation, vol 8, pp2210-2211. Atlas. 1993

www.raf.md.uk/history/faireybattle.cfm

www.en.wikipedia.org/wiki/Fairey_Battle

Le char B1 bis « Bourrasque »

par Nicolas Moreau



Le Bourrasque peu avant la guerre

« **S**i nous disposons chacun de 3 000 chars, nous les Français, nous disposerons 3 chars dans 1 000 unités, alors que les Allemands mettront, eux, 1 000 chars dans 3 unités. »

C'est ainsi que le général Delestraint a comparé les stratégies d'utilisation des chars chez les Français et chez les Allemands. Cependant, même si mal utilisés, les équipages de chars de combat français se sont battus avec courage, face à l'avancée fulgurante des Panzers allemands en 1940.

D'abord affecté au 508^e RCC, le Bourrasque est livré à la première compagnie du 15^e BCC en septembre 1940.

Il est engagé dans les combats dès mai 1940, à Moncornet, non loin de Sedan.

Le 16 mai, plusieurs chars du 15^e BCC ont subi de sévères avaries, notamment le Tempête, le Martinique, l'Aquitaine et le Toulon.

Tous se regroupent alors autour d'un char du secteur encore en état de fonctionnement, le Bourrasque.

Peu de temps après, les équipages décident de saborder le Martinique et l'Aquitaine pour ne pas les laisser à l'ennemi.

Le Bourrasque prend alors à son bord, le lieutenant Vaucheret et le sergent Courberan, chef de char et pilote du 207 Martinique.

Le 17 mai au matin, un camion allemand rempli de fantassins passe à l'attaque. Ce camion est détruit par un coup de 47 du Bourrasque.

Après cet accrochage, le Bourrasque est à cours d'essence. Les équipages décident de transvaser le reste d'essence des autres chars dans le Bourrasque et de se replier à la recherche de ravitaillement vers le sud.

Après avoir passé la ville de Pargny sans encombre, le Bourrasque tombe nez à nez avec une brigade blindée allemande Nedwig. Le Bourrasque sème le désordre dans les colonnes mais le bataillon du PZ RGT A réagit vite et attaque le Bourrasque à coups de canons qui touchent le Bourrasque mais n'ont pas raison de lui.

Mais, à 11h15, le Bourrasque n'a plus de munitions et est obligé de se rendre. Tout l'équipage est extrait du char.

La reddition du Bourrasque est aujourd'hui célèbre car elle est visible dans beaucoup de documentaires.

Nous vous en présentons aujourd'hui quelques photos exceptionnelles tirées du film fait par un soldat allemand lors de la reddition du Bourrasque.



Insigne du 15e BCC

Vues des Allemands montés sur le char pour extraire l'équipage.



Le caporal Gentner, aide-pilote du Bourrasque lors de son extraction. Il a été blessé par un éclat d'obus à la mâchoire.



Le lieutenant Vaucheret, chef de char du Martinique.



L'équipage au complet, debout à droite, le caporal Gentner, à ses côtés, debout, le lieutenant Vaucheret, avec son étui de Ruby ouvert. Assis au centre, on trouve le chef de char du Bourrasque, le lieutenant Sauret.



Sur cette photo, il s'agit soit du sergent Seguin, soit du sergent Courberand. Il est habillé avec une combinaison d'achat privé et porte bizarrement un Adrian 26 de l'infanterie.



Après sa capture, le caporal Gentner a été soigné par les services de santé allemands.



Photo bien connue, ce gros plan du caporal Gentner. On peut voir sa blessure, un éclat lui a brisé la mâchoire et a perforé sa joue.



Le sergent Seguin, ou le sergent Courberand, pour une raison inconnue, il porte son Adrian 26 à l'envers.



Pour finir, le caporal Gentner dans le véhicule allemand.

La Pervitine *par Xavier Riaud*

*Docteur en Chirurgie Dentaire, en Epistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques,
Lauréat de l'Académie Nationale de Chirurgie Dentaire,
Chercheur au Centre François Viète d'Histoire des Sciences et des Techniques (EA - 1161),
Directeur de Collection aux Editions L'Harmattan.*



Au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'armée allemande envahit l'Europe à une vitesse extraordinaire. Pour soutenir et aider les soldats nazis dans leur effort considérable, leurs médecins leur délivraient des comprimés de Pervitin qui devaient leur permettre de conserver leur tonus énergétique. Aujourd'hui, ce médicament porte le nom de métamphétamine (Robson, 2013).

La méthamphétamine a été synthétisée pour la première fois au Japon en 1893 par le chimiste Nagai Nagayoshi, puis sous forme cristalline en 1919 par le chimiste Akira Ogata. La forme HCl a été synthétisée, brevetée en 1937 et commercialisée dès 1938 par la société pharmaceutique allemande Temmler Werke GmbH sous la marque Pervitin. Ce dérivé de méthédrine a été distribué dans la Wehrmacht à très grande échelle et à tous les niveaux des unités combattantes jusque dans les ministères. La méthédrine a permis aux troupes allemandes de ne prendre aucun repos pendant les onze jours de la campagne des Balkans, en mai 1941.

Mais, il faut savoir que la benzédrine — à l'époque, forme non commerciale de l'amphétamine proprement dite — a largement été aussi utilisée sur les soldats alliés. La benzédrine a joué un rôle important dans la bataille d'Angleterre, en permettant aux aviateurs anglais de compenser leur infériorité numérique. Les pilotes des bombardiers américains en absorbaient fréquemment et les troupes américaines débarquées en Normandie, en 1944, en ont fait une large consommation. Les usines d'armement japonaises en distribuaient à leurs ouvriers (Hautefeuille & Véléa, 2002).

Le journal allemand *Der Spiegel*, qui s'appuie sur des lettres de Heinrich Böll, cet écrivain allemand, prix Nobel de littérature en 1972, qui était au front pendant le conflit. « *Il écrivait régulièrement à sa famille, en évoquant ces "pilules miracles" grâce auxquelles les soldats gardaient le moral. Le 9 novembre 1939, alors que Böll est stationné en Pologne, il écrit à ses parents:*

"C'est dur ici, et j'espère que vous comprendrez si je ne peux vous écrire qu'une fois tous les deux ou quatre jours dans les temps à venir. Aujourd'hui, je vous écris surtout pour vous demander du Pervitin (...). Je vous embrasse, Hein."

Comme de nombreux soldats et pilotes allemands, le jeune auteur est rapidement devenu accro au Pervitin (Robson, 2013). » « Dans une lettre envoyée en mai 1940, le jeune soldat Böll explique à ses parents qu'il est devenu "froid", "sans réaction". Il explique qu'une seule pilule de Pervitin était aussi efficace que des litres de café pour rester en alerte. Encore mieux : le médicament semblait faire disparaître tous ses soucis et, pour quelques heures au moins, il était heureux (Robson, 2013). »



Défilé des troupes allemandes à Paris en 1940.



Heinrich Böll (1917-1985).

Au total plus de 200 millions de comprimés ont été distribués à la Wehrmacht et à la Luftwaffe entre 1939 et 1945. Les soldats allemands la surnommaient "Panzerschokolade", ce qui signifie "réservoir de chocolat". Hitler, lui-même, s'en administrait par voie intraveineuse. Si ce produit a dopé les nazis, ses effets secondaires sont particulièrement graves : vertiges, sueurs, dépression et hallucinations. Certains soldats sont morts d'insuffisance cardiaque, d'autres se sont tués pendant des phases psychotiques. Au vu des symptômes découlant de la consommation de cette substance, des médecins se sont opposés très vite à sa distribution systématique aux soldats de l'armée allemande. Leonardo Conti, chef de la santé du Troisième Reich, en fait partie (Robson, 2013).

« En janvier 1942, un groupe de 500 soldats se trouve pris dans la nasse soviétique. Il fait froid. Les températures descendent en dessous de 30 degrés. Le médecin de cette unité écrit alors :

« J'ai décidé de leur donner du Pervitin quand ils ont commencé à s'allonger dans la neige, voulant mourir. Après une demi-heure, les hommes ont commencé à montrer spontanément qu'ils se sentaient mieux. Ils ont recommencé à marcher de façon ordonnée, leurs esprits étaient meilleurs, et ils étaient plus vigilants" (Robson, 2013). »

« La Blitzkrieg a été alimentée par cette drogue », a déclaré un pharmacologue. « L'idée était de transformer de simples soldats, marins et aviateurs, en pantins capables de performances surhumaines. » Otto Ranke, médecin militaire et directeur de l'Institut de physiologie générale et de la défense à l'Académie de médecine militaire de Berlin, a eu la responsabilité du régime à base de Pervitin. Il a constaté notamment que le médicament donnait à leurs utilisateurs une confiance en soi et une conscience de soi exacerbées (Robson, 2013).



Leonardo Conti (1900-1945).

D'après des recherches menées par l'Association allemande des médecins, les scientifiques nazis se seraient vivement préoccupés de médicaments qui sont depuis devenus des drogues bien connues aujourd'hui de l'imagerie populaire. L'une d'entre elles, en cours d'expérimentation, baptisée D-IX et composée principalement de cocaïne, a été mise au point pour que les soldats soient encore plus performants (Robson, 2013). Elle a été testée sur les détenus du camp de concentration de Sachsenhausen. Les médecins nazis espéraient produire en masse cette substance hautement toxique et la distribuer aux troupes en 1944, mais la guerre s'est achevée avant que ce projet ne se concrétise. Ces mêmes médecins allemands ont aussi fait des expériences avec le LSD hallucinogène, dans le but final de contrôler l'esprit. « *Les scientifiques nazis pensaient qu'il pourrait être utilisé pour améliorer la mémoire, contrôler le comportement et aider lors des interrogatoires.*

« *C'était la dernière arme secrète de Hitler pour gagner une guerre qu'il avait déjà perdu il y a longtemps* »

explique le criminologue Loup Kemper, auteur d'un livre en langue allemande sur l'utilisation de médicaments sous le Troisième Reich.

« *Les médecins de l'armée nazie voulaient transformer de simples soldats en des pantins, capables de performances surhumaines* » (Robson, 2013). »

Pour mémoire, on connaît les effets bien-faisants du fluor sur les dents, mais on sait aussi les effets toxiques du fluor à haute dose (ostéoporose, dégâts génétiques, troubles cardiaques et psychiques). Les effets psychiques du fluor ont été démontrés, quant à eux, par les savants à la solde du III^e Reich.

Hitler a donné l'ordre aux usines chimiques d'I. G. Farben, basées à Francfort, de produire du fluor en grande quantité. Celui-ci devait être mélangé à l'eau potable destinée aux prisonniers des stalags. Cette distribution a eu pour but de maintenir la discipline dans les camps et de calmer l'ardeur que mettaient les prisonniers à tenter de s'évader, grâce aux effets sédatifs du fluor. L'emploi de la fluoration par les nazis pour réduire la résistance à la commande de la population a été confirmé en 1954 par un chimiste américain, Charles Perkins, chargé d'administrer les possessions d'I. G. Farben après la guerre. Le Tribunal de Nuremberg a mis en évidence la culpabilité de 24 responsables d'I. G. Farben pour divers crimes commis pendant la guerre et a scindé la société en trois entités distinctes : Basf, Bayer, Hoechst. Les responsables d'I. G. Farben de l'époque ont été libérés par le ministre des Affaires étrangères des U.S.A. I. G. Farben a été aussi impliquée dans la plupart des expérimentations médicales nécessitant des essais pharmaceutiques et également la production de Zyklon B, insecticide employé dans les chambres à gaz (sans auteur, sans date; Montgomery, 2000; U. S. Public Health Service, 1997).

Références bibliographiques :

Hautefeuille Michel & Véléa Dan, *Les drogues de synthèse*, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2002.

Lamendin Henri, communication personnelle, Guillestre, 2013.

Montgomery Dan, « *Le système de la Fluoration et de la Commande de l'esprit met en jeu votre santé et votre liberté* », in

<http://www.sonic.net/kryptox/history/perkins>, 2000.

Robson Steve, « *Nazis on narcotics: How Hitler's henchmen stayed alert during war by taking Crystal Meth* », in *Mail Online*, www.dailymail.co.uk, 01/06/2013, pp. 1-10.

Sans auteur, « *Le Fluor* », in

<http://conspiration.com.free.fr/Fluor.htm>,

sans date.

U. S. Public Health Service, « *Fluoride - the Modern Day DDT* », in

<http://home.interkom.com>, 1997.

La vie d'Audie Murphy

par Philippe Gruslin



Audie Murphy
jeune garçon du Texas

De nombreuses vedettes du cinéma américain ont combattu durant la Seconde Guerre mondiale. Certaines, comme James Stewart ou Clark Gable, déjà stars, ont servi leur pays en utilisant leur image comme outil de propagande ; d'autres, comme Kirk Douglas ou Burt Lancaster, moins célèbres à l'époque, ont mis leur carrière entre parenthèses pour participer au conflit. Parmi les millions d'Américains ayant connu le combat, quelques uns ne débiteront une carrière cinématographique qu'après guerre ; ce fut le cas de Lee Marvin qui, après avoir été Marine dans le Pacifique, devint un acteur mondialement connu. Ou encore, bien que moins connu, James Arness qui, après avoir combattu lors de la bataille des Ardennes, devint le marshal Matt Dillon de la série Gunsmoke. On peut aussi penser à James Withmore, image du sous-officier dévoué dans « Le cri de la victoire » ou dans « Bastogne », il fut capitaine dans le corps des Marines et combattit à Iwo Jima.

Dans des films comme : « Commando de destruction », « L'odyssée du sous-marin Nerka », « Les héros de Téliemark », « Tant qu'il y aura des hommes », « Bastogne » ou « Les 12 salopards », ces acteurs ont incarné des personnages fictifs en guerre contre les Japonais ou les Allemands.

Un homme un destin

Un acteur n'ayant pas rencontré le même succès que certains de ses pairs au firmament d'Hollywood fut cependant célébré et glorifié par un peuple entier.

Il connut la guerre au sein de la « reine des batailles » : l'infanterie.

Il ne reçut aucun « Oscar » mais gagna la Médaille d'Honneur du Congrès.

Il joua son propre rôle dans un film qui relatait ses exploits.

Il s'appelait Audie Léon Murphy...

Une enfance au Texas

Audie Murphy est né à Kingston, Texas, le 20 juin 1924 d'un père d'origine irlandaise et d'une mère ayant du sang indien dans les veines. La famille Murphy, qui comptait neuf enfants, vivait dans de pauvres conditions.

Dès son plus jeune âge, Audie apprend à tirer à la carabine. Il chasse les écureuils ou les lapins et rapporte ses trophées à sa mère qui prépare de bons ragôts. A cette époque, Audie a peu d'amis. Il joue avec ses frères et sœurs ou aide les voisins en travaillant dans les champs. Durant les pauses il passe de longs moments à écouter un ancien « Sammy » qui avait combattu en France en 1917-18.

Les récits de l'ancien combattant fascinaient le jeune garçon, qui un jour déclara à son aîné : - Moi aussi je serai soldat.

Cela fit rire l'homme qui, semblant trouver ça inimaginable, le renvoya au travail. Le gamin retourna dans les champs et, selon ses propres termes « la tête pleine de rêves », il se voyait progressant vers un ennemi imaginaire.

En 1940, le père Murphy abandonne sa famille. Audie, âgé de 16 ans trouve un emploi dans un magasin de radios. L'année suivante sa mère décède. Une partie des jeunes enfants est recueillie par la sœur aînée, les autres sont envoyés dans un orphelinat.

En 1941, Audie apprend l'attaque de Pearl Harbor. Trop jeune, il ne peut s'engager et attend impatientement d'avoir 18 ans (1). N'étant pas encore majeur, sa sœur signe le papier autorisant son engagement. Il veut rejoindre le corps des Marines, pour lui le plus prestigieux et celui où il était sûr de se retrouver dans les plus durs combats, mais est refusé en raison de son poids et de sa taille. Il décide alors de s'enrôler dans les troupes aéroportées. Outre l'attrait des combats, une autre raison motivait son choix : « les parachutistes portaient des chaussures magnifiques ». Refusé pour les mêmes raisons, il décide de rejoindre l'infanterie.

Pour être sûr de ne pas être là aussi refusé, il suit à la lettre les recommandations d'un sergent recruteur et se gava de bananes et de lait avant de se présenter au centre de recrutement.

Il signe son engagement à Greenville le 30 juin 1942. Comme il le déclara plus tard :

- Avec ma tête pleine de rêves, mes poches pleines de trous et l'ignorance liée à mes années, je suis parti à la guerre.

Il suit son instruction au Camp Wolters. Sa sœur était sa principale correspondante. Dans une lettre il lui déclara :

- J'aime beaucoup l'armée, ils vous laissent dormir jusqu'à 5 heures 30 alors qu'à la ferme je me levais à 4 heures. J'ai de la bonne nourriture et de bons vêtements.

Après sa formation de base, il rejoint Fort Mead, Maryland, pour son instruction d'infanterie. Son instructeur déclara qu'il avait un engouement pour la mitrailleuse et qu'il passait ses journées à manipuler et nettoyer son Garand.

Les premiers combats en Sicile

Certaines sources disent que le jeune Murphy débarqua en Afrique du nord en novembre 1942 dans le cadre de l'opération Torch, cependant, dans une interview qu'il accorda en juillet 1945, il déclarait être arrivé à Casablanca en février 1943 où il fut affecté à la compagnie B du 15^e régiment d'infanterie de la 3^e division d'infanterie.

Toujours est-il qu'il débuta son livre « To hell and back » (traduit par « l'enfer des hommes » en français) par la narration de sa première expérience de combat en Sicile où il débarqua avec la 1^{ère} vague.

(1) - Comme nous le verrons ultérieurement, certaines sources laissent à penser qu'il aurait menti sur son âge et se serait engagé plus tôt.



Audie Murphy lors de son instruction

Peu avant, son commandant de compagnie, ayant appris qu'il avait été malade sur le bateau et, en regard de son aspect juvénile le jugeant inapte à la vie dans une unité d'infanterie lui avait proposé une affectation dans une unité d'appui. Sans aucune hésitation il avait refusé la proposition.

Les premières victimes de l'efficacité de son tir sont deux officiers italiens prisonniers qui tentent de s'enfuir. A son lieutenant qui lui fait remarquer qu'il n'était pas obligé de les abattre, il déclare :

- Que devais-je faire ? Agiter mon mouchoir et leur dire au revoir ?

En juillet 1943, il est promu caporal. Son unité fait ensuite mouvement vers l'Italie. Durant l'avance vers Cassino, il est promu sergent. Le 15^e régiment est alors retiré du front afin de suivre un entraînement spécial en vue du débarquement à Anzio. Il ne participe cependant pas au débarquement car il est hospitalisé pour cause de malaria. C'est là qu'il reçoit ses galons de staff sergent.

Cinq jours plus tard, le 27 janvier 1944, il rejoint sa compagnie au moment où l'enfer se déchaîne.

La 3^e division tente quatre attaques pour percer le front, mais, à chaque fois, est arrêtée en ayant subi de nombreuses pertes.

Les fantassins s'installent alors en position en attendant la reprise de l'offensive.

Le climat ajoute aux misères des hommes.

- Je n'avais jamais vu autant de pluie et de boue, déclara Murphy. Nos trous étaient à moitié remplis de boue et l'autre moitié était remplie d'eau.

Si les tenues M43 que la 3^e division a reçues en guise d'évaluation en conditions de combat constituent une amélioration par rapport à leur tenue précédente, la pluie demeure une vraie plaie et un martyre pour les GI's terrés dans leurs trous et nombreux sont ceux qui se portent volontaires pour des patrouilles afin d'être en mouvement et d'oublier la monotonie.

Dans la nuit du 2 mars 44, accompagné de 6 « dog faces » comme se surnommaient eux-mêmes les hommes de la 3^e division, il part effectuer une patrouille de combat afin de neutraliser un char allemand qui est immobilisé et en attente de réparation. Cette action lui vaudra la Bronze Star pour conduite valeureuse au combat. A propos de cette première médaille, Audie déclara modestement plus tard :

- Je pense que j'étais content.

Par la suite, les combats reprennent avec intensité. Audie voit disparaître nombre de ses camarades, notamment lors de l'attaque d'une ferme qui doit être prise car elle offre un bon point d'observation pour les observateurs avancés d'artillerie qui sont attachés aux unités en ligne.

Le 6 juin 1944, alors que les alliés débarquent en Normandie, Rome est libérée. La division rejoint alors Naples afin de subir un entraînement d'opération amphibie supplémentaire pour le débarquement de Provence. « Le débarquement parfait » selon la terminologie militaire a lieu le 15 août. La compagnie B fait partie de la première vague et débarque à 8 heures du matin près de Ramatuelle, sur la Riviera.

- Depuis que je suis rentré à la maison, déclara Audie, j'ai entendu des tas de gens dire que le débarquement avait été facile. Ce n'est pas vrai. Nous avons eu énormément de problèmes et le combat était dur, et ça, jusqu'au moment où nous avons pu établir un point d'appui.

Un homme un destin

C'est lors de ces combats qu'Audie verra tomber son meilleur ami Lattie Tipton (2). Lors d'une progression, son unité tombe sous le feu d'une mitrailleuse allemande. Les GI's se jettent au sol. Audie, leur chef, leur ordonne de rester à couvert et s'avance pour tenter de détruire la mitrailleuse. Il est rejoint par Tipton qui lui demande « s'il veut gagner la guerre à lui tout seul ». A Audie qui lui reprochait de ne pas être resté à couvert, il rétorque :

- Ils peuvent nous tuer mais ils ne peuvent pas nous bouffer, ça ne fait pas partie des règles.

Après que les deux GI's aient jeté une grenade, Tipton, confiant se lève alors qu'Audie lui crie de se coucher. Il est fauché par le tir des Allemands. Audie Murphy, furieux, se dresse, fonce vers la position et tue les survivants. Voyant une autre position plus loin, il prend la MG des Allemands qu'il vient d'abattre et, insouciant des balles qui sifflent autour de lui, il s'avance en tirant. En arrivant, il vide la bande de cartouches sur les corps déjà inertes. (Photo du film « L'enfer des hommes »)

- Un démon était entré dans mon corps ! déclarera-t-il plus tard lors d'une interview.

Peu après, il rejoint le corps de son ami et se met à pleurer. Comme nous le verrons, cet épisode le marquera encore fortement des années plus tard lors du tournage du film.

(2) - Dans son livre Audie a volontairement changé les noms. Lattie Tipton y apparaît sous le nom de Brandon.

Peu après, Audie se rend compte qu'il est le dernier survivant des membres d'origine de la compagnie B.

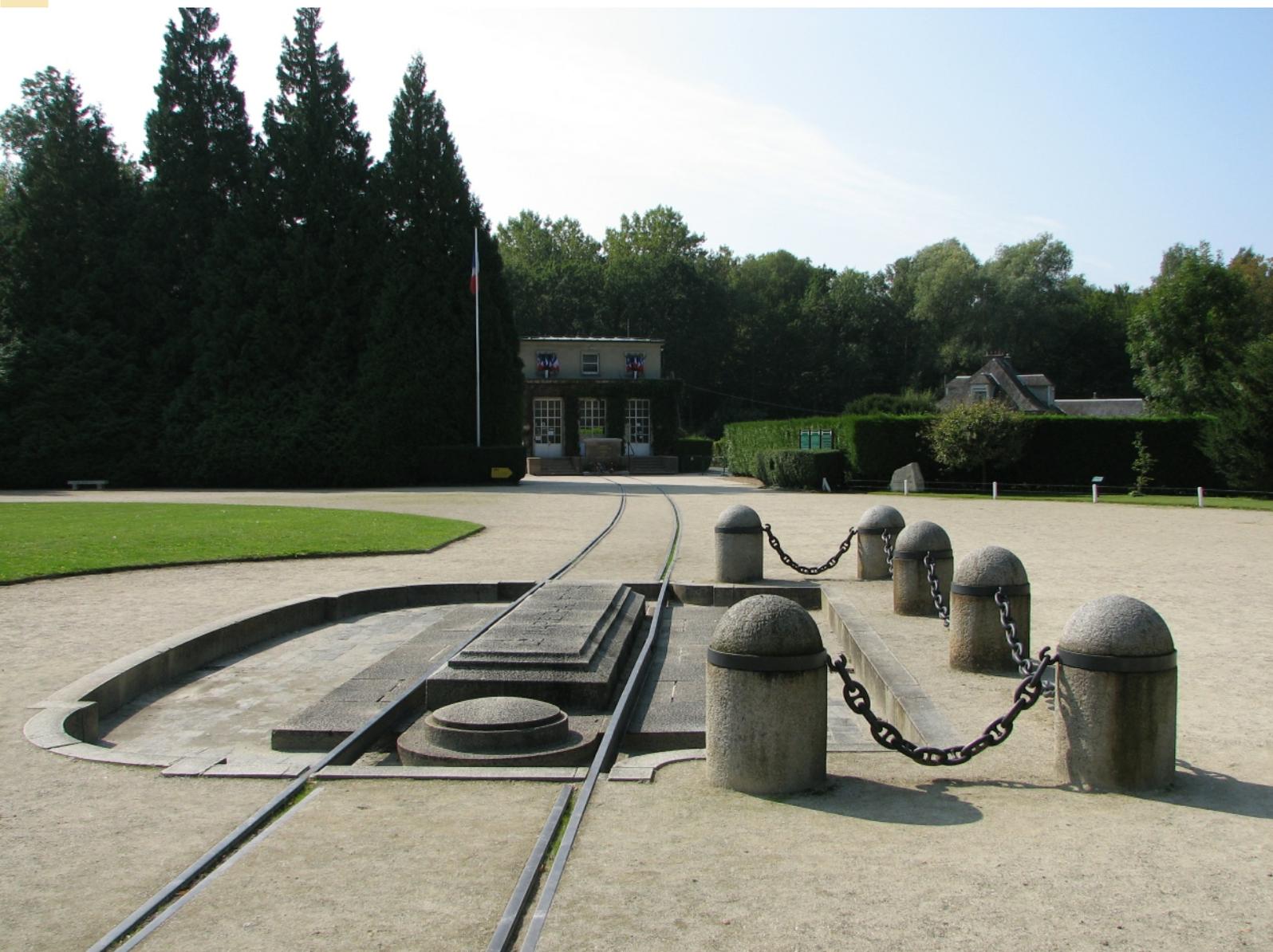
A Suivre



Photo du film « L'enfer des hommes »

Rethondes ou la mémoire en péril

par Vincent Dupont



Nous avons récemment eu l'occasion de faire un détour par la clairière de Rethondes, dans le département de l'Oise, connue comme la clairière où fut signé l'armistice du 11 novembre 1918 ainsi que celui du 22 juin 1940 où Adolf Hitler entama un pas de danse devenu tristement célèbre.

Ce site fut aménagé en 1922 à l'initiative des ligues d'anciens combattants, pour devenir un symbole de la Victoire sur l'agresseur allemand identifié comme tel. Après la défaite des troupes françaises lors de la campagne de France, Adolf Hitler exige que l'armistice soit signé sur le lieu de l'armistice de 1918 et c'est donc à l'emplacement exact que la voiture occupait en novembre 1918 que la délégation française, menée par le général Huntziger accompagné de l'ambassadeur Léon Noël, du général d'aviation Bergeret et du vice-amiral Le Luc, signe l'acceptation de la défaite. Après la signature, Hitler exige la destruction de la dalle monumentale qui était censée représenter la pierre tombale de l'empire allemand (1), et fait convoquer le wagon de l'Armistice jusqu'à Berlin où il reste jusqu'en 1944. Face à l'avancée alliée, il est brûlé par les SS dans la région d'Ohrdruf à Crawinkel en forêt de Thuringe, sur les ordres d'Hitler, en avril 1945. Quant au site de la clairière, il est arasé et labouré afin que plus aucune trace de l'acte d'infamie subit par l'Allemagne ne reste en ce lieu. Seule la statue du Maréchal Foch est conservée par égard pour celui qui n'accabla pas la délégation allemande en novembre 1918.

Après guerre, le site est reconstitué à l'identique à la fin des années 1940 et les morceaux de la dalle centrale ayant été retrouvés en Allemagne sont ramenés à Compiègne le 17 août 1946. La République Française fait l'acquisition d'un wagon de la même série de 1913 et le fait réaménager à l'identique ; un nouveau bâtiment est construit pour l'abriter et l'abrite toujours.

(1) Sur cette dalle est inscrit : « Ici, le 11 novembre 1918 succomba le criminel orgueil de l'empire allemand vaincu par les peuples libres qu'il prétendait asservir »

En 1960 une salle lui est adjointe, puis deux autres en 1993, consacrées aux armistices de 1918 et 1940, constituant le Mémorial ou « Musée de l'Armistice » et reprenant globalement le même style muséographique qu'avant guerre, auquel fut adjoint l'histoire du site et du wagon durant la Seconde Guerre mondiale. La clairière, inscrite aux monuments historiques par un arrêté du 23 novembre 1999, voit cette inscription annulée par arrêté du 7 septembre 2001.

Depuis, ce site semble dépérir. Pourquoi ? Car ce déclassement sans doute, le désintéressement de la mémoire collective sûrement, délaissée par une partie de la classe politique, le caractère privé de ce musée difficilement et aussi sans doute mal géré par une association, font que ce musée sombre peu à peu là où, alors que le centenaire de la Grande Guerre imposerait un retour vers cette mémoire oubliée, c'est la déliquescence d'un haut-lieu de l'Histoire et de la Mémoire que l'on ne peut qu'observer, impuissants. Il faut être objectif : peu de choses vont dans ce musée. Un visiteur lambda souhaitant visiter commencera par chercher des informations sur internet. Que trouvera-t-il ? Un site d'un autre âge (2) à faire frémir notre Frédéric Bonnus. Sur les lieux on découvre un musée où la réduction tarifaire que l'on retrouve dans tous les établissements dépendant du ministère de la Culture pour les moins de 26 ans est absente. Et pour cause ! Un endroit pareil appartenant à l'histoire nationale a été délaissé par l'Etat et c'est une association qui le gère tant bien que mal. Certes la vocation de cette clairière et du culte qui y fut installé à l'origine n'avait rien pour prôner la paix entre les peuples. La muséographie n'ayant que peu évolué on peut toujours y voir cette pensée d'une histoire écrite par les vainqueurs bien que le temps ait tout de même édulcoré cette animosité entre la France et sa voisine d'Outre-Rhin. Outre le fait pour les étudiants de devoir payer, le plein tarif n'est pas en lui-même si prohibitif (5,00 euros) (3). Le problème est tout autre en fait. Car si le musée présente très bien le wagon tel qu'il était le 11 novembre 1918, s'il sait transmettre des informations à travers ses vitrines, même de manière archaïque avec des stéréoscopes qui pour le coup ont sans doute plus d'âme que des écrans, une restructuration, une rénovation de l'espace muséal, ainsi qu'une réorganisation profonde de la gestion du site seraient nécessaires. Le problème est partout et toujours le même quand il s'agit de donner un coup de jeune ou ne serait-ce qu'entretenir ces lieux de mémoire : il faut des moyens.

(2) <http://www.musee-armistice-14-18.fr/>

(3) - Il faut dire que l'association qui gère les lieux ne dispose pas de grands revenus, mais peut compter que sur 9 000 € par an versés par le conseil général de l'Oise.

On trouve certaines réponses ainsi que des chiffres sur le site du musée qui permettent de soulever certaines questions que l'on pourrait se poser. En 2012 l'association a dû payer près de 70 000 de salaires et 30 000 de charges. Pour un endroit dont l'affluence n'est jamais explosive et où le nombre de visiteurs pouvant être accueillis est très mince, ne serait-ce que dans la billetterie, c'est beaucoup. On peut voir plusieurs personnes, surtout en sortant par la « boutique » sur laquelle nous reviendrons, ne pas faire grand chose... Trop de personnel donc ? Sûrement. Mais en ces temps de crise nous ne voudrions nullement inciter à des licenciements qui sont déjà légion en France. En effet ce n'est pas là qu'une éventuelle réduction budgétaire paraît la plus évidente, mais plutôt dans les 24 000 € dépensés en chauffage et électricité. Car de l'avis de presque tout le groupe dont votre serviteur faisait partie lors de sa visite des lieux, le « surchauffage » est manifeste. Mis à part cela beaucoup d'objets sont présentés et c'est une des qualités du lieu qui malgré sa taille, s'efforce de transmettre le plus de connaissances possible. Un des objectifs de l'association est d'ailleurs de s'agrandir pour exposer plus de collections et également installer une salle vidéo dans un nouveau bâtiment qu'il faudrait construire, mais dans une forêt domaniale cela n'a rien de facile.

En attendant, en sortant des lieux, comme en tout site historique, tout visiteur passe par la boutique. Quelle ne fut pas notre surprise, notre étonnement, que dis-je notre effarement, de constater dans un endroit aussi prestigieux au niveau historique, la vente de petit chatons, de figurines plastique parachutistes tenant

plus de l'« action man » que du chasseur-parachutiste de l'armée française, de minis-chars en plastiques de modèles tant inconnus qu'improbables, tout ceci ne côtoyant que quelques livres sur le sujet réel de l'endroit.

D'accord, l'acquisition de produits à mettre en vente dans une boutique de ce type est un investissement, mais en ciblant sur la qualité et surtout sur la thématique du lieu c'est du sérieux qui en ressort.

Une fois sortis, ce que l'on fait le plus vite possible, le visiteur n'est pas au bout de sa peine car on peut découvrir un char FT-17 dédié au vénérable général Estienne, le père des chars français, mais dans quel état ! Les traces de rouille sont nombreuses, le char n'est visiblement pas entretenu. Toujours faute de moyens ? C'est plus que probable. Et pourtant un bon nettoyage, deux couches de peinture anti-rouille, deux couches de peinture extérieure, et le tour serait joué pour peu de frais. Au lieu de cela ce pauvre FT-17 voit son histoire disparaître à chaque intempérie, de quoi faire pleurer le Musée des Blindés de Saumur.

En résumé ce que l'on peut dire c'est que la consultation de professionnels en muséographie et en gestion de musée serait plus que souhaitée pour éviter certaines erreurs que l'on peut observer dans ces lieux, mais que aussi, et SURTOUT, l'association a besoin de dons, de financements privés et publics. Avec ne serait-ce qu'un million d'euros il est certain que des merveilles seraient faites, et ce n'est rien à côté des milliards de la formation professionnelle...



Le PO du bois de Bousse

par Jean Cotrez

Pour ce 9^e volet consacré à « Ceux qui restaurent... », nous quittons la Normandie pour nous diriger vers l'est de la France sur les vestiges de la ligne Maginot, pour être plus précis dans le secteur fortifié de Boulay, (région fortifiée de Metz) où Jean-Christophe Bivoit, par ailleurs membre de notre forum, nous présente le « petit ouvrage » du bois de Bousse qu'il restaure au sein de l'association « le fort aux fresques ».



Histomag 39-45 : Votre association est donc née en 1998. Pouvez-vous vous présenter et nous parler de « l'association du fort aux fresques » de Hestroff? Nombres d'adhérents? But?

Jean-Christophe Bivoit : L'association « Fort aux Fresques » est régie par les articles 21 à 79 du Code Civil Local (Alsace-Moselle). Elle a pour but le développement, le fonctionnement, la restauration par tous moyens appropriés d'un lieu de mémoire, de tourisme sur le site du P.O. du Bois de Bousse à Hestroff (57320).

L'association ne poursuit aucun but lucratif, s'interdit toute discussion, manifestation présentant un caractère racial, politique ou confessionnel.

Le nombre d'adhérents 2013 est de 32 bénévoles. Les journées de travail « officiel » s'établissent le 1^{er} samedi de chaque mois. Selon leur emploi du temps, les adhérents se rendent, jours et heures à leur convenance, à l'ouvrage pour des journées « de travaux ».

La saison touristique va d'avril à septembre inclus, mais nous accueillons le public toute l'année, les 1^{er} et 3^e dimanches de chaque mois.

L'ouvrage est également ouvert aux visiteurs les 1^{er} samedis de chaque mois durant toute l'année ainsi qu'aux groupes de personnes, sur rendez-vous.

Précisons que l'association a également en charge, sur le ban de la commune de Hestroff, un abri de surface ainsi qu'un abri caverne descendant à -20 mètres.

HM : Pouvez-vous décrire le Petit Ouvrage du Bois de Bousse, également appelé le fort aux fresques, dans le système de la ligne Maginot. Quel était son rôle, son armement, son équipage ?

JCB : L'ouvrage du Bois de Bousse était considéré, en 1939, comme ouvrage modèle.

Contrairement aux autres P.O., il est pourvu d'une cuisine pour la troupe, d'une cuisine pour les officiers, d'une salle de préparation des repas, d'une chambre froide et d'une boucherie. Une cave à vin ainsi qu'une cave à eau de vie complètent la zone « alimentation ».

Sa visite permet de constater que beaucoup de pièces ou ateliers sont « surdimensionnés »

Notre PO à l'origine devait recevoir un bloc de mortier de 81 ainsi qu'une 2^e tourelle de mitrailleuses en bordure de la voie de chemin de fer Metz/Sarrelouis.

une des fresques du fort représentant les officiers du fort dans leurs fonctions civiles



Comme beaucoup de PO le bloc d'entrée du fort est défendu par des créneaux armés de jumelage de mitrailleuses Reibel, d'une cloche observation ainsi qu'une cloche GFM¹ et de plusieurs créneaux pour FM 24/29².

Le PO du Bois de Bousse (du nom de la forêt où il est implanté se compose de 4 blocs, soit :

- un bloc d'entrée, équipé de deux créneaux armés d'une mitrailleuse et d'un canon antichar de 47mm, une cloche lance grenade pour la défense des dessus, deux goulottes lance grenades.

- bloc 1 observatoire : 1 cloche observatoire et 1 cloche GFM.

- bloc 2 : 1 créneau JM³ (Reibel), 1 créneau JM/AC 47(antichar), 2 cloches GFM.

- bloc 3 : 1 tourelle mitrailleuse, 1 créneau JM/AC 47, 2 cloches GFM.

L'usine électrique est composée de 3 groupes électrogène diesel SMIM⁴ d'une capacité de production électrique de 55 kW par génératrice et d'un groupe de secours CLM⁵. Ces moteurs du type "marine" étaient démarrés par l'envoi d'air comprimé dans un des cylindres.

Le groupe 1 est en état de fonctionnement, le 2 est en cours de remontage, le 3 est quant à lui en remontage pédagogique.

La tourelle de mitrailleuse est opérationnelle, manuellement et électriquement (alimentée en courant alternatif et continu sous différents voltages).

La cuisine, qui avait totalement disparue a été remontée grâce à l'armée qui nous a permis de récupérer le matériel similaire dans d'autres forts.

Notre galerie principale fait environ 385 mètres, le « développé » total des galeries s'élevant à plus de 1 000 mètres.

Le fort se situe entre les ouvrages d'artillerie de l'Anzeling et du Michelsberg, Les pièces d'artillerie de ces forts pouvaient battre les dessus du PO, qui assurait et défendait le passage entre ces deux GO.

L'équipage était composé de : Office de Commandant, le Capitaine Ramaud, secondé par 4 officiers et 138 hommes comprenant sous-officiers et hommes du rang. Ce personnel dépendait du 162^e Régiment d'Infanterie de Forteresse. (RIF)



salle de filtrage de l'air en cas d'attaque par les gaz

HM : A-t-il connu le baptême du feu ? Si oui dans quelles conditions ?

JCB : A cette question je serai tenté de répondre Hélas NON. Non car une page d'histoire comme un combat est porteur pour les visites, mais non les horreurs du combat ont épargné le PO du Bois de Bousse soit l'A24 (codification de l'ouvrage dans la nomenclature de la LM)

Il faut que je vous raconte quand même un épisode cocasse, survenu peu après la prise du fort d'Eben Emael en Belgique par les parachutistes allemands. Un soir des bruits suspects se font entendre sur les dessus du bloc 2. Un tir d'épouillage sur les dessus du bloc est demandé. Une tourelle de 75 de l'ouvrage de l'Anzeling effectue un tir de 4 salves (2X4) Au matin, les occupants de l'ouvrage constatent avoir décimé des chèvres paissant sur les dessus.

La cuisine avant...



HM : Parlez-nous des restaurations que vous avez déjà effectuées, celles en cours et celles que vous prévoyez à court/moyen terme ?

JCB : Pour des raisons de sécurité, de nouveaux câbles ont été posés dans une grande partie du fort pour l'éclairage.

La cuisine troupe a été entièrement réinstallée à l'identique, matériel électrique, de cuisine, plancher etc, le tout récupéré dans un ouvrage d'artillerie dont je parlais plus haut. La cuisine officiers, la chambre froide, la salle des machines ou usine, nettoyage, peinture, chaulage, électricité, démontage remontage du groupe 2 en cours, remontage du 3 en vision pédagogique, remise en état et fonctionnement manuel et électrique de la tourelle de

mitrailleuse sont les actions de restauration du PO menées à leur terme.

Les travaux en cours concernent le système de ventilation afin d'assécher les locaux souterrains. Je nettoie aussi les caniveaux que mon ami Jean Marie goudronne patiemment. Nous nous sommes également attelés à la création d'une salle d'exposition. En ce qui concerne les travaux extérieurs, les dessus du fort ont été nettoyés et les chemins entretenus. Après nettoyage de l'ancienne fosse septique extérieure nous avons installé des WC de chantiers sponsorisés par un bienfaiteur.

Les chemins d'accès ont été rendus carrossables et nous avons créé un parking pour les visiteurs.

La cuisine ...après



A cela s'ajoutent les travaux invariables, c'est-à-dire débarras de tonnes de déchets de câbles, de tôles et tuyaux rendus inutilisables par la rouille, le nettoyage des caniveaux, des égouts, les peintures et entretiens divers. Nous avons d'autre part réorganisé les ateliers de stockage et de rangement et mis en sécurité des 3 citernes de gasoil (3 x 30 000 litres)

Les travaux à moyen terme concernent la restauration de la fresque et la mise en valeur de celle-ci, ainsi que de la salle d'exposition, des vitrines, des dessins s'y trouvant, des noms de galeries. Enfin la réfection et la mise en peinture de la façade du bloc d'entrée sont en projet. A long terme, nous souhaitons créer un hall d'accueil pour visiteurs.

HM : Dans le cadre de ces restaurations, quelles sont les difficultés auxquelles vous êtes confrontés ?

JCB : Les difficultés que nous rencontrons sont plus nombreuses que nos ressources serai-je tenté de dire, mais le bilan est et reste positif.

On peut résumer nos difficultés en 5 points principaux :

- 1 : Trouver des pièces d'origine ou carrément l'ensemble du matériel manquant.
- 2 : Parfois trouver le temps.
- 3 : Avoir les compétences requises pour effectuer le travail.
- 4 : Avoir l'outillage nécessaire aux travaux.
- 5 : Disposer des fonds permettant l'achat de peintures, ampoules, outils, petits matériels...

HM : Etes-vous soutenus par les structures communales, départementales ou régionales, ou l'armée? Si oui sous quelle forme ?

JCB : La commune dont nous remercions le maire, met à notre disposition le fort dont elle est propriétaire et nous verse une subvention équivalente à celles des autres associations de la commune. L'armée nous aide comme elle peut mais les méandres de sa structure ne lui permettent pas, à notre avis, d'être aussi réactive que nous le souhaiterions car nous passons bien trop souvent après le passage de pillards de cuivre qui ne respectent rien.

HM : Quelles sont vos moyens de subsistance ? Percevez-vous des subventions ? Si oui de la part de qui ?

JCB : A ce jour, nous ne percevons aucune aide ni subvention. La restauration de l'ouvrage se fait grâce aux touristes, aux billets d'entrée.

HM : Vous organisez des événements dans le fort. Pouvez-vous nous en parler ? Je suppose que ces derniers, grâce aux entrées payantes participent au financement de l'association ?

JCB : Depuis plusieurs années déjà nous organisons une marche chaque 14 juillet.

Le 30 novembre, nous organisons un repas gastronomique et ambiance disco au fond du fort, sur invitation. Nous participons également à une marche découverte le 20 juin des fortifications de la région proche (1 casemate restaurée par un adhérent sarrois, une casemate restaurée par un adhérent luxembourgeois, un abri de surface, un abri caverne) et une soupe traditionnelle de 1939 est servie au fond de l'ouvrage. Nous avons cependant de nombreux projets dont on espère qu'ils verront bientôt le jour.



HM : Les journées du patrimoine ont-elles un fort impact sur les visites du fort ? Préparez-vous quelque chose de spécial à cette occasion ?

JCB : Hélas les journées du Patrimoine semblent n'avoir aucun impact sur la fréquentation touristique. Nous n'avons donc pas prévu quelque chose de spécial mais nous allons travailler sur la communication et sur d'autres stratégies pour amener les visites.



galerie principale de 380 mètres

HM : Quelles sont les conditions de visite de l'ouvrage. Que proposez-vous aux touristes qui vous rendent visite ?

JCB : le prix d'entrée est de 4 euros et 3 euros pour les groupes et les enfants. Pour ce prix nous proposons un parcours et une présentation adaptés à l'intérêt des visiteurs. Ce parcours dure entre 1h30 et 3 heures (pour le même tarif)...

Notre ascenseur étant hors d'usage le parcours demande de bonnes jambes puisque chaque bloc demande l'ascension d'environ 120 marches Nous ajustons le type de parcours en fonction du nombre et surtout de l'intérêt des visiteurs. Nous sommes ouverts aux demandes particulières. Par exemple, un comité d'entreprise vient de me demander une visite du fort suivie d'un repas composé de cuisine régionale. Et nous travaillons à améliorer en permanence selon les demandes, nos prestations.

HM : Quel est votre rêve secret concernant le PO du bois de Bousse ?

JCB : J'ai pour le Bois de Bousse le grand désir de faire revivre la cage d'ascenseur. Mais c'est un travail de pros et très onéreux, donc ne rêvons pas trop...

J'aurais aussi un projet, désir, rêve ... autrefois il y avait un réseau Decauville partant de Metz et rejoignant les ouvrages. Dommage qu'il soit impossible de le remettre en état et d'organiser la visite des forts par ce moyen de communication...

HM : Quelle est la bonne question que je ne vous ai pas posée ?

JCB : Comment en êtes-vous arrivé là ?

Intérêt pour la fortification, pour un domaine particulier, intérêt pour le bénévolat qui se change à la longue en un long sacerdoce.

Ceux qui restaurent

tableau de distribution de l'énergie



- 1) GFM : guetteur fusil mitrailleur
- 2) FM24/29 : fusil mitrailleur modèle 1924/1929
- 3) JM : jumelage mitrailleuses
- 4) SMIM : société de mécanique industrielle de Marseille
- 5) CLM : compagnie lilloise de moteurs



petit musée du fort. Notez les fresques

Le coin des lecteurs

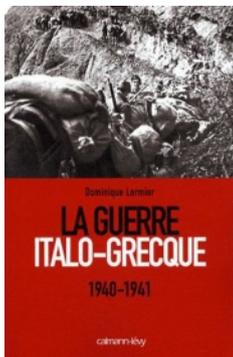
par Vincent Dupont

Bonjour à toutes et à tous,



Nous allons comme à notre habitude vous présenter quelques ouvrages références sur le sujet que nous avons abordés dans le dossier thématique de ce numéro. Ensuite, bien qu'il soit difficile en ce moment de trouver des nouveautés sur la Seconde Guerre mondiale, entre la Grande Guerre et les Kennedy (et bientôt sans doute sur Mandela), nous avons tout de même pu dénicher les dernières sorties littéraires concernant le conflit qui nous intéresse tant et qui ont retenu l'attention de la rédaction. Nous allons vous les présenter en espérant qu'ils vous plairont tout autant !

**La guerre italo-grecque :
1940-1941**
par **Dominique Lormier**
Editions Calmann-Lévy
224 pages – 21,60 €



28 octobre 1940, 5 h 45 : la division italienne Julia entreprend sa marche sur la Grèce. Mussolini, malgré les mises en garde de Hitler, vient de déclarer la guerre au peuple grec et à son dictateur, Metaxàs. Cette guerre

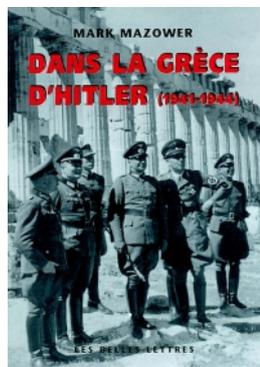
demeure l'un des faits militaires les plus méconnus de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Dans un conflit marqué en partie par le choc idéologique de la démocratie contre la dictature fasciste, la guerre italo-grecque va opposer deux états fascistes, l'idéologie politique étant gommée par les intérêts territoriaux, tactiques et stratégiques. Mussolini, malgré ses certitudes de victoire, va se heurter à une résistance héroïque de l'armée grecque. Durant six mois, attaques et contre-attaques se succèdent sur un front montagneux de 250 kilomètres, dont certains sommets culminent à 2 600 mètres d'altitude. Par un froid terrible, sous la pluie, dans la neige et la boue, l'armée grecque parviendra à faire reculer l'envahisseur italien en territoire albanais. Ce conflit, " caprice " du mégalo-maniaque Mussolini qui tient l'armée italienne pour invincible, se soldera par des pertes effroyables dans les deux camps. La défaite italienne contraindra l'Allemagne à intervenir dans les Balkans, retardant ainsi l'offensive contre la Russie.

Dans la Grèce d'Hitler, 1941-1944

par **Mark Mazower**

Editions des Belles Lettres

478 pages – 33,50 € (11,40 € en poche chez Tempus)



Ce livre se veut le reflet de ce que furent la vie et les valeurs des habitants d'un pays, la Grèce, où 40 000 personnes moururent de faim au cours de la première année d'occupation par les Nazis tandis que 25 000 autres périrent dans la guérilla qui les opposa à la Wehrmacht. C'est par le biais de l'observation du combat quotidien d'individus de chair et d'os que l'auteur éclaire l'occupation nazie

dans sa globalité. Mazower montre comment l'occupation s'inscrit, non dans un vide historique, mais au sein d'une chaîne d'événements débouchant sur une succession de guerres civiles qui perdurèrent, en Grèce, jusqu'à la fin des années quarante. À l'instar du livre exemplaire de Robert Paxton sur la France de Vichy, celui de Mark Mazower tend à démontrer à quel point les événements de l'époque faisaient écho à ceux d'un passé récent. Envisagée du point de vue de ceux qui la subirent comme de ceux qui l'imposèrent, cette histoire de l'occupation nazie en Grèce juxtapose le parcours de résistants tenaces comme d'officiers de la Gestapo, de juifs aux abois comme de jeunes conscrits germaniques. Il convient aussi de souligner que Mark Mazower a également publié une étude sur les communautés religieuses de Salonique du XIXe au XXe siècle : *Salonica, City of Ghosts: Christians, Muslims and Jews*.

Outre ces deux ouvrages, pour en savoir plus sur l'invasion allemande, nous permettons de vous rappeler que François de Lannoy a écrit un ouvrage à ce sujet, La guerre dans les Balkans : Opération Marita en 1999 aux Editions Heimdal. Pour d'autres angles de vue sur les forces armées et les gouvernements helléniques ainsi que la résistance grecque durant la deuxième guerre mondiale nous vous recommandons le n°136 de la Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale, qui fut consacré en octobre 1984 à la Grèce dans la deuxième guerre mondiale.

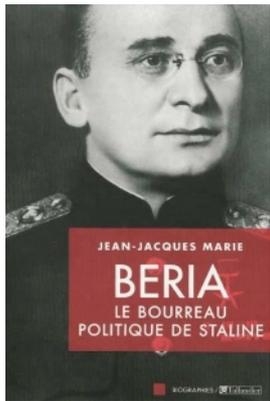
Passons maintenant à quelques sorties littéraires sur cette guerre qui ont retenu notre attention :

Beria : Le bourreau politique de Staline

par Jean-Jacques Marie

Editions Tallandier

510 pages –
25,90 €



De 1938 à 1953, Lavrenti Beria a été un rouage essentiel du système stalinien, qu'il a ensuite tenté d'amender avant de payer de sa vie cette tentative avortée. Manipulateur, d'une

cruauté sans bornes, c'est ainsi qu'il entra dans l'histoire. Or, la figure de Beria s'avère au regard des faits et à l'analyse bien plus complexe : bourreau certes, mais aussi fin politique. Fils de paysans misérables, il connaît une ascension fulgurante. Flanqué d'une cohorte de tortionnaires, il dirige la police politique soviétique, le NKVD, pendant sept années décisives (1938-1945) au cours desquelles la nomenklatura consolide son pouvoir. Il organise la déportation meurtrière des peuples du Caucase, planifie les meurtres de Trotsky et de ses ennemis politiques. Mais, à la mort de Staline, Beria est le premier à saisir que le régime, à bout de souffle, ne peut survivre qu'en desserrant le carcan de la terreur policière. Il commence à démanteler le goulag, propose la réunification de l'Allemagne ;

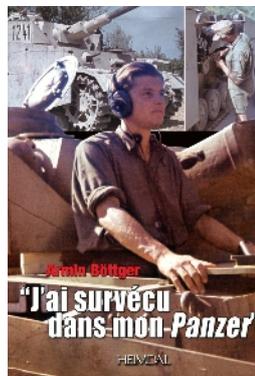
en somme, des mesures annonciatrices de la pérestroïka gorbatchévienne. Nommé ministre de l'Intérieur en mars 1953, il est arrêté par ses pairs en juin et fusillé en décembre pour un complot infondé. A l'appui de nombreux documents d'archives rendus publics à la chute de l'Union soviétique, Jean-Jacques Marie brosse le portrait complet de l'un des acteurs majeurs de l'URSS sous Staline.

J'ai survécu dans mon Panzer

par Arnim Bottger

Editions Heimdal

200 pages – 39,50 €



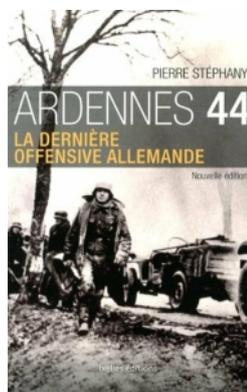
Cet ouvrage est exceptionnel à plus d'un titre. Ce sont les mémoires d'un radio du 12.Schwadron du Panzer-Regiment 24 de la 24.Panzer-Division qui a combattu sur le front de l'Est, à travers l'Europe (France et Italie), jusqu'en Prusse Orientale, et qui a survécu à de graves brûlures. Il est aussi exceptionnel grâce aux photos prises alors par l'auteur dont 64 photos en couleurs, plus du tiers d'entre elles (dont les trois présentées ici) concernent son panzer, les uniformes et la vie quotidienne du tankiste.

Ardennes 44 : La dernière offensive allemande

par Pierre Stéphany

Ixelles Editions

384 pages – 22,90 €



La Bataille des Ardennes, qui se termine fin janvier 45 après le refoulement des Allemands au-delà de leur ligne de départ, demeure un tournant décisif de la Seconde Guerre. Elle constitue une des dernières grandes opérations militaires de la fin de la guerre sur le front occidental : prendre par surprise les armées anglaises et américaines en perçant le front allié sur son flanc le plus faible, les Ardennes. Face à la violence de l'attaque allemande, aux ruses et aux stratagèmes ourdis par le Führer et le haut-commandement allemand, la réponse américaine ne tarde pas : Eisenhower envoie toutes les forces blindées en direction des Ardennes et rétablit la situation.

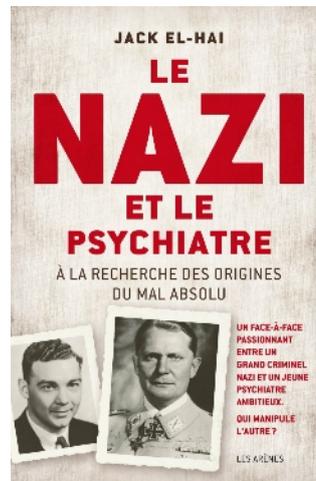
Hitler a joué sa dernière carte. De la préparation de l'offensive à la description des combats en passant par l'évocation de la vie des civils durant cet hiver le plus long et le plus rude du conflit mondial, Pierre Stéphany nous replonge dans cette offensive si connue, mais surtout si intense et lourde en terme de vies humaines et matérielles, à travers des histoires extraordinaires vécues par la population et les soldats pendant l'offensive. Écrit de manière journalistique, avec un chapitrage très court, très agréable à lire, ce livre dresse les portraits des principaux belligérants, dont Eisenhower et Von Rundstedt, et rapporte de nombreux propos de témoins de l'époque en parallèle au déroulement des opérations ce qui nous n'en doutons pas, satisfera bon nombre de lecteurs souhaitant découvrir cette « bataille des Ardennes ». Pour les lecteurs craignant de se perdre dans le déroulement des opérations une chronologie détaillée de l'offensive et de ses principales phases aide le lecteur dès le début de l'ouvrage ainsi qu'un inventaire des lieux de mémoires de cette bataille et de ses monuments dans les dernières pages. Les Ardennes en 1944 étant un sujet déjà beaucoup traité on ne peut pas tenir rigueur d'une iconographie déjà connue pour la majorité, et le seul réel bémol que l'on peut déplorer est le manque de cartes – il n'y en a qu'une – montrant de manière efficace les opérations. En résumé cette nouvelle édition offre une vue très riche et abordable de la bataille des Ardennes que même les passionnés chevronnés pourraient prendre plaisir à parcourir.

Le nazi et le psychiatre

par Jack El-Hai

Arenes Editions

384 pages – 19,90 €



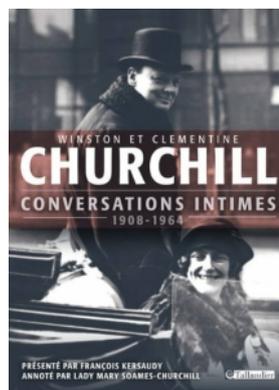
À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les hauts responsables nazis sont jugés à Nuremberg. Les Alliés veulent un procès exemplaire. Avant de passer en jugement, chaque prévenu doit être préalablement déclaré sain d'esprit et responsable de ses actes. Douglas Kelley, un jeune psychiatre américain, a carte blanche pour étudier le profil psychologique de Hermann Göring et d'autres chefs nazis. Il leur fait passer une batterie de tests et s'entretient avec eux pendant des heures. Göring le fascine, au point qu'il poussera son étude au-delà de sa mission initiale. En voulant s'approcher trop près de la bête sa vie bascule. Rentré aux États-Unis avant la fin du procès, il emporte avec lui toutes ses notes et ses études sur les chefs nazis. Hanté par son expérience, il se suicide douze ans plus tard en avalant une capsule de cyanure... comme Göring la veille de son exécution. L'historien Jack El-Hai est le premier à s'être plongé dans ces archives inédites et fascinantes. Il en a tiré un récit vertigineux où tout est vrai célébré par la critique américaine.

Conversations intimes (1908-1964)

par Winston et Clémentine Churchill, commentaires de Mary Soames-Churchill

Editions Tallandier

843 pages – 29,90 €



Les écrits de Winston Churchill, depuis son premier et unique roman jusqu'à ses Mémoires de Guerre, en passant par ses biographies et ses recueils d'articles, ont presque tous été traduits en français. Ce n'est pas le cas de sa correspondance avec son épouse, publiée en 1998 aux États-Unis et en Grande-Bretagne sous le titre : *Speaking for themselves*, et sous-titrée : *The personal letters of Winston and Clementine*.

Cet ouvrage, introduit et annoté par leur fille Mary Soames, est un choix dans les centaines de lettres, notes personnelles et télégrammes échangés entre Churchill et son épouse entre 1908 et 1964.

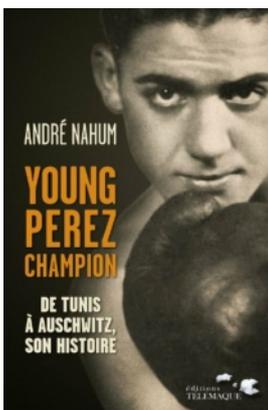
Voilà une collection unique, naturellement destinée à rester confidentielle de leur vivant, et qui donne un aperçu incomparable, non seulement de leur vie de couple et de famille, mais aussi de leurs jugements sur la politique nationale et internationale, sur les grandes personnalités du moment, sur le cours de deux guerres mondiales, sur leurs espoirs, leurs ambitions et leurs déceptions pendant plus d'un demi-siècle. Les annotations de leur fille Mary Soames, qui a été témoin de bien des épisodes mentionnés dans les lettres, ajoutent un éclairage précieux à cette correspondance intime, dans laquelle la politique constitue bien souvent une partie intégrante de l'intimité.

Young Perez, Champion : De Tunis à Auschwitz, son histoire

par **André Nahum**

Editions Telemaque

176 pages – 15,90 €



C'est de Tunis qu'est venu un des champions les plus attachants que le monde de la boxe ait connu. Né dans une famille juive modeste, Victor Younki « Young Perez », débarque à Paris en 1927 après un début de carrière prometteur. A 20 ans, au terme d'un combat d'anthologie contre l'Américain Frankie Genaro, tenant du titre, il devient en 1931 le plus jeune Champion du Monde des poids mouche.

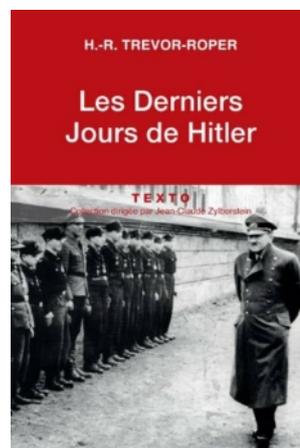
Il reste à ce jour le plus jeune détenteur de ce titre. Il est adulé du public et du Paris des années folles. Dénoncé en 1943, il est déporté à Auschwitz où le commandant du camp, passionné de boxe, organise contre lui des simulacres de combats. Sa trajectoire fulgurante connaît un dénouement tragique. A partir d'éléments recueillis auprès de membres de sa famille et de ses amis, ce récit unique de la vie fascinante du champion est à nouveau présenté dans une version remaniée par son auteur André Nahum.

Les Derniers jours d'Hitler

par **Hugh-Redwald Trevor-Roper**

Editions Tallandier

384 pages – 10,50 €



Que s'est-il réellement passé dans le bunker de la chancellerie du Reich entre la mi-avril et le 8 mai 1945 ? En septembre 1945, les circonstances de la mort ou de la disparition de Hitler cinq mois plus tôt restaient toujours aussi mystérieuses. Les rumeurs les plus folles circulaient. Certains déclaraient qu'il avait été tué au cours des combats de Berlin, d'autres qu'il avait été assassiné par des officiers dans le Tiergarten. La thèse

de l'évasion par avion ou sous-marin avait aussi ses défenseurs... C'est cette énigme que résout Trevor-Roper. L'auteur soumet à l'enquête la plus minutieuse, la plus méthodique, la plus scientifique, les derniers mois, les derniers jours de l'existence d'Adolf Hitler, jusqu'au moment où sa trace s'évanouit. À partir de documents divers, interrogatoires de témoins, journaux tenus par certains d'entre eux (parmi lesquels le valet de chambre Hans Linge, le ministre des Finances Schwerin-Krosigck, le général d'aviation Koller), télégrammes interceptés, pièces découvertes et saisies après la catastrophe, comme les testaments de Hitler, l'auteur rétablit la vérité historique : celle de la mort d'Adolf Hitler.

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - WWW.39-45.ORG /HISTOMAG

Prolongez votre lecture
avec les suppléments multimédia d'Histomag sur le Forum
Cliquez ou Flashez le QR-CODE ci-dessous



Vous souhaitez
**Participer à
Histomag ?**

Contactez la Rédaction :
histomag@39-45.org



Vous souhaitez
**Commenter
Histomag ?**

Rendez-vous ici :
courrierhistomag.39-45.org